

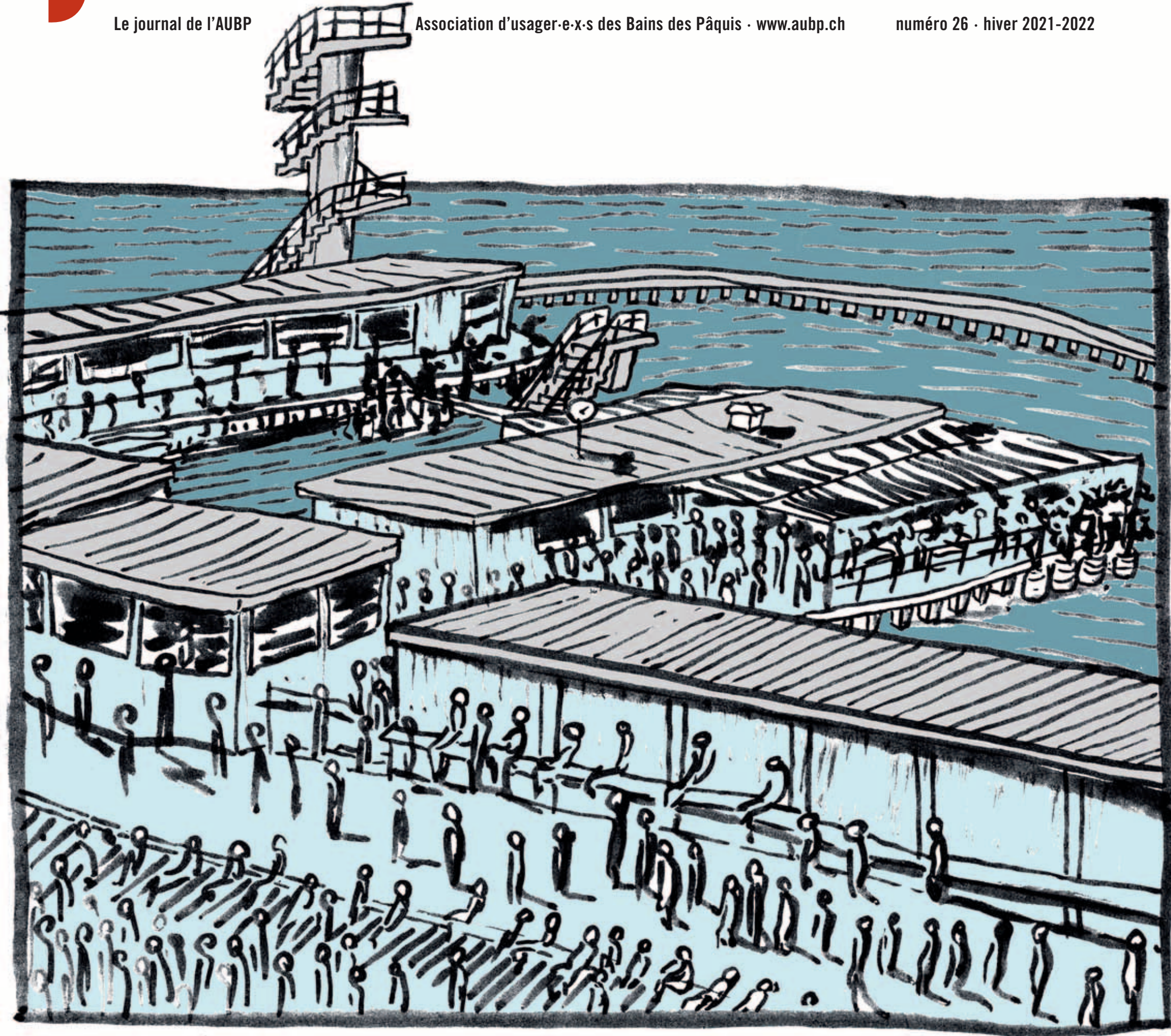
« Alors pour résumer : les sensations sont les mêmes, eau turquoise ou bouillasse grisâtre. Cette impression de planer, en état d'apesanteur. Le bonheur. » /page 9

# JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP

Association d'usager-e-x-s des Bains des Pâquis · [www.aubp.ch](http://www.aubp.ch)

numéro 26 · hiver 2021-2022



Le feu au lac  
/pages 4-5



Limpidité du trouble  
/page 13



Les sentinelles  
veillent  
/page 24



Chaud & froid  
/page 40

## ÉDITO

## En eaux troubles

Que dit-on de l'eau? Qu'elle peut être claire, limpide, pure, transparente. Mais également trouble, verte ou glauque, grise ou saumâtre. La toponymie aussi nous renseigne sur les qualités que les anciens lui prêtaient en tel ou tel lieu. Les Eaux-Vives, Aigues-Mortes, Aguablava, le lac Noir, le fleuve Jaune, et tant de nappes et de cours d'eau d'autres couleurs, qu'on a vite fait de traverser l'arc-en-ciel.

L'eau serait donc de nature plutôt trouble, sinon trompeuse. Non qu'elle ne soit, chimiquement isolée, de la plus parfaite transparence, mais parce qu'elle se colore de tout ce qu'elle charrie: planctons, pollens aquatiques, vase, boues organiques, oxydes de fer. L'eau est vivante et absorbe tout. Même à la source des plus hautes montagnes, quand on la tient dans la paume de sa main et qu'on peut voir à travers elle jusqu'à la mer, elle grouille de micro-organismes, d'étranges vies invisibles, de bactéries, de diatomées, d'éléments minéraux, voire d'acides, de cendres et de pollutions libérées à la fonte des neiges et des glaciers.

La transparence, associée si volontiers à la pureté, n'est donc qu'un leurre. L'eau s'abreuve du goupillon et du bénitier, s'assoiffe autant de toutes les grenouilles que de tous ces doigts qui l'effleurent ou s'y trempent un court instant.

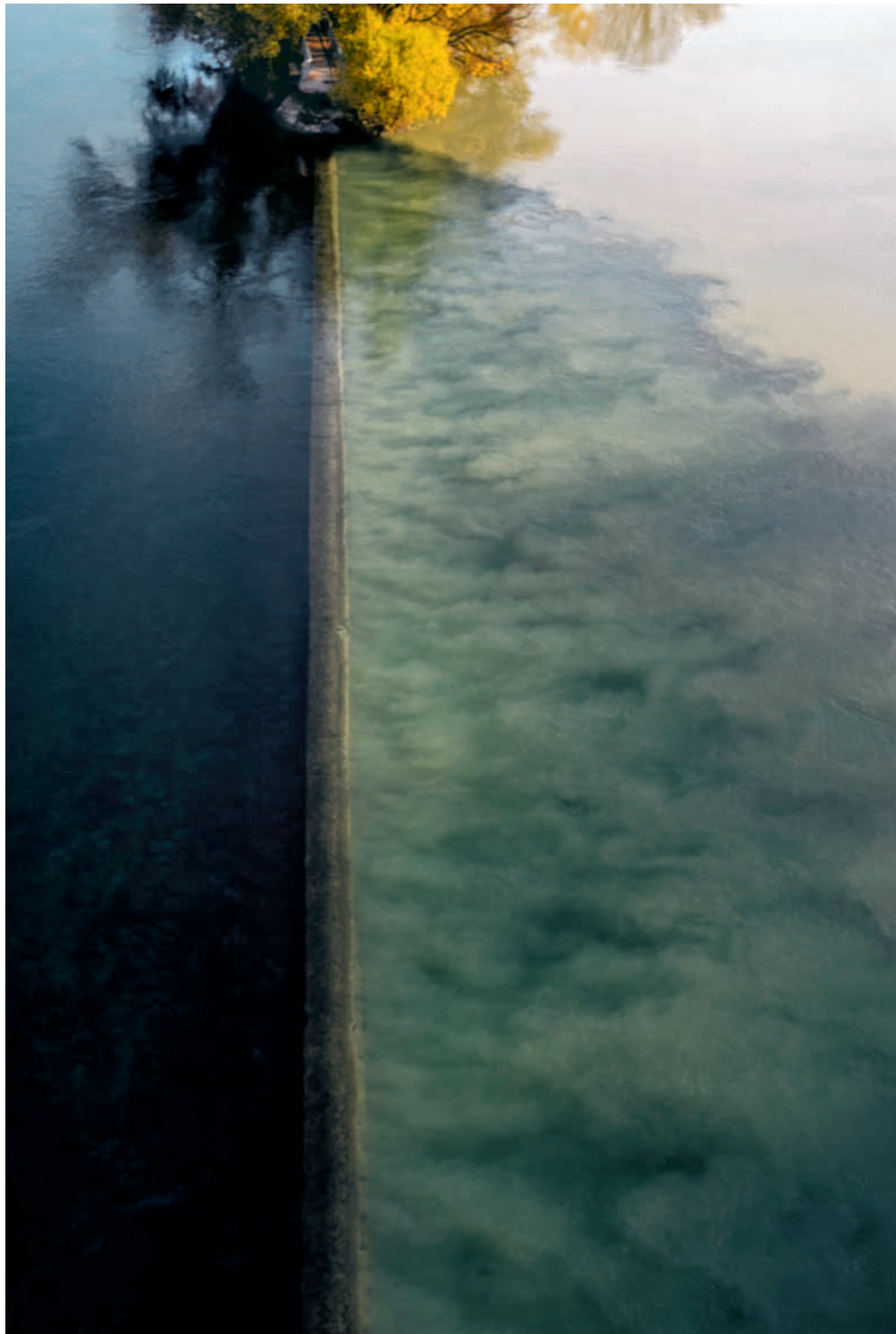
L'eau est vivante. Elle est d'ailleurs identifiée à la vie. Mais elle est à l'image de la nature et de l'homme. La camarade y rôde, ainsi que le flou, l'incertain, le mensonge, la survie, les rêves et le reflet de l'univers qui nous traverse de ses étoiles.

Elle se nourrit de tout. Du sang des bêtes, du jus vert des sauterelles, du venin des vipères, des têtards morts qui se décomposent sous l'humus des mousses, jusqu'aux matières minérales qu'elle érode avec une patience que nous ne connaissons pas.

Là, une fauvette zinzinule, haute dans le ciel, et fiente au-dessus du lac. Ici, un corégone traîne derrière lui un chapelet de selles, tandis qu'un escargot aquatique laisse exploser dans l'onde une myriade d'œufs grisâtres.

Oui, le grand berceau de la vie est en effet une eau bien trouble, où tous les possibles prennent naissance, pour les meilleurs comme pour les pires des histoires.

La rédaction



À la Jonction, les eaux troubles de l'Arve rejoignent le Rhône.

PHOTOGRAPHIE EDDY MOTTAZ

Page une: dessin de Tina Schwizgebel-Wang





DESSIN CÉDRIC MARENDAZ

# Au détour du fleuve

Une nappe de brouillard noyait les larmes d'un saule en bordure de l'eau. Malgré la saison estivale, tout laissait croire en ce lieu à un automne précoce. Feuillus au camaïeu déjà coloré d'ocres et de bruns, effluves forestiers de compost et de champignons.

PHILIPPE CONSTANTIN

Une petite communauté s'est établie dans cette encoignure du fleuve où dérivent tous les bois flottés et les débris que charrie le cours d'eau. C'est une bande hirsute de barbares édentés et pouilleux, vêtus d'écorces et de lianes. Le campement grouille de gamins chétifs qui s'épuisent en de picrocholines guerres pour des territoires de boue et de vase.

Même les braseros du camp semblent froids et chevrotent dans l'humidité de maigres flammes de feux follets.

Juste avant que le fleuve ne se renfrogné d'un air phtisique dans ces méandres de racines et d'eau trouble, il entame une large et lente courbe joyeusement claire, scintillante sous le soleil de juin. On y verrait briller un épi de blé par quinze pieds de profondeur et l'invitation à la baignade y est irrésistible. C'est d'ailleurs ce que fait Annette, la fille du meunier, dont l'aube du moulin tourne avec indolence dans ce paysage lumineux. Elle pense à son amant et sa blondeur dorée dans l'eau serait un trésor pour n'importe quel intrus dans ce tableau par trop exalté.

Sa nudité émerveille un merle qui lance un trille mélodieux dans l'air pur. Aussitôt, la forêt lui répond, jusqu'aux fougères qui sous

l'ondulation d'une douce brise se joignent au chant de la canopée qui s'incline pour la beauté d'une femme.

Et crac, c'est la fin d'un rêve, la fin d'un romantisme teinté d'eau de rose, la fin de l'idylle qui sonne avec le craquement sourd d'un bois pourri. Syncope? Insolation? Erreur de jeunesse? Une simple noyade. La vie d'Ophélie s'enfuit et glisse vers les ténèbres de ce royaume de glaise quelques encablures plus bas, là où les pilliers de cadavres se sont installés.

La fornication est maîtresse en ce purgatoire. Sodome et Gomorrhe veillent aux portes du territoire. On y baigne dans une odeur de stupre et de processions sacrificielles, ensorcelantes par leur exubérance lyrique de sexe aveugle, sans limites, sans foi ni loi, jusqu'à la mort des plus faibles.

Il n'y a rien à dérober sur elle. Pas le moindre collier, pas la moindre bague. Pas même une robe, brodée ou non. Seuls quelques fins filaments d'algues et de plantes aquatiques la diaprent pudiquement en de trop rares endroits.

À l'Auberge du Mécréant, on la pose sur l'étal du boucher. Elle n'a que sa virginité à donner. Le cuir de peaux élimées résonne dans la forêt comme une vindicte populaire à se déchirer le corps aux reflets d'albâtre.

Déjà, le peuple sort du couvert boisé, portant des flasques emplies de fruits et de baies

fermentées dans l'ivresse des longues soirées de solitude et de carnages.

Dans ce monde où tout hésite entre le gris et l'anthracite, entre le vieux bois macéré et la terre noire, humide, la pâleur de son corps déséquilibre les forces en présence. Elle est une lune pleine et ronde dans cette nuit permanente. Elle n'irradie pas, mais on ne voit qu'elle. Un diamant posé dans un écrin de fange noire.

D'autres en auraient fait une déesse. Annette suscite autant l'admiration, même morte, que la jalousie. Les ventres grouillent de faim et de privations, de racines et d'ossements de petits rongeurs. On attendrait un chef pour dire quoi faire. Plus sale et plus hirsute que les autres. Mais il n'y a pas de chef dans cette société, pas de hiérarchie, ni même une esquisse de foi ou de croyance. C'est la loi de la violence et de la méfiance. Les alliances n'existent pas sinon le temps de dépecer une bête.

La forêt résonne de tambours tendus de désirs, les dents aiguës, carnassières, grises et luisantes de salive lie-de-vin, les corps en érection, toute violence à l'affût, la faim nouée dans les entrailles.

C'est toute la terre qui tremble, les arbres qui s'exfolient, se déracinent. Même Annette en tremble, prise par les soubresauts du rythme de la danse effrénée. On dirait que le diable est entré dans son corps qui semble en transe, qui brille de sueur et d'humeurs secrètes.

Un électrochoc, une défibrillation soudaine.

Elle ouvre une paupière effrayée sur un œil de verre, comme les poupées qu'elle berçait dans ses bras, enfant. L'auriculaire de sa main gauche tressaute involontairement aux spasmes des tambours et des démons saluant le sacre des mystères d'Éleusis et de rites orgiaques.

La stupéfaction n'est pas feinte. Annette relève son buste dénudé au milieu de cette horde de bêtes sauvages prête à la dévorer. Les hommes s'inclinent, esquissent des gestes d'orants qu'ils ne connaissent pas encore, pleurent, hurlent des onomatopées et des ébauches de Dieu, se frappent le front au sol, improvisent une passacaille ou une chaconne, une sarabande ou un galop. De la folie naît la folie.

Comme un être d'argile auquel un Geppetto moderne aurait insufflé un souffle divin, Annette se lève et entre dans la danse. Elle virevolte, nue parmi les sauvages, jusqu'à en perdre le souffle, s'éloignant lentement du camp, jusqu'aux rives du fleuve où elle finit par se jeter.

Il aura suffi d'un méandre boueux et obscur pour qu'elle rejoigne l'eau claire et limpide de l'espoir, se laissant dériver à jamais dans la lumière du renouveau d'un mois de juin, jusqu'au delta saumâtre de la mer, peuplé de loups et de bêtes.



# Le feu au lac

DESSIN MATTHIEU BERTHOD

Ça commence par une femme, ça finit avec un flingue. Un film, c'est *a girl and a gun*, dit Godard dans *Histoire(s) du cinéma*, citant la phrase de Griffith. *À bout de souffle*. Ce geste du pouce sur les lèvres, leurs regards – un homme, une femme –, et puis la trahison et la mort. Une fille. Un flingue. Mais c'est une autre histoire, d'ailleurs ce n'est pas la mienne, j'y arrive seulement à la fin. On rembobine.

JOSEPH INCARDONA

Il y a cet ami, je l'appelle Mimmo. Il est mordu par cette femme, Natacha, comédienne tchèque au corps fluide. Elle parle en roulant les «r», en a laissé plus d'un sur le carreau. Elle prend ton cœur, te l'arrache et tu mets des années avant de le retrouver. Quand on la voit, on voudrait être le seul homme sur terre, on devient égoïste, possessif. Un amour noir. Sauf qu'elle aime aussi les femmes. C'est une panthère, il n'existe aucune cage où l'enfermer. Il faut se contenter de la regarder, de lui sourire, et puis foutre le camp. Sinon, t'es foutu. Il y en a plein des comme ça, en littérature, en cinéma, dans la vraie vie : une femme fatale, dit Mimmo qui lit des polars.

Mimmo peint, il a fait son portrait. Elle pose nue mais, au final, il ne peint que son visage. Et

cette nuit-là, après l'amour, les insultes, l'alcool et les coups, Mimmo ne supporte plus qu'elle s'appartienne, qu'elle soit libre d'être à qui elle veut, à tout le monde, c'est-à-dire à personne. Ces moments avec elle ne suffisent plus, des parcelles de temps et d'espace, des bouts de son corps que d'autres parcourent avant et après lui, parce qu'elle est comme ça : libre dans son plaisir, libre dans ses intérêts, manipulatrice, sincère et courtisane. Mais lui, Mimmo, la traite de putain. Elle le griffe, il la gifle, elle lui tire les cheveux. Il part en courant, s'enfuit, prend la sortie de secours, le dernier moment pour sauver son âme. Dans sa fuite, il reprend son tableau, ce visage seul qu'il emporte, sans le corps, déjà le souvenir : qui lacère, torture, fait plier et puis s'effondrer : chagrin d'amour. Le vrai, le costaud. Celui qui vous aplatit et vous fait perdre toute dignité.

Quand il se retrouve dans la rue, Mimmo est aveuglé par le soleil de septembre qui le

fauche de biais, la lumière vive brûle ses yeux sans sommeil. Il crache sur la toile, lui crache au visage, lui met son poing dans la gueule, y crée une béance qui ne lui procure aucun soulagement. La toile finit dans un conteneur à ordures. Il n'y a plus que ses pas chancelants, l'alcool n'en finit pas de pulser dans les veines ; la colère attise le feu.

Il est huit heures et demie, samedi. Le quartier se lève tard, les rues sont vides, quelques joggeurs, une poussette, un vélo. Mimmo trouve les clés de sa voiture dans sa poche, il essaie de marcher droit, mais entre la clé et la serrure, un agent du service de stationnement rédige une contravention qu'il coince sous l'essuie-glace. On voudrait voir grand même dans la désillusion, surtout peut-être quand tout s'écroule. C'est d'ailleurs la raison de ce geste, de la médiocrité qu'il induit, qui le fait exploser, j'en suis sûr.

Le dialogue n'est pas nécessaire, il suffit de l'imaginer. Bref et cinglant. Il n'est pas néces-

saire, parce que les mots ici ne suffisent pas, ne comblent pas, ne servent à rien. Juste la violence qui déborde, le *pars pro toto*, la fameuse goutte d'eau. Ce geste de la contravention, si mesquin, alors que vous êtes à des années-lumière d'une infraction mineure : vous êtes prêt à tuer.

L'agent se prend des coups, il vacille. Mimmo le saisit par le col de sa veste ridicule, se met à le frapper contre le capot, la silhouette du bonhomme s'y creuse, le nez en sang et les appels à l'aide. Son collègue n'ose pas intervenir directement, la police arrive, et Mimmo se voit menotté dans le dos et emmené au poste.

La contravention est encore sur le pare-brise. Le soleil brillera pour ceux qui ne sont plus là.

Cellule de dégrisement. Main courante. Les heures passent. Lit de camp, couverture et même pas de bible pour écouter le bon Dieu. La terre est un maverick, il galope dans l'espace, égare la lumière et la nuit arrive.

Mimmo est relâché. Sa chemise sort du pantalon, constellée de vomissures. La bouche pâteuse et les lèvres gercées. Cette fois, les rues sont pleines de monde. L'attrait du soir couplé à l'été indien stimule les corps qui cherchent à humer : bière et sodas, pizzas aux anchois et gibier, odeurs d'algues et de nicotine, d'aisselles et de crème solaire. Mimmo ne titube plus mais traîne la patte. En fait, sa plus grande connerie, ce sont les flics qui l'ont provoquée. Fallait pas l'enfermer dans cet état. Pendant qu'il attendait sa libération dans une salle austère, accrochés à une patère : des vestes de flics, des casquettes ; et un baudrier. Et dans le baudrier : un Sig Sauer automatique.

*A film is a girl and a gun.*

Mimmo appuie sur le bouton de l'étui, libère l'arme, la cache dans son dos. Sous la chemise tachée de vomissures. On ne vous fouille jamais à la sortie.

Ils auraient dû.

Mimmo rentre chez lui à pied. La voiture lui rappelle trop Natacha, son corps sur la banquette arrière, le cœur cabossé comme son capot. Il achète une bouteille de whisky au Pakistanais en bas de chez lui, rue de Monthoux. De son balcon, on voit le lac, mais il baisse le store.

Mimmo boit. Se soûle avec méthode. Fin de l'acte un.

Le téléphone sonne dans la nuit. La sonnerie traverse la cloison. La voix de Mimmo déroule sur le répondeur. On est en 1997. Il n'y a pas d'interférence entre l'histoire et les smartphones. Le temps est encore un obstacle.

Mimmo. Une voix pâteuse. Un S.O.S.

Je me lève, je m'habille et j'entre en scène.

On est voisins, j'habite rue des Pâquis, il me suffit de tourner au coin, le temps de me faire aborder par trois prostituées, et je pousse la porte du bâtiment de Mimmo. Je grimpe les marches, me demande ce que je fous là. La porte de l'appartement est entrouverte, je pousse le battant, appelle mon ami que je trouve assis en bout de table dans sa cuisine. La bouteille de whisky est aux trois quarts vide. Mimmo soulève sa tête et me sourit.

«Natacha», il fait. Et son menton repique sur son torse.

«Et je fais quoi, moi ?»

– Hein ? Rien, tu bois un coup avec moi.

Tu me laisses pas seul.

– Fais chier, Mimmo. C'est la troisième fois qu'elle te largue.

– Hein ? Cette fois, c'est la bonne. J'ai tué son portrait.»

Je prends un verre dans la vaisselle sale qui s'entasse dans l'évier, le rince au robinet et reviens m'asseoir à table, je me sers.

«Il te faut des glaçons, me dit Mimmo.

– Laisse tomber.

– Tu bois toujours avec des glaçons.

– Ça va, je te dis.»

Mimmo se lève, tombe, la chaise rebondit contre la paroi. Je l'aide à se relever. Il s'obstine à vouloir ouvrir son congélateur. Je lui tourne le dos, et quand il revient il pose sur la table un moule à glaçons et un Sig Sauer P220, 9 millimètres. À la vue du pistolet, je me réveille définitivement.

Mimmo sourit, fier de lui.

Je détache trois cubes de glace que je fais couler dans mon verre. Bois une gorgée. Je tousse, j'allume une cigarette.

«C'est quoi ce truc ?»

Mimmo ouvre les vannes, et me raconte l'histoire.

«T'es vraiment con», je lui dis à la fin.

Il termine son verre cul-sec, saisit l'arme et pose le canon contre son ventre.

«Je devrais le faire, tu crois ?»

J'ai les chocottes, *la strizza al culo*, comme on dit en italien, le cul qui se contracte.

«Tu pourrais attendre demain, voir si c'est toujours d'actualité. À ta place, j'irais dormir.»

Mimmo me regarde avec insolence, c'est un connard de première. Il se lève.

Cette fois, il ne tombe pas, il fait pire.

«On va l'essayer», il fait.

Il ouvre la fenêtre donnant sur une cour intérieure, déverrouille le cran de sûreté et

tire deux coups en l'air, paw, paw. Ça résonne partout dans l'univers. Je me ressers un coup de whisky, je suis livide sous le bronzage, mais je sais aussi, intuitivement, qu'il faut que je reste calme, indifférent. Face à moi, je n'ai plus un ami, mais un inconnu, un fou, un bourré, un de ceux rétamés par Natacha. Combien de morts dans son sillage ?

Il me tend le pistolet.

«Vas-y, mec, à toi !»

La cour est restée silencieuse, personne aux fenêtres. La peur ou le sommeil ou l'incongruité. Une détonation, ça sonne sec, c'est pas si reconnaissable que ça, et de toute façon la plupart d'entre nous n'en ont jamais entendu.

Je prends l'arme de ses mains, ferme la fenêtre, tire le rideau. Je verrouille le cran de sûreté – au moins l'armée aura servi à quelque chose, et je m'en vais. De toute façon, je n'avais pas enlevé ma veste.

«Hé, qu'est-ce que tu fais ?» gueule Mimmo. Fin de l'acte deux.

Je vais seul, je termine l'histoire tout seul.

Je me dirige vers le lac. Disons, huit cents mètres à parcourir en ligne droite jusqu'à l'embarcadère des mouettes.

Il est cinq heures du matin.

Huit cents mètres qui deviennent très longs. Je pense : faudrait pas croiser les flics.

Je n'ai pas fini d'y penser qu'une voiture de patrouille remonte la rue en sens inverse. Il n'y a que moi sur le trottoir. Et le flingue caché sous ma veste. Je baisse la tête.

*A film is a girl and a gun.*

Mais ce n'est pas mon histoire, ni une fille que j'ai connue ni un feu qui m'appartient.

La voiture ralentit, passe, s'éloigne dans mon dos.

Et là, une intuition : je m'accroupis et dépose l'arme derrière le pneu d'une voiture garée.

Moins d'une minute plus tard, la voiture de patrouille réapparaît, s'arrête et devinez quoi ? Exactement.

Le flic debout face à moi, l'autre dans la voiture pour une vérification d'identité par radio.

«Vous savez pourquoi on est revenu ?» me demande le policier. Aucune idée, non.

«Parce qu'on a eu l'impression que vous cachiez quelque chose sous votre veste.

– Ah.

– Exact.

– Et alors ?

– Alors, ouvrez votre veste, s'il vous plaît.» J'obéis. Rien, bien sûr.

«Videz vos poches, s'il vous plaît.»

Un paquet de cigarettes, mes clés, mon portefeuille. Je me concentre pour ne pas trembler.

«Celles du pantalon.» Je les retourne.

Rien, évidemment.

On me rend ma carte d'identité, on me salue, et me souhaite une bonne nuit. C'est ça.

J'attends que la voiture ait disparu. J'attends le temps entier d'une cigarette. Et quand je suis sûr qu'ils ne reviendront pas, je m'accroupis, récupère le pistolet.

Une fois atteint l'embarcadère, les clapotis de l'eau me disent que je suis au bout de l'histoire. La bise s'est levée, je frissonne au moment d'ouvrir la fermeture éclair.

Un fil de lumière surgit au loin, derrière la montagne.

Je prends le pistolet par le canon, d'un geste ample, puissant, le plus loin possible, je le lance dans le lac.

Une éclaboussure, des ronds dans l'eau ; c'est fini. Je ferme les yeux. Je respire.

Si ça se trouve, il y est encore, au milieu des algues.

Et moi sur ce quai avec l'histoire d'un autre devenue mienne.

# Ecce homo

Émois de jeunesse et mort de Bartholomé Tecia le 10 juin 1566.

PHILIPPE CONSTANTIN

Bartholomé est plutôt beau gosse. Une gueule d'ange. On lui donnerait presque le bon Dieu sans confession. Si ce n'est qu'à Genève, depuis quelque temps déjà, on ne pratique plus cet acte de contrition ni de pénitence. Calvin oblige.

L'humanité est bien trop confite de péchés, de recoins obscurs, de parts d'ombre, de cachotteries et de mensonges pour se plier à un tel exercice. Et puis, condamné pour condamné, sauvé pour sauvé, qui le sait, ce n'est certainement pas à un homme pareil aux autres d'intercéder entre la terre et le ciel.

Bartholomé est un jeune Vaudois du Piémont venu étudier à Genève. Le mouvement religieux des Vaudois, suite aux nombreuses persécutions qu'il a subies de la part de l'Église catholique, a fini par se rallier au protestantisme, se terrant dans quelques vallées de France et d'Italie.

Genève accueille donc ce gamin transalpin comme elle en accueille tant d'autres avec bonheur. Le jeune Bartholomé étudie avec Théodore de Bèze, qui vient de succéder à Calvin comme principal au collège, suite au décès du maître.

Bartholomé est d'une jeunesse précoce, vive, intelligente, bouillonnante. Trop peut-être. Il partage une chambre avec Agrippa d'Aubigné et Emeric Garnier. Il est à un âge, une petite quinzaine d'années, où les pulsions de vie qui s'éveillent en lui brusquent les souvenirs d'une enfance consensuelle et normative. La nuit, sa maturité se raidit sous les draps et sous ses hauts-de-chausses. Et il aime ça. Il faut qu'il baise. Mon Dieu, il évite de penser à Théodore quand cela lui prend. Mais que faire ?

Il aimerait physiquement confier sa douleur à ses camarades de chambre. Il s'en prend donc une fois à Emeric et une autre fois à Agrippa. Il aurait mieux fait d'aller à confesse rue Chausse-Coq, négocier une passe avec une belle poule. Non, Bartholomé, du haut de ses 15 ans, préfère faire le matador et tenter de bougrer ses amis d'études. Et le voilà au pilori, jugé, accusé de sodomie, de viol, de contraintes.

On a beau être protestant, on ne peut protester contre tout. Il y a beau temps que l'amour grec n'est plus de mise. C'est un crime

horrible, hors de toute morale, quand bien même tant de personnes le pratiquent. Hommes ou femmes, prélats ou étudiants, drapiers ou éditeurs.

Bartholomé nie. Il sait que sa vie est en jeu. Ses deux compagnons lui font un procès à charge. Ils s'enfuirent d'ailleurs une fois l'affaire finie. Ils ne sont peut-être pas que d'innocentes victimes. Qui sait ? Des acteurs, voire même les initiateurs de ces joyeuses débauches. Peut-on faire confiance à d'Aubigné, ce jean-foutre capitaine d'armée haut en couleur, gouaillieur et paillard, querelleur, qui manie aussi bien le crachat, la poésie que l'épée ?

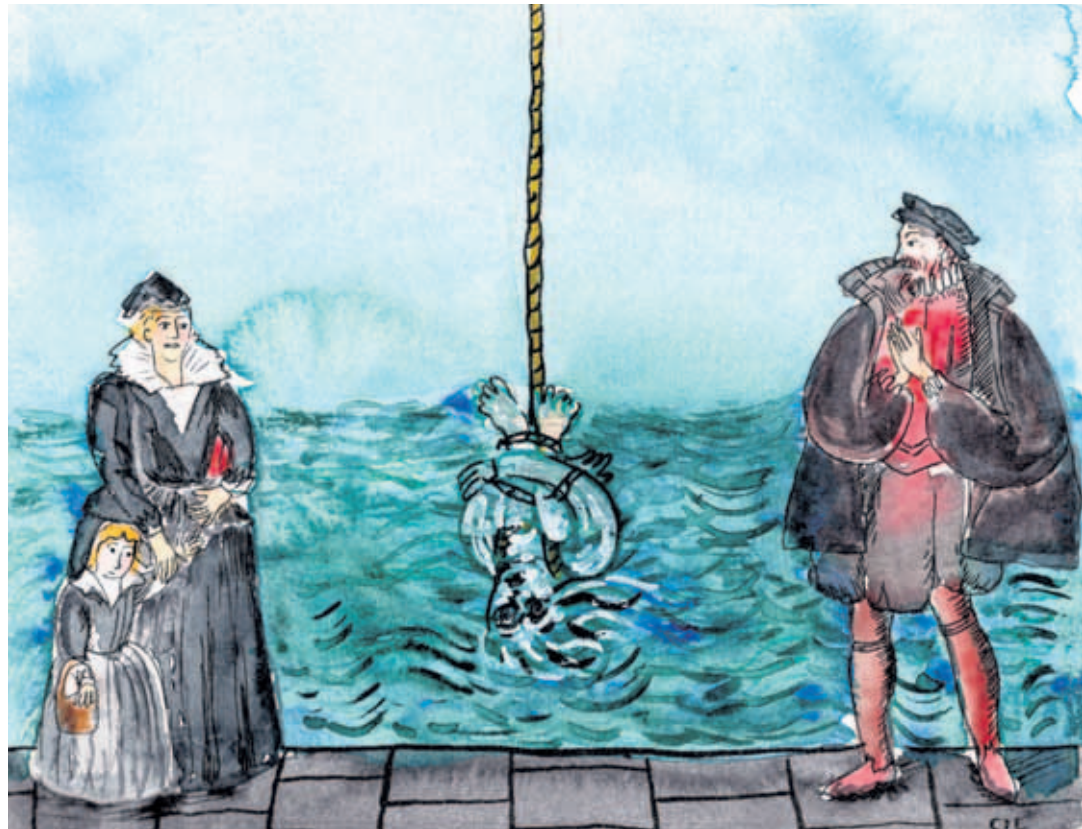
Lui qui, lors du procès de son camarade de chambre, résume l'affaire en quelques mots et en latin. Mots qui auraient sans doute mieux convenu à un vaudeville, alors qu'il se faisait gentiment pénétrer : *Comment estes-vous si meschant de me fayre cela ?* Et qui à la fin, ne sachant se faire entendre, avoue seulement s'être alors tourné de l'autre côté...

Bartholomé est donc soumis à l'estrapade. On lui démantibule quelques membres avant de l'emmener sur une barque, ficelé comme un rôti de porc, probablement place des Trois-Rois (devenue aujourd'hui place Bel-Air après avoir été réaménagée en 1670 suite à l'incendie du pont qui la reliait au quartier ouvrier de Saint-Gervais) et le noyer devant un public consciencieux et d'une gourmandise toute calviniste.

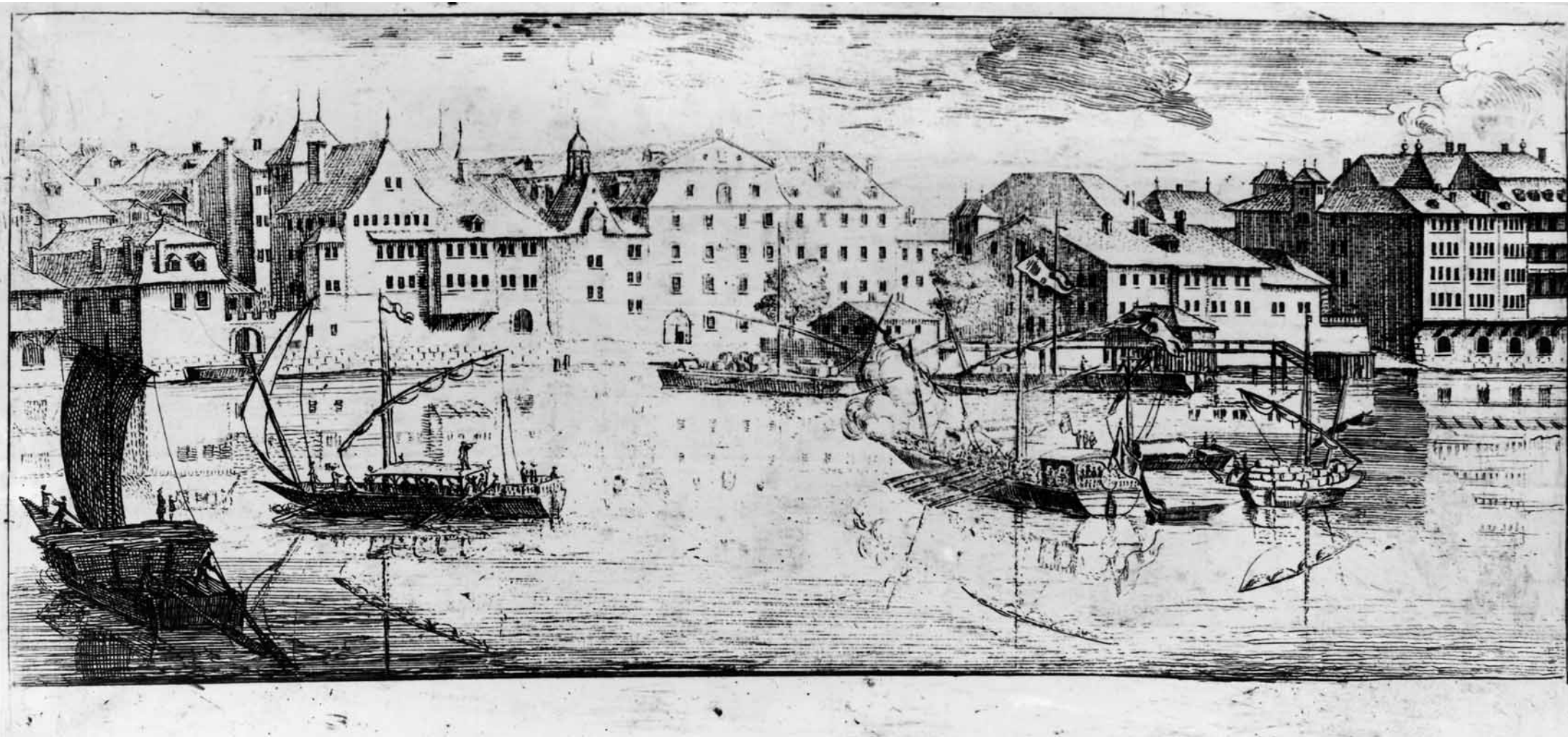
C'est un spectacle d'une certaine douceur et qui se déguise comme il se doit. Si la populace crie sa joie, la bourgeoisie jouit en catimini, engoncée sous ses manteaux et ses étoffes. Elle est comme le peuple, toujours à la frontière entre le réel et l'imaginaire, entre l'acte et la loi, mais ne sait pas en rire parce qu'elle a peur. Les petites gens s'en foutent. Ils se croient eux, protégés d'être insignifiants.

C'est un moindre mal, disait-on à l'époque, que de mourir noyé plutôt que brûlé. Entre 1556 et 1644, ce ne seront pas moins de treize personnes, dont deux femmes, qui seront condamnées pour sodomie et devront subir cette sentence.

Bartholomé bien sûr n'en est pas ressorti vivant. Il a emporté dans les flots du Rhône, en expirant son dernier souffle, des secrets à jamais immergés dans la Méditerranée. Il ne s'agissait pas d'une ordalie. Et, quand bien même cela eût-il été le cas...



DESSIN CÉCILE KOEPLI



Vue de Robert Gardelle, vers 1720. À comparer avec le plan Billon de 1726, pl. 31-32, pour la « contregarde » sur la « Platteforme » plantée de deux arbres et les lieux publics. Gravure exceptionnelle pour la variété des bateaux et la technique du reflet.

# Le naufrage du 8 novembre 1690 trouble les Genevois

L'histoire du XVII<sup>e</sup> siècle genevois commence en fanfare avec la victoire de l'Escalade. Le *Journal des Bains* a déjà évoqué la dernière peste des années 1630, les protestants n'oublient pas la date de 1685, Révocation de l'Édit de Nantes.

Mais se souvient-on de cet épisode tragique de novembre 1690 ?

ARMAND BRULHART

Il y a quelques années déjà je fus frappé par la lecture d'un livre que son auteur, Charles Dubois-Melly, offrit à son ami François Diday, peintre fort célèbre qui habita longtemps avec lui la plus ancienne maison de la cour Saint-Pierre, le numéro 5, ancienne maison capitulaire. Ce livre comportait un « *Journal de Genève pour la présente année 1690* », sorte de gazette émaillée de faits divers généralement exclus de l'histoire officielle et très habilement composée à partir de pièces d'archives officielles et originales.

C'est ainsi que j'appris que l'un des plus terribles naufrages sur le Léman se déroula à une demi-lieue des chaînes du port de la ville « *entre Pregny et Cologny* ». Or, ce drame a été placé dans un contexte bien particulier par Dubois-Melly : le sort tragique des réfugiés français, évoquant celui très actuel, depuis plusieurs années, entre les deux rives de la Méditerranée. Si le dossier du procès criminel reste particulièrement discret sur ce point, l'information donnée dans le Registre du Conseil par le Lieutenant de Justice est clair : « *ledit bateau allait à Nion chargé de gens du lieu et de Français réfugiés* ».

L'histoire commence au port du Molard, à deux heures de l'après-midi ce samedi 8 novembre 1690, lorsque l'embarcation du batelier de Nyon Pierre Étienne Auberty prit son départ chargé d'une quantité de marchandises et surtout de quelque quarante personnes, équipage compris. « *Et comme d'habitude, écrit Dubois-Melly, un bon nombre de ces pauvres réfugiés français, qui sont contraints à présent de s'éloigner de notre territoire sans presque y toucher, avaient pris passage pour se retirer où il leur plairait à Dieu de les adresser.* »

Il faut préciser que l'afflux des étrangers était devenu un réel problème et que des mesures furent prises peu après la Révocation de l'Édit de Nantes, dès 1687, pour accélérer leur départ, interdire l'accès dans la ville aux gueux et aux pauvres. Si l'on en croit le *Journal* du pasteur Jacques Flournoy, le nombre des réfugiés dépasse l'imagination pour une ville qui ne compte pas plus de 16 000 habitants : « *En ce temps, il arrive toujours une quantité prodigieuse de pauvres réfugiés, et il y a tel jour auquel il en arrive 7 ou 800. Le 31 août, il en arrive 840. Dans le mois d'août, il en est arrivé plus de 6000 et guères moins au mois de septembre... quoiqu'il en parte tous les jours par le lac, il y en a toujours ordinairement plus de 3000 dans Genève.* »

Or donc, ce funeste samedi 8 novembre, avant même que la barque ne franchisse les chaînes qui, chaque soir fermaient le port pour la défense de la ville, plusieurs bateliers interpellèrent leur compère de Nyon pour l'avertir d'alléger sa barque « *extraordinairement chargée* », selon le batelier « *Jean Antoine fils d'Abraham Geurin, âgé de 35 ans* », si bien que le bateau était à fleur d'eau, n'ayant « *que deux ou trois doigts par dessus l'eau* ». On cria qu'il y avait danger d'orage. Sans doute ivre, « *gonflé de vin, comme il arrive trop souvent, ainsi qu'on le sait assez, à tous nos gens de rivière* », renchérit Dubois-Melly, Auberty ne voulut rien entendre et « *mit la voile* » selon l'expression du batelier « *David, fils de Jean de Joux, âgé de 66 ans* », qui passait aux chaînes. Bientôt « *le vent de travers étant survenu et ayant excité les vagues* », l'eau entra dans le bateau, excitant les cris et les supplications des passagers voulant regagner les rives. Auberty se mit à jurer, répétant qu'il était lui-même en danger et que « *les Français n'avaient qu'à commander chez eux* ». L'eau, continuant d'entrer, était parvenue « *jusqu'à la taille* ».

C'est alors qu'un marchand réfugié nommé Bichard [Richard, selon Dubois-Melly], avec l'aide de Poizet, entreprit de jeter par dessus bord un tonneau de marchandises. L'opération, aux dires de certains rescapés, déséquilibra l'embarcation qui se renversa.

Dès les premiers échos du naufrage, l'auditeur Des Arts, responsable de la partie basse de la cité, ordonna à tous les bateliers rencontrés à Longemalle et au Molard d'aller porter secours sur les lieux du naufrage. Trois bateaux et « *dix à quinze barquiers* » furent ainsi dépêchés sur les lieux et purent ramener dix rescapés et trois corps sans vie. Les survivants furent accueillis chez le conseiller d'État André Dufour, soit dans la rue derrière le Rhône où il possédait l'auberge de la Couronne, où ils passèrent la nuit, à l'exception de l'un d'eux, dont il sera question plus loin. Dix rescapés sur une quarantaine, le bilan était effrayant.

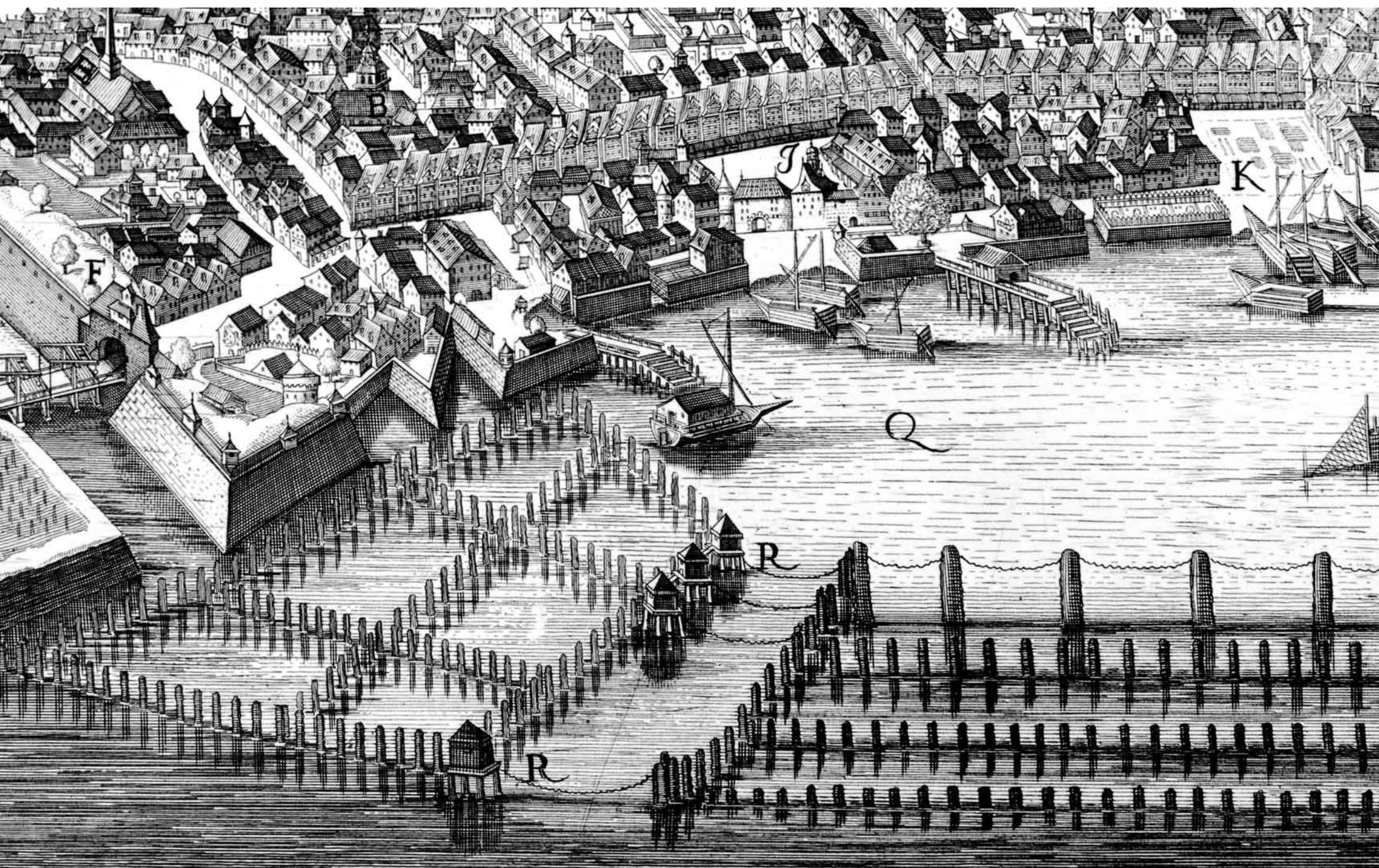
L'émotion dans la ville fut à ce point considérable que les autorités durent prendre des mesures exceptionnelles et l'on réunit quatre auditeurs sous la direction du Lieutenant de Justice pour mener une enquête particulièrement spectaculaire. La catastrophe dépassait en effet le simple fait divers, aussi tragique et dramatique qu'il fût. Dès qu'il était question de réfugiés, Genève se savait observée par l'Angleterre, la Hollande, les princes allemands et surtout les cantons protestants, sans compter la perfidie de Louis XIV qui avait son propre observateur dans la ville. La République agissait avec toute l'humanité que lui imposait le devoir de charité et d'accueil ?

Il fallait agir avec une grande célérité, une méthode sûre et, si possible, trouver un coupable. Parmi les premiers interrogatoires des survivants chez Dufour, il en est un qui accablait le seul batelier encore en vie, un certain Michel Guillaume, beau fils d'Auberty. Celui-ci,

précisément, avait faussé compagnie au groupe des rescapés et avait passé la nuit au « *Logis où pend pour enseigne La Teste d'Or* » (à l'angle des rue du Perron et Traversière). Au matin, il était sorti de la ville et s'était « *retiré chez un sien parent au lieu des Pasquis* ». Repéré et dénoncé, il fut arrêté et conduit à la prison de l'Évêché pour y être interrogé. Deux interrogatoires sont conservés dans le dossier des Procès criminels. Manifestement, Michel Guillaume cherchait à diminuer sa part de responsabilité en la faisant porter sur son beau-père. Chargé de la garde des marchandises, il assurait que le bateau était même moins chargé que d'habitude et il énuméra « *quatre tonneaux de marchandises, un autre tonneau d'huile, une basle de poix, un cochon, un ballot de draperie avec quelques autres paquets de hardes ou autres marchandises et deux petits tonneaux de vinaigre* », mais qu'il ne pouvait se « *ressouvenir plus* ». Il admit qu'il n'avait « *jamais autant reçu de monde* », mais que personne ne voulait sortir. Selon lui, le bateau n'était pas à fleur d'eau, mais « *qu'il s'en fallait près d'un demi-pied* » ; l'eau qui entra dans le bateau parvenait « *à la hauteur du genou* » ; il aurait bien voulu regagner la rive, mais « *un certain Fanuol ou Tanuol, ayant coupé la corde de la voile qui portait du costé de terre, le vent les gagna et les porta du costé de Savoye...* ».

À la dernière question : « *S'il n'en demande pas pardon à Dieu de la témérité et de l'imprudence qu'il a eu en cette occasion* », il répondit : « *Qu'ouïy* ».

« *Ledit déposant a ajouté qu'estant sur le fond du bateau renversé il avait fait une ouverture au fond avec son couteau par où il sortait de l'air, en sorte que ledit bateau demeura par ce moyen en cet estat sans quoy et luy et tous ceux qui estoient dessus n'auroyent pu y rester et seroyent infailliblement peris. Ayant fait tous ces efforts pour sauver son beau père* ».



La Ville de Genève, gravée pour Robert Chouet, 1655 (détail). « J : Place du Molard. K : La Fusterie. Q : Fleuve du Rhosne en sortant du Lac et divisant la ville en deux... R : Chaisnes pour fermer l'entrée du port. »

comme il aurait [sic] sauvé ses deux parents, mais qu'au moment où il le tenait sur le fond du bateau une fille nommée Puteau s'attacha à lui, le tira dans l'eau où il périt avec elle. »

Le lendemain du naufrage, les quatre auditeurs (Des Arts, Buisson, Pictet, Du Pan) se rendirent au Molard où ils procédèrent au premier inventaire des différents effets retrouvés. Ceux-ci furent disposés « chez la demoiselle veuve de Pierre Martin habitant dans la maison de noble Jean Antoine Lullin », jouxtant le port en amont.

Parallèlement, il fallut réunir et exposer les noyés repêchés dans un local voisin proche de chez Dufour, pour qu'ils soient reconnus, si possible identifiés, rendus à leurs proches ou envoyés à l'Hôtel Dieu pour qu'on s'occupe de leur ensevelissement. Chacun des dix-sept

cadavres se trouve décrit dans un « *Estat des corps morts...* ».

Le lundi 10 novembre, les quatre auditeurs procédèrent à une véritable « reconstitution », en embarquant eux-mêmes au Molard sur l'un des trois bateaux pour se rendre à l'endroit présumé du naufrage, accompagnés de « l'un des réchappés » pour plus d'assurance. Au bout de deux à trois heures, la pluie qui se mit à tomber rendit « l'eau trouble ».

Le mardi 11 novembre, ce fut « un vent très fort » qui rendit « l'eau trouble ».

Le mercredi il y eut encore une expédition, tandis que le jeudi les auditeurs ne mentionnent rien dans leur « verbal ». Finalement, le vendredi 14, sur l'ordre du Seigneur Lieutenant, eut lieu une ultime tentative dans laquelle furent lancés « les grands filets » par

les pêcheurs. En vain. Treize noyés ne furent jamais retrouvés.

Le mardi 25 novembre 1690 se déroula le jugement du coupable, ainsi décrit dans le Registre du Conseil : « Vu les réponses et répétitions de Michel Guillaume batelier de Nion, prisonnier accusé d'avoir (...) contribué au naufrage qui eut lieu sur le lac à demi heure de la ville (...) il a été condamné à faire amende honorable en chemise, pieds nus, la torche ardente au poing des la maison de ville jusqu'au port du Molard et au bannissement. »

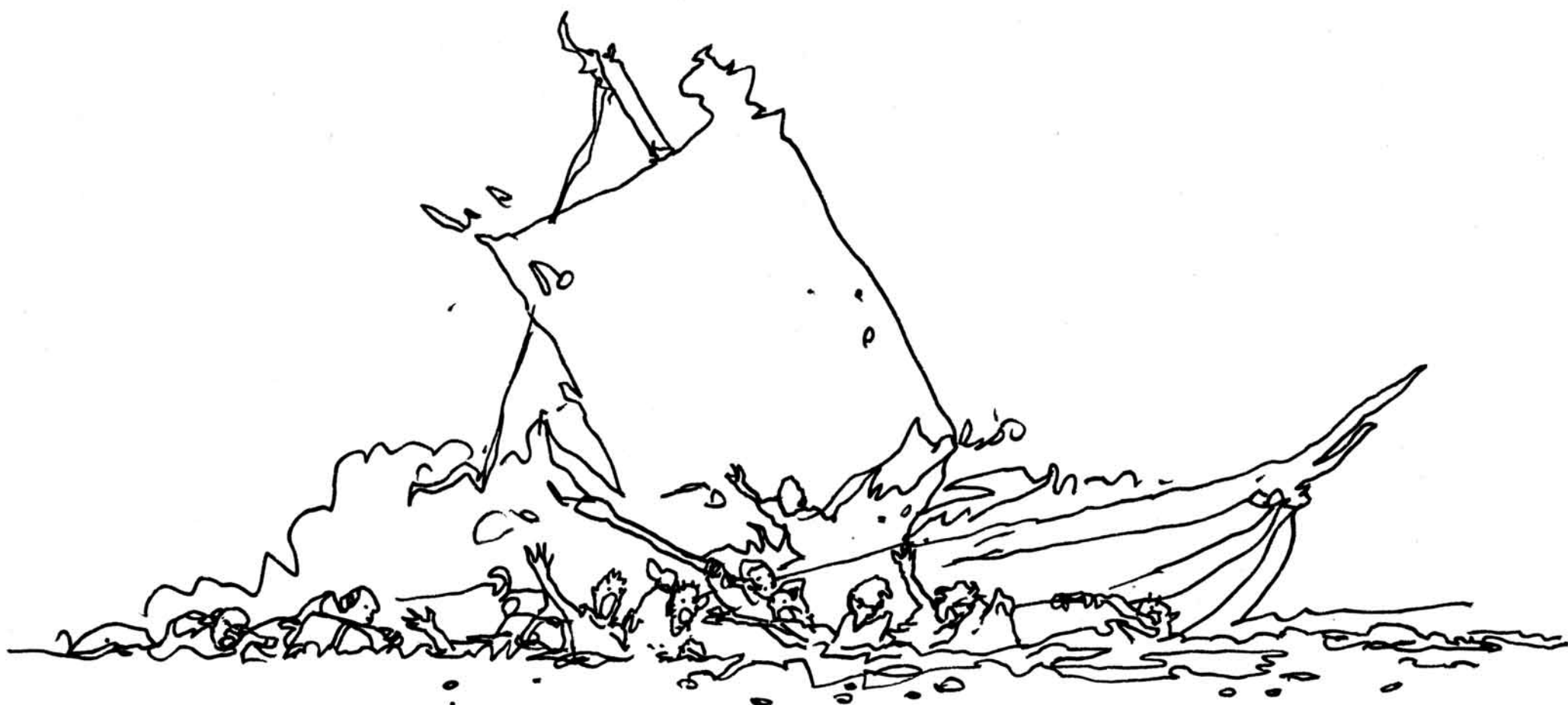
Dubois-Melly commente ainsi : « ... ce même jour au milieu d'un concours vraiment inaccoutumé de curieux chargeant ce misérable des malédictions populaires ».

Il y eut un avant et un après le naufrage du 8 novembre 1690. Pour prévenir et pour rendre

responsables tous les bateliers, le Conseil institua un commis chargé de contrôler les bateaux et de tenir un registre. C'était une manière d'éclaircir une zone d'ombre, certes, mais il était impossible d'éclaircir l'eau trouble qui garde aujourd'hui encore sa part de mystère tragique.

**Errata de l'article sur la rue des Sources, paru dans le précédent *Journal des Bains*:**

La place de la Concorde, avant d'être pendant un court laps de temps la place de la Synagogue, se trouvait non pas sur l'emplacement du rond-point de Plainpalais mais en face de l'ancien Palais électoral (actuel Uni-Dufour). Elle était ornée de la « fontaine de la Concorde » et située à l'entrée de la rue de Carouge, partiellement débaptisée pour devenir la rue du Conseil-Général le 1<sup>er</sup> février 1871.



# SAISON 2021-2022

Théâtre / Comédie / Création

21.9 — 17.10.21

Si ça va, bravo

Jean-Claude Grumberg

Théâtre / Comédie / Création

16.11 — 12.12.21

Les femmes (trop) savantes ?

Brigitte Rosset - Christian Scheidt

Les Lives de Mélanie Croubalian

Dimanche 28.11.21

Avec Brigitte Rosset et Christian Scheidt

Théâtre / Tragi-comédie / Création

11.1 — 6.2.22

Trahisons

Harold Pinter

Théâtre / Comédie / Création

8.3 — 3.4.22

Couple ouvert à deux battants

Franca Rame et Dario Fo

Traduction-Adaptation Toni Cecchinato et Nicole Colchat

Les Lives de Mélanie Croubalian

Dimanche 20.3.22

Avec Maria Mettral et Christian Gregori

One man show / Humour / Accueil

3.5 — 15.5.22

Excusez-moi

Pierre Miserez

One man show / Humour / Accueil

17.5 — 29.5.22

Charrette !

Simon Romang

Les Lives de Mélanie Croubalian

Dimanche 22.5.22

Avec Pierre Miserez et Simon Romang

Théâtre / Jeune Public / Accueil

8 + 11 + 12.6.22

Le Jeune Homme de Cro-Magnon

d'après Rémi Chaurand

LE CRÈVE CŒUR

Chemin de Ruth 16 / Coligny / Genève / 022.786.86.00 / secrevecoeur.ch

# AMR GENÈVE

Jazz & musiques improvisées depuis 1973

300 soirées musicales  
2 festivals annuels  
Ateliers, jams, stages





Dessin Guy Mériat

# Qui a éteint la lumière ?

Sur la rive d'Hermance, les plongeurs doivent composer avec la fraîcheur, une visibilité toute relative et une faune sous-marine qui n'a rien à voir avec les mers chaudes. Mais ils aiment ça. Voici pourquoi.

PHILIPPE MURI

Waaah, elle est fraîche! Non loin de la rive d'Hermance, à quelques mètres de profondeur, la température vient de s'effondrer. La faute à un phénomène naturel qui vous réfrigère son plongeur en deux temps trois mouvements. Damnée thermocline! On a beau savoir qu'on n'échappera pas à cette zone de transition thermique ultra-rapide, le passage entre les eaux superficielles et les eaux profondes produit toujours son petit effet. À la louche, je pronostique une douzaine de degrés. En surface, ça devait culminer dans les vingt, vingt-deux. Tu parles d'une secouée! Allez, on se ressaisit, et on continue à descendre.

Côté visibilité, la routine. Tu tends le bras, tu ne vois plus ta main, j'exagère à peine. Ne pas se retourner. Je sais que nos palmes soulèvent une vase pas possible, même en prenant garde à les agiter aussi lentement que nécessaire, pour paraphraser à moitié un célèbre conseiller fédéral. Bon sang, qui a éteint la lumière? Plus l'on s'enfonce, plus l'obscurité nous enveloppe. Je brandis ma lampe-torche. Dérisoire. Autant actionner ses grands phares dans le brouillard. À mes côtés, je devine la présence de ma compagne, binôme attentif dont je frôle la jambe droite régulièrement, histoire de vérifier au toucher sa présence, rassurante et indispensable.

Concentration, mec. Il s'agit au cours de cette plongée d'exercice nécessaire à l'obtention d'un brevet «rescue» de retrouver un

individu prétendument en difficulté, immergé dans un périmètre défini à l'avance. Pas forcément très loin de la surface, pas tout près non plus. Stoïque, notre instructeur attend notre arrivée en comptant les bulles qui s'échappent de son détendeur. Pas question de le laisser pourrir indéfiniment. Premier passage, deuxième, dernier tour pour la forme, pas plus de plongeur que de cheveu sur la tête d'Alain Berset. Pourtant, notre zigue ne s'est pas évaporé, mais impossible de le distinguer à travers la purée de pois sous-marine. On revient bredouille, il faudra une autre expédition pour mener à bien notre mission, qui n'avait pourtant rien d'impossible.

Furieux contre ce coin de lac dissimulateur, je me dis que parfois c'est mieux. Allez, disons souvent. Qu'on a enduré le pire, au cours d'un été pourri. Le ciel bâché et une fine pluie n'arrangent pas nos bidons. Quelques jours plus tard, on finira par mettre le gant de notre combinaison étanche sur l'objet de nos recherches. Et les plongées se poursuivront, entre gris clair et gris foncé, sans trop de courant.

Dépit? Médusé? Même pas. Si le fantôme de Cousteau nous apercevait, ça le ferait marrer. Il en a vu d'autres, le commandant, des plongées en eaux troubles. Quoique dans mes souvenirs les gars de la Calypso évoluaient plutôt dans le grand bleu, j'ai dû zapper les épisodes sans dauphins. Évidemment, ils souriraient, ces professionnels de la mer, en considérant notre duo amateur d'eau douce. Pas sûr toutefois qu'ils nous poseraient la même question que les bronzés de la surface, curieux si pas stupéfaits de voir des zigues

s'équiper façon scaphandrier pour aller passer une petite heure à la fraîche, à écarquiller les yeux dans le smog lémanique. Mais pourquoi vous faites ça? La première fois, tu expliques, guilleret. La deuxième pareil. À la dixième, tu fatigues. Alors pour résumer: les sensations sont les mêmes, eau turquoise ou bouillasse grisâtre. Cette impression de planer, en état d'apesanteur. Le bonheur.

Pour le reste, question grande aventure, j'admets qu'il faudra repasser. Ou commander dare-dare un billet pour les antipodes, Australie, Maldives, Maurice, passons... Même l'Égypte, même la Corse, tu le sais, ce serait plus fun qu'ici. Pas de requin, de récif ni de pointe blanche dans le Léman, aucune raie aigle en formation ni tortue marine à l'horizon, des cailloux et du bois mort en guise de corail. Ici, la perche remplace le poisson-clown et le brochet tient lieu de barracuda. L'écrevisse américaine pullule, sans rapport avec le homard aux antennes XXL. Pour les épaves, il faut se contenter de barques de pêcheurs, d'un home trainer décati et d'un scooter 50 cm<sup>3</sup> qui se dégingue d'année en année. Planté dans la vase, un panneau TPG invite à attendre un bus fantomatique qui ne passera jamais.

Parfois, des facétieux immergent des nains de jardin, histoire de pimenter la balade sous les flots. Dans une boîte aux lettres plantée à 18 mètres de profondeur, on se souvient avoir découvert un exemplaire de *Playboy* aux pages plastifiées. On l'avait feuilleté, à la lueur de la torche. Ben oui, on n'est pas de bois...

Quand on l'apprivoise, ce coin de Léman peut réserver sa dose de bonnes surprises.

À l'image de cette plongée dite de Noël, un dimanche après-midi de décembre. Mise à l'eau en petit groupe, soit une dizaine d'intrépides, bien décidés à aller planter un sapin sur une petite embarcation coulée il y a belle lurette par douze mètres de fond, non loin de la rive. Le défi consiste à ramener à la surface une des petites boules en chocolat accrochées au conifère. Voire à déguster cette gourmandise sous l'eau. Oui, certains ont essayé. Parmi eux, le Père Noël en personne. Enfin plutôt un plongeur chevronné revêtu d'une houppe glissée sur sa combinaison, le visage masqué par une longue barbe blanche de pacotille.

Descente en douceur sur l'épave, jusqu'à l'obtention d'un cercle d'hommes et de femmes grenouille autour de la barque immergée. Mais où donc reste le Père Noël? Gêné par sa barbe postiche qui flotte devant son masque, il nous rejoint le dernier, planant majestueusement au-dessus du sapin. Le genre d'images qu'on ne voit guère dans les mers chaudes. Ensuite? Tous les membres de la palanquée se tiennent l'un l'autre par la main et entament une ronde endiablée autour de notre arbre immergé. Chante qui veut dans son détendeur! «Jingle Bell, Jingle Bell, Jingle blub, blub, blub...»

Au bout d'une minute à se dandiner de manière surréaliste, la vase brassée par nos palmes frénétiques forme un nuage opaque autour de nous. Chacun s'éloigne, à regret, en souriant dans son détendeur. On la refait quand, celle-là?

# Piscine improvisée

Ces gamins ont trouvé le moyen de remplir d'eau un container à ordures qu'ils ont préalablement vidé. Cette image, prise par cinquante degrés à l'ombre, n'est pas dégradante ou triste. Elle démontre que même dans un pays en guerre les gavroches locaux, comme ceux des Bains de Pâquis jadis, et sans doute ceux d'aujourd'hui, parviennent à s'amuser avec les moyens du bord et cela malgré les normes et les interdits. Hassakhe, « la cité sans eau » où le changement climatique a rendu l'atmosphère irrespirable, est approvisionnée par camions-citernes, les pluies ayant disparu depuis plusieurs années. Ces enfants ont sans doute ému l'un des chauffeurs qui a sacrifié quelques mètres cubes de son précieux chargement pour faire la joie de ces pré-adolescents et la sienne.

*Hassakhe, République de Rojava, Nord Syrie  
août 2021*





## Nouveauté

Pour chaque carafe achetée,  
un bouchon est offert.

- 100 % en liège naturel
- Fabriqué au Portugal
- Dessiné par l'atelier carougeois Stojan & Voumard



100 % des bénéfices reversés  
à des associations humanitaires

Vente en ligne

[www.sig-ge.ch/carafes](http://www.sig-ge.ch/carafes)



# Limpidité du trouble

La pensée première qui traverse mon esprit lorsqu'est évoquée l'eau trouble est le souvenir de devoir emporter en voyage, dans de lointains pays, de petites pilules blanches nommées Micropur. Celles-ci rendaient toute eau potable après quelque attente. Le liquide suspect dans lequel elles étaient dissoutes était alors purifié. Simple, efficace, le procédé apparaissait plus miraculeux que compréhensible. Va pour le miracle ! Au diable les explications !

SERGE ARNAULD

Un souvenir s'y ajoute : l'eau oxygénée qu'employait ma mère comme antiseptique et pour se gargariser. Cette eau était conservée dans un flacon en verre strié de couleur brune et muni d'un bouchon noir en bakélite. Une étiquette rouge et blanche portait le nom de la pharmacie et l'appellation « eau oxygénée 10 vol. » frappait l'enfant que j'étais et qui ne connaissait pas encore la différence entre H<sub>2</sub>O et H<sub>2</sub>O<sub>2</sub> que l'école n'allait pas lui apprendre de sitôt, non plus que le but du blanchiment du linge que cette eau à usage multiple détenait comme vertu domestique. Mystérieux effets, connaissance nulle, va pour l'étonnement d'un petit garçon ! Bon pour la santé et l'hygiène familiale.

En ce temps-là, le trouble n'était pas troublant. Il s'atténuait ou s'éliminait en pratique grâce notamment à ces deux qualités obtenues par la transformation de l'eau dite naturelle : pureté et utilités.

Puis j'ai été troublé par le trouble : c'était nouveau. Cette agitation surgissait dans les mots ; ce qui paraissait troublant excitait l'esprit. L'eau distillée, vierge de micro-organismes et déminéralisée, était utilisée par des métiers spécialisés qui ne m'attiraient pas.

J'ai commencé peu à peu à comprendre quelque chose. Le miracle est devenu habileté, il s'est associé à la ruse que la pratique expérimentait. En voici deux exemples, lorsque la progression en eaux troubles a pris une tournure plus figurative.

Quand Schubert, à l'âge de vingt ans, compose *La truite*, sur les paroles imagées de Schobert, il est entendu : « Mais soudain le voleur / se lassa d'attendre. Sournois / Il trouble l'eau du ruisseau. En moins de temps qu'il ne faut / Pour le dire, il relève sa canne ; / Le poisson luttait au bout de la ligne / Et je restais là, le cœur battant, / À regarder la truite trahie. »

Qui lit cet extrait se remémore *Le Petit Poisson et le Pêcheur*, de Jean de La Fontaine, une poésie récitée en classe. Le lecteur de ce texte<sup>2</sup> fait aussitôt un rapprochement entre la truite arrachée de son milieu brouillé par la main du pêcheur voleur et le carpillon menacé, tenu par le bout de l'hameçon, et qui tente d'inspirer la pitié du fait de sa petite taille. Ce ménagement, par la supplication de devoir être épargné, que « le carpeau qui n'était encore que fretin » désire obtenir, n'est pas qu'un artifice propre à émouvoir le pêcheur qui n'entend là que parole de prêcheur et promet la poêle à frire à son maigre butin. C'est peut-être la candeur du petit, son honnêteté qui revendique son droit de vivre. Le trouble est celui d'un échange entre gens d'espèces différentes, quelque chose de perdu d'avance par l'aspiration à la liberté de l'un et la fringale de l'autre. La morale : « Un tien vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras » est en opposition avec ce qu'elle dissimule, ce qui est troublant en effet et qui se nomme le pouvoir.

Sur un autre ton, plus enjoué, plus critique et surtout fort clairvoyant, il faut citer une observation d'Alexandre Pouchkine, extraite de sa Scène dramatique *Le Convive de pierre* : Don Juan, les moustaches couvertes de son manteau et les sourcils de son chapeau, arrive à Madrid. Il demande à Leporello : « Penses-tu qu'on puisse me reconnaître ? » Son valet lui répond malicieusement : « Oui, Don Juan est difficile à reconnaître ! Il y en a tant comme lui ! »<sup>3</sup>

Cette ironie à propos du commun trompeur, du troublant séducteur vaut bien que l'on s'arrête un instant sur celui qui se trompe lui-



DESSIN GUY MÉRAT

même en aimant sa propre personne à la façon des admirateurs de leurs beaux portraits renvoyés par leurs téléphones : « ... Tandis qu'il boit, épris de son image qu'il aperçoit dans l'onde, il se passionne pour une illusion sans corps ; il prend pour un corps ce qui n'est que de l'eau : il s'extasie devant lui-même ; ... Crédule enfant, pourquoi t'obstines-tu vainement à saisir une image fugitive ? Ce que tu recherches n'existe pas ; l'objet que tu aimes, tourne-toi et il s'évanouira. Le fantôme que tu aperçois n'est que le reflet de ton image ; sans consistance par soi-même, il est venu et demeure avec toi ; avec toi il va s'éloigner si tu peux t'éloigner. » Cette évocation des *Métamorphoses* d'Ovide<sup>4</sup> en ce passage consacré à *Echo* décrit bien le trouble par le reflet dans l'onde de ce charme imputé à soi-même.

Dès lors, il m'importe, en fin de cette joyeuse course au trouble, de recourir à une analyse magistrale de Bossuet<sup>5</sup>. L'Évêque de Meaux, conseiller du Roi en ses Conseils, ci-devant Précepteur de Monseigneur Le Dauphin, Premier Aumônier de Madame la Dauphine, rend compte de ce qui plaît aux « mauvaises langues » qui se régalaient d'appréciations épais-sissantes ou restreignant la perception qu'autrui se donne et renvoie à son prochain : « Et qu'est-ce que cette image de moi-même que je vois encore plus expresse, et en apparence plus vive dans cette eau courante ? Elle se brouille et souvent elle s'efface elle-même : elle disparaît quand cette eau est trouble : qu'ai-je perdu ? Rien du tout qu'un amusement inutile. Ainsi en est-il des opinions, des bruits, des jugements fixes si vous voulez, où les hommes avoient voulu leur donner un être à leur mode. Cependant, non seulement je m'y amusais comme à un rien, mais encore je m'y arrêtais comme à une chose sérieuse et véritable : et cette ombre et cette image fragile me troublait et m'inquiétait en se changeant et je

croyais perdre quelque chose. Désabusé maintenant d'une erreur dont jamais je ne devois laisser surprendre et encore moins entêter, je me contente d'une vie cachée et je consens que le monde me laisse tel que je suis. Qu'on est tranquille alors ! Encore un coup, qu'on est heureux ! »

Lucidité du poète qui écrit à un confrère<sup>6</sup> : « Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute ». Pour Pythagore qui enseigne la métempsychose, nous sommes appelés à être tantôt un poisson, tantôt le pêcheur. Gare à nos actions rusées lorsque nous troublons l'eau du ruisseau ! Gare aussi à nos réactions quand nous sommes troublés par une destinée qui nous échappe et qui toutefois entraîne notre responsabilité envers toute créature ! Pour Ovide, la fragilité du reflet inspirant l'amour est celle du sujet lui-même qui se questionne, ce « Je » dont les frères Grimm s'empareront dans le conte *Blanche-Neige* : « Ô miroir, mon beau miroir, dis-moi qui est la plus belle ? » Incertitude sur soi, brouillage de son visage que l'on voit et que l'on ne veut pas voir. Le « Je » ne sera jamais totalement un « Autre » qui deviendrait un nouveau « Je » troublé par l'insaisissable et l'inépuisable, dans une chaîne de projections illusives sans fin. Et c'est précisément là où nous conduit Bossuet : à cette vie cachée (en Dieu selon lui) que nous fuyons en nous, tant nous nous identifions aussi à celles et ceux que nous critiquons : courtisans, intrigants, médisants, nos « Je », en ces êtres, sont-ils plutôt en quête non d'un Autre, mais d'un « ailleurs » à cet introuvable soi, à l'inépuisable soi : *la vie cachée* ?

<sup>1</sup> Schubert/Schobert, *DIE FORELLE* (1817)

Doch endlich ward dem Diebe  
Die Zeit zu lang. Er macht  
Das Bächlein tückisch trübe,  
Und eh ich es gedacht  
So zuckte seine Rute,  
Das Fischlein zappelt dran,  
Und ich mit regem Blute  
Sah die Betrogene an.

<sup>2</sup> Jean de La Fontaine (1621-1695)

*LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR*

Petit poisson deviendra grand,  
Pourvu que Dieu lui prête vie.  
Mais le lâcher en attendant,  
Je tiens pour moi que c'est folie ;  
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.  
Un Carpeau qui n'était encore que fretin  
Fut pris par un Pêcheur au bord d'une rivière.  
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin ;  
Voilà commencement de chère et de festin :  
Mettons-le en notre gibecière.  
Le pauvre Carpillon lui dit en sa manière :  
Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir  
Au plus qu'une demi-bouchée ;  
Laissez-moi Carpe devenir :  
Je serai par vous repêchée.  
Quelque gros Partisan m'achètera bien cher,  
Au lieu qu'il vous en faut chercher  
Peut-être encor cent de ma taille  
– Rien qui vaille ? Eh bien soit, repartit le Pêcheur ;  
Poisson, mon bel ami, qui faites le Prêcheur,  
Vous irez dans la poêle ; et vous avez beau dire,  
Dès ce soir on vous fera frire.

Un tien vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras :  
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

<sup>3</sup> Alexandre Pouchkine (1799-1837)

*LE CONVIVE DE PIERRE*

in Serge Arnauld, *Genève-Oser paraître*, « III Blandices », page 409. Place-Neuve, 2004.

<sup>4</sup> Ovide, *LES MÉTAMORPHOSES III :*

*Echo*, 411-439. Gallimard, folio classique, page 120.

<sup>5</sup> Jacques-Bénigne Bossuet (1627-1704)

*TRAITÉ DE LA CONCUPISCENCE*, précédé du *DISCOURS SUR LA VIE CACHÉE EN DIEU* (1731), page 5. Portes de France à Porrentruy, 1947.

<sup>6</sup> Lettre d'Arthur Rimbaud au poète Paul Demeny, 15 mai 1871.

# Le téléphone sonne toujours deux fois

C'est un soir d'automne. Mon bulletin vient de se terminer, les projecteurs s'éteignent sur le plateau du téléjournal. Je reviens à mon bureau, le téléphone sonne.

PHILIPPE JEANNERET

– Allo, Monsieur Météo ?  
 – Lui-même...  
 – Je veux dire, Philippe Jeanneret ?  
 – Oui, c'est moi...  
 – Comme je suis contente de vous avoir au téléphone !  
 – Je vous en prie, que puis-je pour vous ?  
 – Voilà ce qui m'amène... Je m'appelle Marie-Angèle Lanz, j'habite dans le canton de Neuchâtel. Je vous écoutais sagement tout à l'heure quand vous causiez à la télé... Quand soudain je me suis dit : pourquoi ce ne serait pas mon tour de lui parler ?  
 – Heureusement que tout le monde ne fait pas comme vous, chère Madame. Mes journées ne seraient pas assez longues pour répondre aux téléphones !  
 – Je sais, je sais... mais je suis une vieille dame, j'ai plus de quatre-vingts ans, je passe mes journées seule à la maison dans mon petit village. Je l'avoue humblement, je m'emmerde. Alors, je cause avec ceux qui me tombent sous la main...  
 – Vous en trouvez beaucoup des gens qui vous tombent sous la main ?  
 – J'ouvre mon annuaire et je cherche des noms connus et ça marche des fois. J'ai par exemple parlé avec Ruth Dreifuss l'autre jour !  
 – La conseillère fédérale ? Je n'en reviens pas. Vous avez parlé de quoi ?  
 – Je lui ai dit que sa LAMal c'était de la foutaise...  
 – Vous avez osé lui dire cela ?  
 – Elle m'a donné raison !  
 – Je m'incline devant votre audace...

La conversation s'étale. Marie-Angèle me raconte sa vie, ses amours, ses humeurs. Je sais presque tout sur elle. Au détour d'une phrase, une question me vient à l'esprit :

– Si je comprends bien, quand vous regardez la télé, ça ne vous intéresse pas de savoir ce qui passe en Suisse et dans le monde. Vous cherchez seulement de la compagnie.  
 – Exactement. Les misères du monde, je n'en ai rien à faire. Je veux juste que quelqu'un cause avec moi.  
 – Vous pensez qu'il y a beaucoup de gens comme vous ?  
 – Plus que vous ne croyez.  
 – C'est à se demander à quoi sert le téléjournal...  
 – Je ne veux pas vous embêter mon cher Monsieur mais c'est la même chose pour vous. Vos prévisions, on n'en a rien à faire. Si on vous regarde, c'est parce qu'on vous trouve gentil.  
 – Et pourtant les prévisions ont fait beaucoup de progrès ces dernières années. Elles peuvent être très utiles parfois.  
 – Encore faut-il les comprendre ! Votre Nord des Alpes et votre Valais central, c'est du chinois.  
 – Que voulez-vous dire par là ?  
 – Les gens n'y pigent rien, à votre vocabulaire. Demandez autour de vous !

Cette conversation me trouble. Qu'on ne sache pas où se trouve le Muotathal ou le Piz Buin, passe encore. Mais que Valais central ou Nord des Grisons n'évoque rien pour le téléspectateur, cela me paraît difficile à croire. Deux jours plus tard, je profite d'un passage chez Météosuisse pour poser la question :



Photographie Fausto Pluchinotta

– Votre brave dame a raison. Nos bulletins ne sont pas toujours compris par les téléspectateurs, m'explique un météorologue. Cela remet parfois en cause notre travail...

– Mais encore ?  
 – Nous avons fait il y a quelque temps un sondage. Un questionnaire a été envoyé à plus de deux mille Romands, avec toutes sortes de questions, sur la manière dont les bulletins étaient perçus, ce qu'ils en attendaient... L'une des questions était : « Dans quelle région de Suisse, vous situez-vous ? » Cela nous paraissait important de savoir comment les gens se situaient par rapport à nos bulletins. Vous n'imaginez pas les réponses !  
 – Vous avez des exemples ?  
 – Certains téléspectateurs de la campagne vaudoise estiment que leur résidence se trouve le long du Jura.  
 – C'est gênant, en effet...  
 – Mieux encore, 2,5% des personnes interrogées dans les régions de la Côte, de Lausanne et de Clarens estiment se trouver en Valais ou de manière générale dans les Alpes.  
 – Ce sont des étrangers fraîchement installés en Suisse.  
 – Pas du tout, certaines de ces réponses sont données par des enseignants, censés connaître leur région.  
 – Mais comment expliquer une telle ignorance de la géographie ?  
 – À part que ces personnes veulent subtilement nous faire comprendre qu'elles possèdent une résidence secondaire en Valais, je ne vois pas...

Ces explications n'ont pas réussi à dissiper mes doutes... En rentrant chez moi le soir, je passe dans la rue. Les postes sont allumés à l'intérieur des appartements : à quoi pensent les téléspectateurs lorsqu'ils me regardent ? Il faut que je parle à Marie-Angèle...

Le hasard fait bien les choses, une semaine plus tard, le téléphone sonne à nouveau.  
 – Je ne me souviens plus de ce que vous avez dit ce soir mais vous aviez une très belle cravate ! fait-elle, hilare.  
 – J'ai pourtant fait attention à mon vocabulaire. Je n'ai pas prononcé une seule fois « Nord des Alpes » et « Valais central ».  
 – Je vous remercie mais, franchement, je suis plus intéressée par vos tenues que par ce que vous dites.  
 – Vous êtes incorrigible, pourquoi ce que je vous raconte ne vous intéresse pas ?  
 – Puis-je vous parler en toute liberté ?  
 – Je vous en prie.  
 – C'est bien joli de faire de la télé, mais non seulement il fera mais en plus, vous ne savez pas si je vais y comprendre quelque chose. Ne vous étonnez pas si je fais plus attention à vos cravates qu'à vos foutues cartes météo.  
 – Vous y allez un peu fort quand même.  
 – C'est la stricte vérité.  
 – Mais que faudrait-il faire pour que vous vous intéressiez à mes bulletins ?  
 – Surtout ne changez rien !  
 – Là, je ne comprends plus...  
 – Cela fait des années que c'est comme cela,

je suis habituée maintenant ! Je ne fais plus attention au temps incertain, au fait de ne pas savoir si je me trouve sur les versants nord ou les versants sud des Alpes, c'est bon !

– Mais comment cela ?  
 – Je crois que vous ne vous rendez pas compte : vous pouvez faire des émissions à la noix, vous pouvez nous raconter tout plein de salades, mais il n'y a qu'une chose que vous n'avez pas le droit de faire, c'est de changer mes habitudes.

Je comprends... De toutes façons, ce n'est pas pour cela qu'elle m'a appelé :  
 – Vous n'imaginez pas avec qui j'ai réussi à parler l'autre jour ?  
 – Dieu sait...  
 – Votre directeur !  
 – Lui aussi ?  
 – Oui, un homme charmant. Mais il ne va pas très bien je crois. Nous avons parlé une fois au téléphone, nous avons causé de tout et de rien pendant une heure. Mais depuis, rien à faire : quand j'appelle à la télé, sa secrétaire me dit qu'il n'est pas là ; quand j'appelle chez lui, il n'est pas là. Même à onze heures du soir il n'est pas chez lui, il travaille trop le pauvre homme !  
 – Vous l'avez appelé chez lui à onze heures du soir ?  
 – Ben oui, qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ?  
 – Il avait peut-être envie d'être tranquille ?  
 – Je m'emmerde tellement, c'est plus fort que moi...

# Clairement trouble

FAUSTO PLUCHINOTTA



# POCHE / GVE

## répertoire 21

### La maison sur Monkey Island

// Tout est lié. Les chips.

Le sexe. Le sport. Le rat. Le chat. //

jusqu'au 18.12.21

### Edith (Le journal d'Edith)

// C'est un mensonge mais après tout, qui va le lire? //

jusqu'au 07.12.21

### femme disparaît (versions)

// Je ne suis pas hystérique simplement j'ai peur. //

jusqu'au 22.12.21

### Dans le bar d'un hôtel de Tokyo

// Je ne ferai semblant de rien. //

jusqu'au 21.12.21

### Gouttes d'eau sur pierres brûlantes

// Je suis vraiment tombé dans le panneau n'est-ce pas? //

dès le 22.11.21

### Qui a peur de Virginia Woolf?

// Vous êtes tous des nazes. //

dès le 29.11.21

## répertoire 22

### Concert à la carte

// Ensuite, elle attend, calme et réfléchi, son visage, soudain, exprimant de l'intérêt. //

dès le 24.01.22

### L'Homme apparaît au Quatenaire

// Un chemin est un chemin, même dans la nuit. //

dès le 28.01.22

### Privé de feuilles les arbres ne bruissent pas

// Est-ce que je peux avoir le dernier mot comme ça je saurai quand il va tomber. //

dès le 14.02.22

### Unité modèle

// Il était une fois votre vie. //

dès le 04.03.22

### Pacific Palisades

// Est-ce que la réalité manque autant d'imagination? //

dès le 15.03.22

### Spaghetti bona fide

// Il existe une statistique sur la sensation de solitude au petit-déjeuner? //

dès le 04.04.22

Théâtre / Vieille-Ville

+41 22 310 37 59 / poche---gve.ch

# Au large

Il se demandait ce qu'il était bien venu faire dans la cité phocéenne.

LAURE MI HYUN CROSET

Ça l'avait pris comme ça. Lui qui n'aimait pas le Sud, il était parti sur un coup de tête pour aller boire un pastis en contemplant la Méditerranée. Personne n'y aurait cru, s'il l'avait annoncé, et pourtant il était là avec son verre rempli d'un liquide blanchâtre qui évoquait les pastilles que suçotait sa grand-tante.

Toutefois, il n'avait déjà plus envie de plonger ses yeux dans l'étendue bleue qui lui faisait face. Son immensité lui fichait plutôt le cafard. En vérité, son truc, c'était les boîtes de nuit parisiennes les plus chics et chères possible, car les filles qui les fréquentaient avaient la peau douce et étaient aussi les plus difficiles à contenter, ce qui représentait un petit challenge, enfin pas pour lui qui avait du fric. De ça, c'est vrai qu'il n'en manquait pas.

Il songea qu'il s'était laissé bercer depuis son enfance, durant laquelle on l'avait emmené de palace en palace, jusqu'à ce qu'une femme lui ait mis le grappin dessus ou alors c'était le contraire mais ça n'y changeait rien. Il aurait aimé se réjouir de la retrouver, mais, il devait l'admettre, la présence de cette brune perdue dans leur vaste appartement le désolait. Il avait deux enfants qui semblaient être des sources de bruit permanent. Il supportait mieux une soirée de techno agressive que les pleurs incessants de ses propres bambins. Ils attendaient tant de lui, alors qu'il avait de la peine à déterminer ce qu'il effectuerait l'heure suivante. Dans les clubs, les tentations le divertissaient des vrais choix, ceux qui portaient à conséquence. Il se décidait un soir pour un gin, l'autre pour une vodka. Un soir pour une blonde, le lendemain pour une rousse. Il se repentait rarement d'avoir sélectionné la mauvaise option car il savait qu'il pourrait se rattraper dès sa prochaine sortie, laquelle ne tarderait pas.

Récemment, il avait acquis un flingue qui aurait pu lui permettre d'en finir avec un peu de panache mais il n'avait pas eu le cran d'appuyer sur la détente. La perspective de la douleur, même si elle serait probablement brève voire imperceptible, l'effrayait. Oui, vraiment, les grandes décisions n'avaient jamais été sa spécialité. Si ça avait été le cas, il disposerait probablement de quelque chose

de mieux que le néant qui le gagnait millimètre par millimètre depuis le décès de sa mère qu'il avait à peine connue. Elle se résumait à une odeur d'herbes et de fleurs fraîches et au sourire un peu figé des photographies qu'on lui avait montrées. Toutes les femmes dans son esprit étaient réduites à une sensation, l'éclat d'une chevelure, la douceur d'un sein ou encore la caresse rêche d'une toison pubienne. Les hommes n'existaient pas davantage en dehors d'amitiés viriles, banales et insipides. Chacun hurlait ses succès pour ne pas mentionner ses échecs. D'ailleurs, sa vie était un fiasco, et il n'avait pas appris à se relever ni à résoudre des énigmes aussi compliquées.

Alors il était monté, comme s'il avait été victime d'un accès de prurit, dans le premier train pour Marseille, et s'était retrouvé presque à l'aube à la table d'un troquet à observer des pêcheurs vaquer à leurs occupations. Il envia cette vie dont la routine devait être plus intense que la sienne. Il avait un peu navigué et n'ignorait pas que l'eau était un élément fourbe. D'un instant à l'autre, elle pouvait se déchaîner et transformer votre yacht en une coquille de noix.

Quelques oiseaux volaient çà et là. Même eux, occupés à chercher leur pitance, ils semblaient plus résolus que lui. Il eut envie de les abattre avec des cailloux. Cela le fit sourire. Il se souvint du jour où il avait été puni par son grand-père quand celui-ci avait découvert qu'il avait testé les limites de la souffrance d'un pigeon qui s'était aventuré sur leur balcon. Il avait rarement été l'objet d'autant d'attention. Il n'avait cependant pas recommencé, car la vue du sang sombre et épais l'avait dégoûté.

Tout en constatant l'absence de nuages, il considéra qu'un suicide avec des barbituriques aurait moins d'allure. Il correspondrait cependant mieux à sa sensibilité. Il chercha des yeux une pharmacie, mais le miroitement de l'eau l'éblouit. Il soupira.

Le soleil commençait déjà son ascension dans le ciel, pourtant la fraîcheur de l'air, avant la chaleur accablante de cette journée de fin de mois de juillet, était encore agréable. Elle lui parut même incroyablement vivifiante! Alors, d'un geste leste, il saisit le verre qui se trouvait devant lui et but d'une traite l'eau trouble. Ça semblait idiot, mais ça constituait la première étape d'une nouvelle existence qui allait devoir en exiger encore beaucoup d'autres!



DESSIN VICTOIRE CATHALAN

# Le grand procès du lac

Attention, danger ! Le Léman est en eaux troubles. Depuis qu'il a tenté cet été de noyer ses riverains, de pénétrer des milliers de caves et de couler à flots dans des parkings souterrains remplis de SUV aux jantes platine, le lac est devenu sur la côte vaudoise l'ennemi public numéro un. Appréhendé par la police du lac au saut de son lit, il est là, sans menottes, dans la plus grande des salles d'audience du Tribunal de police de l'arrondissement de Lausanne au Palais de justice de Montbenon. Du sérieux. Après des mois d'attente, son procès va enfin débiter. Contenu dans une grande bassine étanche et transparente, le lac, indifférent, expose une partie de ses dessous à la vue de tous.

FLORENCIO ARTIGOT

Le président du Tribunal de police, le grand magistrat Vincent Ichbinlaloï, trépigne d'impatience. Le grand jour est arrivé. Il le sait. Il rêve de diriger un procès exemplaire. Un procès qui fera jurisprudence en Europe, des contrées les plus arides de la Grèce spartiate au désert de la province d'Almeria en Andalousie.

Le lac, lui, garde son calme. Sans faire de vagues, près de la barre, un peu à l'étroit dans sa bassine de plexiglass, il se montre lascif, carrément détendu, limite narquois. C'est vrai qu'il en a vu d'autres, le lac, depuis que son père, le Grand glacier du Rhône, l'a engendré il y a plus de 15 000 ans, à la fin de la dernière glaciation de Würm.

La salle du tribunal est noire de monde. Toutes les caméras sont braquées sur lui. Il faut dire que l'audience est retransmise en direct sur tous les médias. Léman Bleu a dépêché ses plus grands journalistes. Radio Lac a annulé tous ses programmes du jour pour émettre son signal radio en direct de la grande salle d'audience. La tension est à son comble. L'audimat va exploser. Tout le monde le sait. L'événement, car c'en est un, est sponsorisé par le consortium Léman Express. Allez savoir pourquoi. Le Théâtre du Léman, un miraculé de l'inondation estivale, est là aussi. C'est la partie civile. Son metteur en scène, le bec dans l'eau, éternue. Tout le monde est prêt. Rideau!

*Le président Ichbinlaloï, solennel:* Lac Léman. Nom latin: *Lacus lémanus*. Domicile: SDF entre le département de la Haute-Savoie, les cantons de Vaud et de Genève. Profondeur: 310 mètres. Lac Léman, levez-vous! Vous avez la parole.

*Le lac reste tout d'abord silencieux, puis brusquement:* Appelez-moi lac de Genève! Rendons à Jules ce qui appartient à César, qui est le premier à m'avoir nommé lors de son passage à Genève en 58 avant J.-C., lorsque ses légions eurent le bon goût de détruire le pont de l'île sur le Rhône.

*Les rires moqueurs d'un public vaudois venu en nombre s'élèvent dans la salle.*

*Sans perdre son latin, le lac poursuit:* ...pontem qui erat ad Genevam iubet rescindi...

*Le public de la salle s'exaspère. Des holàs fusent. Le président Ichbinlaloï fait immédiatement usage de son marteau. Le silence revient.*

*Le lac:* Eh oui, ce n'est pas moi qui le dit mais nos chers amis alémaniques qui le confirment. Pour eux, pas de doute, je suis le *Genfersee*. Mieux. Quand Ferdinand Hodler me peint en 1908, il baptise sa toile de son bleu le plus vibrant «*Rhythmische Landschaft am Genfersee*». Paf! Et c'est un Bernois qui le dit. Le «*Léman*» est donc une invention verbeuse de ce canton jadis bernois, une tentative de putsch étymologique qui n'a absolument aucun sens sauf dans les discussions imbibées de chasselas qui éclatent au zinc du Café Romand, place Saint-François. Avec tout le respect que je vous dois, Cher Président, il n'y a que les couillons qui m'appellent «*Léman*».

*Le président braque son regard complice sur la caméra de la chaîne de télévision Léman Bleu. Goguenard, il s'adresse directement aux téléspectateurs qu'il sait outrés:* Quel toupet! Vous insultez 1,5 million de Romands. Décidément, vous commencez bien votre défense...

*Le lac:* Mais vouiiiiiii (en imitant l'accent du gros de Vaud), il faut bien s'y faire. Le mot



Ferdinand Hodler, *Rhythmische Landschaft am Genfersee*, 1908. Coll. part.

«*Léman*» est une tautologie des plus absurdes. Ce n'est pas moi qui le dis mais l'éminent Justin Favrod pour qui «*Léman*» est un mot celte dont le sens, s'il reste discutable, est rapproché d'une racine indo-européenne signifiant «*lac*». Pour suivre le raisonnement de cet historien de référence, le lac Léman signifierait ainsi le lac lac. Difficile de faire pire cacade sémantique!

*Le public hue. Les journalistes savoyards quittent la salle. Le signal de Radio Lac est parasité par un hacker de Payerne. Il s'éteint d'un coup.*

*Le lac poursuit:* Dans *The New York Times*, sur CNN et Al Jazeera, pas de doute, je suis le «*Lake Geneva*». Le monde connecté n'en a que foutre du «*Lac Léman*». Sorry baby, I'm the Lake Geneva!... lâche-t-il avec un petit accent d'écrivain américain.

*Boum, boum, boum, cogne le marteau. Le président se lève:* Silence!

*Le lac, confiant, presque confiant, se répand:* Mais c'est vrai, je vous l'accorde, dans ma longue histoire, on a parlé jadis de mes pseudo-racines vaudoises. C'était bref et je les mentionne pour être objectif. Il paraît que sur la première carte connue, la Table de Peutinger, une copie Renaissance d'une carte romaine du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, le lac s'appelait *Lacus Losannensis*, autrement dit le lac de Lausanne.

*Le président:* Aaaaah... eh bien vous voyez qu'il y a bien du vaudois en vous! Vous avouez enfin?

*Le lac, du tac-au-tac:* Au secours, *Lacus Losannensis*! Moi, le lac de Lausanne (prononcez Lôdôzanne)? Et pourquoi pas le lac de Gland? Le doute m'habite...

*Le président:* Vous n'avez pas répondu à mes questions sur les inondations, soit. Vous n'arrangez pas votre cas. Mais qu'en est-il de ces eaux troubles? Un jour l'eau est plus transparente et turquoise que celle des îles Turks & Caïcos. Un autre jour vous nous offrez des eaux troubles, très troubles, trop troubles. Seriez-vous cyclothymique?

*Le lac:* Si pour les inondations le coupable est le ciel et son cortège de cumulus, pour les eaux troubles ce sont clairement les phytoplanctons. Et uniquement eux.

*Le président:* Une fois de plus, vous essayez de trouver un coupable...

*Le lac, impassible:* La concentration en chlorophylle est étroitement liée à la turbidité de mes eaux. Au printemps par exemple, début juin, l'eau est plutôt trouble. La concentration en chlorophylle est de l'ordre de 3 µg/L. Là, clairement, on n'y voit pas grand chose. On ne voit que 2 ou 3 mètres de profondeur, pas plus. Une gageure pour taquiner les perches et filer le brochet. En été, mes eaux sont plus diverses car elles se divisent en trois couches superposées. L'épilimnion...

*Le président le coupe sèchement:* Je vous en prie, cessez de parler en latin, j'en perds le mien...

*Le lac:* L'épilimnion est la première couche située entre la surface et 10 mètres de profondeur. C'est une couche qui montre une température presque homogène. C'est là que les algues en suspension se développent généralement en été car il y a plus de nutriments dans cet épilimnion justement. Les eaux de surface sont donc habituellement troubles en été en raison de l'explosion de microalgues, mais ce n'est que saisonnier. Rien à voir avec

les mois de janvier et février quand le cycle de la chlorophylle est au plus bas.

*Le président:* En hiver alors, finies les eaux troubles?

*Le lac:* En hiver c'est effectivement les Caraïbes ou presque. À quelques degrés près. Quand l'eau est proche de 5°C, on peut y voir à plus de 15 mètres de profondeur. Les Maldives quoi! Les raies manta en moins. Les vélos couverts de moules zébrées en plus. Un caddie de la Migros jeté du pont du Mont-Blanc se transforme en un trésor féérique après seulement douze mois. Ce sont nos épaves à nous. Sans les lingots d'or, les cargaisons d'épices, mais à prix M-Budget. C'est ça le *Genfersee*!

*Le président peine à avaler sa salive, sa respiration s'accélère. Il se retient de suspendre l'audience:* Quoi, vous revenez avec votre *Genfersee*?

*Le lac poursuit tout de go:* Mais je vous donne raison, amis Vaudois, je ne suis pas toujours le *Genfersee*, ni le *Lake Geneva*. Notre maître à tous qui vient de votre beau pays, je parle du génial Ramuz, m'a surnommé «*sa toute petite Méditerranée*». Là d'accord, exit le *Genfersee*. Le coup de la petite Méditerranée me va bien. Il y a dans Ramuz un arôme de romarin et un petit goût de figue qui me sied.

*Le président prend alors le micro bleu pimpant de Radio Lac dans sa main droite. Il hurle jusqu'à déplier sa robe noire de magistrat trop amidonnée:* Mais quelle grande gueule ce bout de lac!

*Le lac, flegmatique:* La preuve que je suis bien genevois...





Dessin Guy MÉRAT

# Émois persans

La grande baraque affiche un décorum stylé avec une certaine suffisance, pourtant elle aurait grand besoin d'une cure de jouvence. Un rocking-chair délabré traîne sa solitude dans un coin. Un intérieur tout en pénombre laisse deviner un mobilier design réparti en un foisonnement épars et hétéroclite. On monte à l'étage par une volée de marches qui donne accès à une galerie en surplomb. Les rayonnages d'une bibliothèque improvisée occupent toute sa longueur. Des centaines, voire des milliers de polars sont empilés les uns sur les autres de façon aléatoire.

GUY MÉRAT

Le maître des lieux quitte sa résidence le matin, à une heure où la chaleur est déjà étouffante. En costard cravate, il donne l'impression de retenir sa transpiration. La maîtresse de maison est absente ! Entendez par là qu'on ne la voit pas ou alors de façon furtive, enveloppée d'une robe de chambre élégante et confortable. Le reste du temps, elle se repose.

Originaire d'une contrée francophone lointaine, ce couple établi à Téhéran a cinq enfants. Quatre filles et un garçon. Constance, l'aînée, est enjouée et volontaire. Marie-Christine est fantasque et mélancolique. Mélissa sensible et rêveuse. Charlotte velte et sportive. Fred, le benjamin, est charmeur et malicieux.

Nous sommes installés avec ce dernier en bordure de la piscine qui jouxte le patio. Une légère brise me chatouille agréablement la peau. Cernés par une cohorte de majestueux platanes, nous lézardons sous cette chaleur sèche et caniculaire. Je ressens l'appui de mon postérieur sur le sol légèrement détrempe. J'arbore avec ostentation un slip de bain aux couleurs italiennes. Vert, blanc, rouge, l'accessoire officiel de l'équipe de natation de la botte méditerranéenne. D'imperceptibles ondulations rythment la surface aquatique du grand bassin dont je viens de m'extraire. Les sœurs de Fred sont toutes les quatre parties faire la sieste en ce moment propice de l'après-midi.

Il faut reconnaître que nos jeux dans l'onde rafraîchissante nous ont exténués. Cette compétition acharnée de nager sous l'eau sans refaire surface en cumulant le plus de traversées subaquatiques nécessite ensuite une accalmie, un temps de récupération. Je ressens encore ce glissement silencieux, l'onde fraîche fuyant le long du corps, l'abdomen effleurant le fond du bassin, la pression s'accroissant sur les

tempes. Allez, encore quelques mètres... tout en expulsant avec parcimonie l'air contenu dans les poumons. Enfin, le souffle court, regagner la surface, les yeux embués, comme si l'on avait pleuré toutes les larmes de son corps, le chagrin en moins, le chlore en plus pour sûr !

Les yeux mi-clos, j'observe les formes contrastées que dessinent l'ombre et la lumière entre des teintes de violet et de jaune. Se superpose à cette vision l'image d'une œuvre peinte de Félix Vallotton. Une douce torpeur m'envahit.

Le songe est de courte durée. Une à une les nymphes de la maisonnée émergent, l'œil incertain et la gestuelle encore ensommeillée. Pourtant, après une courte apparition, elles s'en retournent vaquer à des tâches plus essentielles que celles consistant à distraire et amuser deux adolescents en mal de public à courtiser.

Sur ces entrefaites et en guise de compensation, Fred me propose d'aller piquer une tête dans la piscine des voisins. Rien de plus simple, m'assure-t-il ! Un accès au travers de la haie qui sépare les deux propriétés est facilement praticable.

Le bassin est déjà largement occupé par une marmaille de tout âge. Un amoncellement de bras, de têtes, de jambes. Ça piaille à pleins poumons, ça s'éclabousse, ça fait la bombe... et nous rejoignons cette dissonante compagnie avec un brin de détachement, l'air de ne pas y toucher. Notre arrivée n'est d'ailleurs pas passée inaperçue. Deux jeunes femmes s'approchent de nous en mode brasse coulée. Sourires, échange de prénoms... En revanche, ma méconnaissance de leur langue restreint passablement la poursuite de la conversation. Qu'à cela ne tienne ! Je te gicle, tu me gicles, on se gicle et la glace est rompue.

Quelques mouvements de crawl, nage papillon ou brasse indienne plus tard, accroché

au bord de la piscine, je sens deux mains se poser langoureusement sur mes épaules et un corps qui vient se lover contre mon dos. Deux bras s'enroulent autour de ma taille et m'attirent vers le fond en une étreinte que ne dénigrerai pas le grand kraken. En décollant son corps du mien avec fluidité, la propriétaire entame un ballet subaquatique et m'invite à me contorsionner en cadence. Décontenancé quelques secondes, je m'engage dans cette sarabande endiablée initiée par cette compagne de jeu inattendue. Nos corps se frôlent, se défient, s'attrapent, se séparent uniquement pour reprendre souffle en rejoignant la surface. Toute naïveté définitivement abandonnée, la donzelle s'agrippe à moi avec une force insoupçonnée et introduit sa main dans l'échancrure de mon slip. Braaaoummm ! Je perçois l'Italie toute entière qui retient son souffle. Moi de même par la même occasion ! Profitant de cette ouverture, je tente la réciproque. À ma grande surprise, elle s'esquive lestement en un déhanchement aguicheur. Heureusement ce n'est que partie remise car elle réitère sa demande en une embrassade vive. Elle me presse, m'accule, elle s'accroche... Ma parole, c'est une véritable lamproie, que dis-je, le grand serpent de mer, le Léviathan. Pas besoin de se parler pour se comprendre, en apnée silencieuse et en chute libre au sein de cette eau trouble. Nos corps ne sont plus qu'un, mes efforts pour la repousser sont de moins en moins assurés et je m'abandonne à la guise de ce ballet sans cesse réinventé. Descendre, monter, reprendre une bouffée d'air et sombrer à nouveau dans les délices de Capoue. Nos mains se cherchent, se trouvent et s'attardent. Trop rapidement peut-être car cette recherche tâtonnante devient précise et insistante, s'attardant sur des creux et des bosses intimes en un jeu tactile qui exacerbe notre sensualité. À l'affût de la présence de l'autre dont le pourtour se dessine telle une ombre

chinoise qui se découpe en contraste sur la surface lumineuse ou se perd en mimétisme avec le fond sombre. Elle virevolte et ses attouchements sont de plus en plus pressants. Manifestement elle veut diriger l'échange et prend l'initiative avec détermination. Sa longue chevelure foncée s'étend autour de ses épaules, ses yeux sont deux charbons ardents, sa bouche une supplique... D'un geste impatient elle me propulse vers le fond et m'entraîne dans les abysses. Mes oreilles bourdonnent, mon cœur bat la chamade, mes tempes résonnent comme la peau tendue d'un zarb\*. Pas d'échappatoire, je dois me rendre à l'évidence, je vais me faire dévorer ! Dans une ultime tentative elle essaie de m'arracher mon slip tricolore puis, soudainement, dépitée de ne pas avoir pu subtiliser son trophée, cette ondine d'un jour m'abandonne et rejoint le groupe d'enfants à la surface. Émergeant à mon tour, je constate que la pénombre qui précède la tombée du jour s'est accentuée. Les plus jeunes sont sortis de l'eau et grelottent dans leur linge de bain trempé. Les deux femmes, d'un accord tacite, en une brasse élégante, regagnent le bord, rompant le charme de cette rencontre impromptue et s'éloignent avec nonchalance sans un adieu ni un regard en arrière.

En cette année 1969, l'épilogue revient à la chanson magique que je fredonnais alors et qu'interprétaient en un duo inoubliable Serge Gainsbourg et Jane Birkin : « ... et la traversée durera toute une année, il pardonnera ses caprices jusqu'en soixante-dix, 69 année érotique, 69 année érotique... ».

\*Le zarb est un instrument de percussion persan, en forme de calice, susceptible de produire une infinité de sons spécifiques. Également nommé *tombak*, *tom* désignant la frappe grave au centre de la peau et *bak* la frappe aiguë au bord.

# Tout me reviendra

Ella se souvient de ce pied qui pend dans le vide. De ce vide qui pend dans sa tête. De sa tête incapable de faire le vide. Louis lui avait dit : « Si ça tanguer, laisse pendre, si ça pend, essaie de tanguer, c'est ce qu'on fait quand on est bourré ».



ILLUSTRATION DOMINIQUE STUDER

*Ce que je sens, c'est un immense découragement, une sensation d'isolement insupportable, une peur perpétuelle d'un malheur vague, une défiance complète de mes forces, une absence totale de désirs, une impossibilité de trouver un amusement quelconque... Je me demande sans cesse : à quoi bon ceci ? à quoi bon cela ? C'est le véritable esprit du spleen.*

Charles Baudelaire

MANUELLA MAURY

A 15 ans, elle voulait y goûter. Elle ne connaissait rien aux vagues. Ella ! Elle a fini noyée. Pauvre chaire humide et poreuse. Première cuite sans adoucissant. Abysse de l'adolescent. Elle est souvent venue me consulter. Je n'ai pas su la sauver. J'avais tant à faire.

Je me souviens de mon premier instant en eau trouble. Saint moment. Espace fragile entre deux temps que plus rien ne pourra

réconcilier. Je me souviens de cette langue qui se délie, de ce verbe qui devient fou, de ces regards tout autour. Et aussi de ces mots terreux d'adulte qui viennent briser la béatitude : « As-tu bu de l'alcool ? Es-tu ivre ? »

Je me souviens de la honte qui me saisit, du plaisir qui me dépasse, de la collision des formules. De l'odeur du vomit. Je me souviens surtout de mon enfance de bistrot. Des hommes affables, infâmes, offerts, affreux, affamés d'amour. Gavés de raisins. Graves et vautours. Braves et amour. Je me souviens d'eux, assis derrière le bar à mon retour de l'école. Je pense : « Ils semblaient s'amuser tellement ! ». Je pense il n'y avait jamais de femmes en dehors de ma mère.

Je me souviens de ma mère. Patience et don. Conscience et pardon. Qui leur rajoutait un canon en les écoutant débiter leurs misères. Qui priait l'ange Gabriel pour que leur voiture ne tombe pas dans le fossé. Pour qu'ils acceptent un petit café.

Je me souviens de leur mine grave et grise, rouge et rieuse, libre et fibreuse. De

leur menton fuyant, de leurs yeux brûlants, de leur abandon. De leur agressivité, de leur imbécillité, de leur grivoiserie, de leur tendresse, de leur tristesse d'enfant et de leur rire glaireux.

Je me souviens d'eux et je pense à elle. Ella ! À la quête d'abandon. Dans mon besoin de repos au terme d'une rude journée. Du repos puisé dans un verre de rosé. Je pense à elle. Dans mon train, de retour du cabinet, je vois le contrôleur s'approcher. Je crois lire un reproche sur ses lèvres : « Avez-vous bu de l'alcool Madame, êtes-vous ivre ? » Il me demande mon titre de transport. Je le lui tends en fermant les yeux. J'aimerais laisser pendre une jambe dans le couloir. « Il faut laisser tanguer » dirait Louis. Patience et pardon. Conscience et don. Abandon. Misère. Et cette envie de me noyer.

J'entends ma mère derrière ma gare : « Ange Gabriel, débarque de ton ciel, dégrise ces âmes en peine et laisse-moi aller me coucher ! »

# Parallèle

PAULO DOS SANTOS

La joie, courir sur le sable, véloces, lâcher tel un adolescent : « le dernier dans l'eau a une petite bite ! » Rire éclatant comme un soleil de midi et puis plonger. L'écume en collier de la *onda* qui allait se mourir sur nos empreintes me chuchota de ses bulles frémissantes, un langage que je ne comprenais pas alors.

Pour me sentir encore plus libre, après un regard défiant à mon neveu de 20 ans, qui avait barboté trois semaines au bord de la piscine, je pénètre une deuxième vague, le corps lancé par cette idée que l'océan me lave l'âme, et j'en ai besoin. Il me suit. Mon beau-frère, moins léger, a encore pied mais il nous rejoint.

Le rivage semble bien loin, j'aperçois ma mère tout là-bas, comme une miniature à travers la bruine portée par le vent, au ras de l'eau. Où est mon neveu ? Il était pourtant bien derrière moi ! Ah ! le voilà, à ma droite, il éructe le rire forcé de l'audacieux ; la victoire d'un enfant ayant terrassé une armée de fourmis.

Il pivote vers le rivage à son tour, sa tête a un petit mouvement de recul, ses yeux s'écarquillent, il me lance la voix serrée « moi je retourne ». « Ok, on y va. » Il fait un signe de G.I. à son père qui nous a rattrapés. On rebrousse, à la brasse.

C'est drôle, le corps s'élançait vers l'avant mais la plage recule, un effet vertigo. On tente le crawl, c'est sûrement juste une illusion synesthésique, au contact de l'eau qui se retire pour mieux former le creux des grands rouleaux juste derrière nous. Non.

On recule. Il me regarde, me crie un effacé « j'arrive pas à revenir », je tousse une tasse, je n'ai pas le temps de répondre « je sais, moi non plus » qu'il fait déjà des grands signes à ma mère sur le rivage, elle répond par un « youhou » joyeux de la main, je vois mon beau-frère plus loin, même agitation, la tête gigote, les bras en essuie-glace. Moi, je n'ai déjà plus la force de faire des signes. Elle a compris.

C'est pas vrai ! Qui a retiré le siphon de cette plage de rêve, sauvage et secrète ?

Toutes les sept secondes je me concentre pour reprendre mon souffle au bon moment, on est dans la barre des rouleaux, de temps en temps je vois la falaise blanche au loin, de temps en temps j'ai l'impression que mon neveu et mon beau-frère ne sont déjà plus là, de temps en temps je pense à ma mère qui va mourir de chagrin, de temps en temps je me dis que c'est le moment de me réveiller mais les déferlantes que je me prends me rappellent à la réalité, je suis une brindille, je me demande si je vais voir ma vie défilier.

Je donne tout ce que j'ai, ce qu'il me reste d'adrénaline au cerveau, de souffle au poumon, d'oxygène vers les bras, les cuisses, j'optimise, j'ordonne à mon cœur de pomper comme jamais, plus même que l'amour.

Pas comme ça, pas maintenant.

Après des heures de minutes, soudain, du sable sous mes orteils, terre tu es là, je recrache beaucoup, respire, avec peine, étourdi, je ne vois plus ni mon neveu, ni mon beau-frère, je n'aurai pas la force si je dois y retourner, ils sont où putain ?

Ahhh, là, sur ma gauche à présent, je crois qu'ils ont pied aussi, une vague vient manger un mètre de sable sous mes talons.

Je repars en arrière...

*Les baines, un phénomène provisoire et mouvant, créent dans la mer des rivières qui s'écoulent vers le large. Les vagues à ces endroits paraissent moins grandes, un peu écumeuses, cassées par le contre-courant. Je retiens la leçon, nager parallèle à la plage, pour sortir de ce couloir qui parfois ne fait que quelques mètres de large ou se laisser porter. Laisse aller, la vie c'est une valse.*



SACHA GUERREIRO

Au moment où se tient la 26<sup>e</sup> conférence des Nations Unies sur le changement climatique, Sacha Guerreiro, élève graphiste de 3<sup>e</sup> année du CFP Arts, nous propose une très belle illustration aux couleurs fortes et contrastées où de joyeux pingouins et des marmottes virevoltantes jouent, dansent et surfent en eaux troubles. Cette insouciance et cette légèreté peuvent-elles être comparées à notre attitude face au réchauffement climatique ?

*Frédéric Ottesen, directeur CFP Arts*

# Le caméléon passe au blanc

Quand le mauvais temps empêchait les villageois d'aller aux champs, ils s'abritaient (je me souviens) au café, buvaient non-stop et, narguant le pluviomètre : « On égalise » rigolaient-ils. Puis, d'un rot unanime, réclamaient une histoire à l'Affreux. Ce boit-cent-soifs en gardait sous la langue. Il s'était pas mal remué dans sa jeunesse, avait servi en Algérie. Il touchait une petite retraite. « Je n'ai pas besoin de ce qui me manque » aimait-il à dire. On lui connaissait une dizaine de noms, sauf le vrai.

JEAN-LUC BABEL

D'habitude, quand le Tatoué ouvre la bouche, on devine que ça va être coton et coloré. Il assoit Shéhérazade sur ses genoux. C'est sa poupée de ventriloque.

« Va ! » s'exclame la mère Tapdure en passant la tête par le passe-plats. « Va ! Reluis-lui sa chevelure en pyramide de verres à pied où ruisselle un vin aux reflets d'échalote ! » Elle commençait à s'ennuyer. Elle pousse à la boisson.

Le Bavard postillonne comme un alpaga. Parfois il se redit, s'embrouille, mais c'est bon : on finit les phrases avant lui, tous en chœur. On connaît la chanson. Dans ses châteaux de sable chaud, Sa Bravitude négocie des septièmes ciels où les soleils ne se couchent pas – ils reculent. Il donne des jolis noms de volcans à ses compagnes imaginaires. Il change de siècle, il est croisé, il monte à l'assaut en armure, il mime l'ennemi enturbanné et, de la voix, le sifflement des boulets et des siroccos, le rire des hyènes, des chacals.

Mais aujourd'hui, le Cafardeux ne sait plus garder l'œil implacable. Il marmotte une excuse et parlera au présent. Il s'ouvre. La voix est de celles qu'on prend pour endormir les enfants petits.

\*

Les guillemets fatiguent. Je monterai à cru. C'est dit. Avec l'âge j'hésite à me bonifier – je crains qu'on me recycle à mon insu tailleur de rosiers, patrouilleur scolaire, gardien de parking ou de phare, ou de deux phares au cas où l'un, sait-on jamais, se casserait. Avec ça, des plus faciles à vivre. Chacun peut voir. J'ai simplifié. Je ne dors qu'une fois par jour, je mange ce qu'il y a.

Bas l'épate. Assez popote, au final. Je ne laisse rien dans l'assiette. Ça, c'est l'éducation. Je sors peu. Les jeux de société n'ont pas mes faveurs. Je vais au fond du jardin tirer sur des bouteilles de kro vides. Je ramasse les avions en papier tombés des lucarnes de l'orphelinat voisin et je fais suivre.

Le peuplier est mort. Je n'y toucherai pas. Il restera debout pour une fin digne de l'arbre qu'il fut. J'en ferai des allumettes mentales. Il brûlera patiemment et finira par s'écrouler en un million d'escarbilles comme un ciel d'étoiles filantes au mois d'août. Un grand corps de fakir sur son lit de pointes de feu. Il filera son sucre comme un million de fourmis rouges.

Rentré dans ma soupente, je m'inquiète en priorité pour le petit loir qui me squatte depuis quelques jours. Or il dort, lérot de l'histoire, les pattes en croix, solidement arrimé au mur. R.A.S.

Quand je pars je laisse la clé sur la porte, décourageant les cambrioleurs : ils me croient dans le voisinage. Les amis font le même raisonnement et m'attendent. L'affaire de deux ou trois minutes, pensent-ils. À mon retour de vadrouille, je les trouve momifiés sur le paillasson. On se voit aux enterrements. Je connais enfin leurs noms. L'épithète est mon genre littéraire.

Dans le marbre, Riton la Couette est redevenu Henri. Je le croyais plus jeune. Apolline se prénomme Yolande.



Photographie Eden Levi Am

Le bel Hubert a repris son patronyme germanique : Huber. Je le croyais moins snob.

Valentin s'est fait portraiturer en buste. Dans les fossettes, la poussière arrondit ses nids et les angles durs du bonhomme par la même occasion. Du grand art.

Poupou le Pintadeau s'est paré de pâquerettes en perles pâlottes.

L'ami Vincent dort dans son caveau. Son araignée au plafond n'a toujours pas vendu une seule toile.

J'ignorais que Jean-Luc Babel était un pseudonyme.

\*

### Légende de Greta l'aïeule

En septembre 1898 à Genève, ma grand-mère, alors âgée de neuf ans, se promène avec sa bonne sur les quais fleuris quand elle aperçoit dans le caniveau un bijou d'or qui est sans tarder remis au commissaire du quartier. Un avis est publié dans la presse. Le nom de la propriétaire de la boucle d'oreille est vite découvert.

C'est l'impératrice d'Autriche Elisabeth. Elle invite la fillette pour un goûter à l'hôtel Beau-Rivage où elle est descendue.

La petite est à l'heure. À la réception on lui dit que l'impératrice vient de mourir. Décontenancée, elle erre dans les environs. Rue des Alpes, dans le caniveau, elle ramasse une lime tachée de sang, une lime ronde de serrurier dite queue-de-rat. Elle retourne chez les gendarmes, qui ont un sursaut d'agacement mêlé de résignation quand ils la reconnaissent.

\*

C'est fini.

Les villageois déçus hochent leurs têtes rouges. Moi, le maigrichon qui n'ai rien à faire là, sinon à titre de petit-fils de la patronne, quand je veux empoigner la cruche de genièvre pour remplir le gobelet d'étain du Bourlingueur, il met le holà : servir est indigne d'un homme. Il me flagorne, j'ai à peine treize ans. Il appelle :

« Femme ! »

Il dit femme à toutes les femmes.

La serveuse aux tétons de kermesse flamande vient, qui verse à boire à la ronde.

À ma honte, la dernière goutte de soumission, même, fut pour moi. Je bus comme les autres, j'étais des leurs, après tout.

Le village est bâti sur une coulée de lave qui ne fut qu'un feu de paille (renouvelable, disent les volcanologues). La terre a l'allumette facile mais les millénaires passent et on attend toujours. Le clocher de l'église est de traviole depuis le tremblement de 1949, au grand sarcasme des renégats. Ceux qui croient au Ciel paient en mots, ce qui ne satisfait personne. On ne décide pas. Les billets doux ont le format des durs. Ils forment bible épaisse. Le notaire encaisse avec un sourire de confiturière.

La campagne. À l'hirondelle printanière on regarde la dent. Ce qu'on ne fait pas pour les gens du voyage, on le fait pour une pièce de monnaie tombée à terre : on tend la main. N'importe quel trou s'arrose le toupet de se compter en âmes. L'idiot sauve le village, il a le geste. Un idiot, jamais deux. Il a les mots. On le craint.

On tente de le remettre au milieu, avec l'église. On le rencontre à l'écart. Il marche de l'autre côté de la haie.

La pluie, cependant, redoublait de méchanceté derrière les vitres du bistrot. Il faisait presque nuit. L'assistance réclama : « Une autre ! » Le Ramenard plissa les yeux pour mieux voir. Il s'était lentement réchauffé. Voici :

J'ai fait colporteur mais je ne me contentais pas de vendre des images, j'ai été peintre aussi. L'appel du soleil ! À la dernière station-service avant la Toile blanche, je faisais le plein. La moto, rassérénée, fonçait plein sud...

De la belle vue ne m'intéressait que le prélèvement opéré par le rétroviseur, semblable au suçoir d'un gros insecte.

J'aime, j'encadre. J'encadre, j'aime.

Je ne peux voir autrement qu'en peinture. ...Et puis basta, faites vos images vous-mêmes, comme disait le faux-monnaieur en remettant sa presse offset au percepteur.

\*

Sur la place de la Mairie, la pluie a rongé le pied de la statue qui pirouettait immobile et gracieuse sur sa lame, laquelle, rouillée, céda.

On la redressera. Cette fois on lestera de béton la patineuse, comme les mannequins de chair et d'os que les gangsters du temps de la Prohibition jetaient dans le lac Michigan. Les gouttes de la pluie sous les chêneaux hésitent, glissent, reculent, reviennent, se télescopent, choient, belles comme la ligne de cœur du sismographe.

# Escale à Qeqertarsuaq

Carnet de bord de l'expédition polaire  
2<sup>e</sup> épisode : Reykjavik, 1<sup>er</sup> juin – Qeqertarsuaq, 22 septembre 2021

LAURE MÜLLER\*

La bouche est grande, elle me regarde par-dessus ses barbillons filamenteux, l'œil interrogeant sa brusque sortie de l'eau. Je la regarde, je dois prendre une décision cruciale. J'ai quelques secondes pour décider – lui asséner un coup fatal ou délicatement retirer le crochet de métal qui lui traverse la mâchoire supérieure débordante. Pressée par les cris du bosco et poussée par le désir de donner un peu de saveur à cette journée grise et monotone, j'opte pour la première solution. *Gadus morhua*. Le corps sans vie de ce poisson gît désormais sur le pont du *Mauritius*. J'attends sagement à côté de ce corps visqueux. Situation périlleuse car il s'agit maintenant d'agir avec intention et rapidement. Quelques secondes suffisent au bosco pour ouvrir son pot de confiture, y écraser fébrilement sa *Prince*, cigarette groenlandaise hyper chère de qualité médiocre, et attraper le seau pour y jeter notre précieuse dépouille. Mes compagnons s'agitent, un autre poisson est sur le point de se faire prendre. Je me penche, scrute avec intérêt les petites rides successives provoquées par le duel qui se joue sous la surface, puis me redresse, aucune envie de finir maintenant en glaçon dans les eaux bleues d'orage de cette baie nichée au creux des montagnes.

C'est à ce moment-là que j'entends une voix qui me parvient des cuisines et sonne comme sortie du ventre de l'enfer.



– Laure, on a prévu quoi pour dîner ?  
C'est le skipper. On est de quart de bouffe ce soir.  
– De la morue.  
– Polaire ?  
– Non, de l'Atlantique. 43 centimètres. Dos verdâtre et ventre argenté. Ligne latérale claire incurvée au-dessus des nageoires pectorales.

Au Groenland, sans trop de surprise, on assiste désormais à une boréalisation des espèces subarctiques. Même à Uluu, l'influence des glaciers sur la salinité et la température n'a pas servi de refuge à la morue polaire *Boreogadus saida*. Une espèce qui, dans la famille des organismes superspécialisés de l'Arctique, joue les bons offices protéinés entre plancton,

oiseaux et mammifères marins. Mais ce soir à table ce sera sa cousine du sud, en campagne sous les hautes latitudes, que nous dégusterons. Quelque chose ne va pas et réveille en moi la veillesse de nuit. Sur ces réflexions, et non sans avoir jeté un œil rapide sur mes instruments de mesure d'eau justement, je fonce en cuisine, bifurque à droite, emprunte la courbe bercée d'une douce lumière rouge et entre dans le légumier. Ouf ! Il nous reste des citrons et du vin blanc.

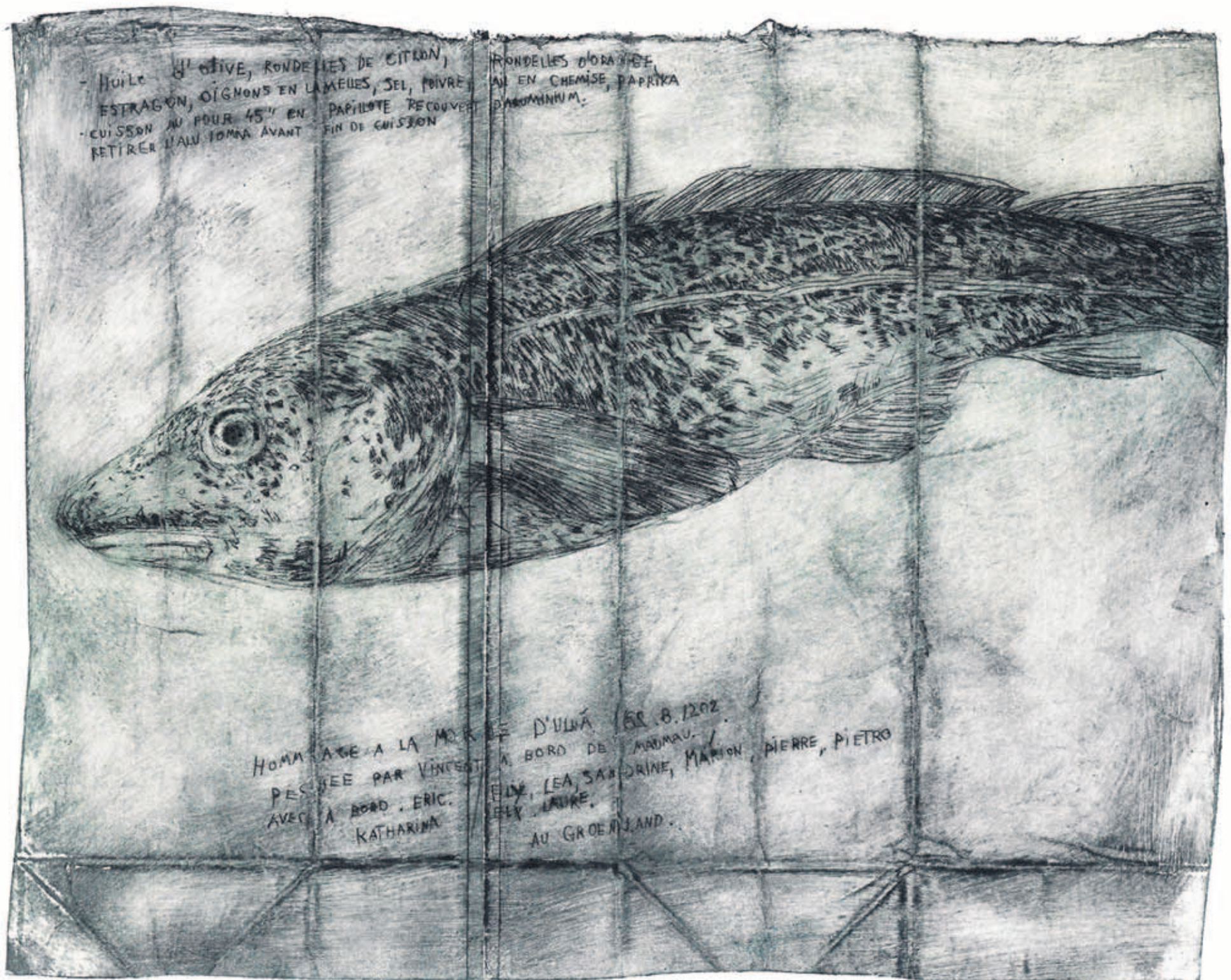
\*Océanologue.

## L'expédition

À bord de son voilier *Mauritius*, la Fondation Pacifique est en expédition pour cinq ans dans les mers arctiques. Véritable laboratoire flottant, cette plateforme sert d'interface pour témoigner des enjeux qui nous lient à une région clé du système climatique global. Ses missions sont scientifiques, éducationnelles et culturelles, comme autant de voies pour une mobilisation citoyenne autour des espaces de vie privilégiés que sont les océans.

La saison 2021 s'est déployée le long de la côte ouest groenlandaise. Le voilier est désormais en hivernage à Qeqertarsuaq (île de Disko).

[fondationpacifique.org/the-arctic-expedition](http://fondationpacifique.org/the-arctic-expedition)



DESSINS  
KATHARINA KREIL

PROSPER THON

*Cahier II (extrait): Au large du cap Farvel*

Ffffschhh.....clap..clap....schhhhhh...glapschhh.....  
 Quatre auréoles noires se dessinent dans le couloir, sous la lumière rouge.  
 Je suis un sous-marin.  
 J'ai dégazé mon café sur la route, étroite, en tanguant de gauche à droite.  
 Mais j'ai atteint la table à carte.  
 Je remonte la descente. Apparaît le tableau de la timonerie...  
 BILGE PUMP. Cap 280°.  
 Eaux noires, eaux grises. Vers où iront-elles, va savoir...  
 Les paupières lestes, troublent ces mystères.  
 Ces drapeaux enchevêtrés, c'est un carnaval!  
 Les rectangles et les losanges s'encastrent les uns dans les autres, couleurs bigarrées.  
 Soit papillons, soit arlequins. Pavillons sur pavillons, ils flottent dans l'air. Vision bancaire.  
 L'horizon expose le balai des fulmars, dans le fond du tableau.  
 Météo, clair. Creux, un mètre cinquante. Monte à deux mètres.  
 Le tabouret s'est mis en porte à faux, et nous, nous balançons.  
 Pirouette et danse. Le pas, au rythme d'une tarentelle.  
 Un tour sur moi, je retombe sur mes pieds.  
 Le sillage sur la carte décrit une ogive.  
 «Paca!» On a le nez dans la houle. «Prends la barre, je vais choquer!»  
 «Ok». 270°, route fond. Au large du cap Farvel.  
 Il y a une odeur d'aérosol en surface. Et puis juste en-dessous, celle du pain qui cuit.  
 Mike/Alfa/Uniform  
 Je lévite sur la banquette quand le *Mauritius* plonge.  
 Trois mètres de creux.  
 Mer de mercure. Le soleil y dépose un treillis. Une texture comme un filet.  
 La mer est dans la nasse.  
 Peng peng! Le vent peut tourner d'une heure à l'autre. Là, on giclera avec lui, selon. Nous veillons.  
 Romeo/India/Tango  
 Je descends à la cuisine.  
 Il reste un peu de poisson de la dernière pêche miraculeuse.  
 C'est bon pour faire des rillettes.  
 Le pain est chaud.  
 Je remonte l'encas.  
 On mange ça avec des cacahuètes.  
 India/Uniform/Sierra...



La baie d'Ulua.

*Cahier II (extrait): Aux abords de la mer du Labrador*

Il apparaît comme surgi de l'océan, et touche les nuages, au loin.  
 Il s'évapore en corolle, comme expulsé d'une cavité volcanique.  
 Le souffle de la baleine, jaillissant de l'évent, est donc bien telle l'île mirifique, sortie de l'imaginaire antique. À son apparition, nous tous avons bondi sur la timonerie.  
 Se halant sur les haubans pour que nos regards gagnent quelques mètres sur l'horizon.  
 Elle était là, entre deux rouleaux. Puis une seconde, et une troisième! Six, finalement.  
 Leur dos perfore la surface luisante de ce grand tapis d'eau sur lequel nous voguons.  
 Le capitaine a sorti son cigare. Qu'on ne s'y trompe pas.  
 Le moteur, qui nous soutenait dans la pétrole, s'est tu.  
 Que la mer est calme.  
 Que la mer est sage, aujourd'hui.  
 Elle est immense.  
 Une onde électronique se propage encore, venant de la cuisine.  
 Personne n'a pris le temps d'éteindre la radio.  
 Mais une autre âme a pris le temps de remonter quelques beignets chauds.  
 Ils sont au caramel, ils sont à la morue.  
 On les mange en silence sur le pont, dans l'expectative de la prochaine apparition.

*Cahier III (extrait): Quagssugarssuaq*

Le lendemain, on va au lac.  
 Ils sont mille oiseaux, dissimulés dans le maquis. Derrière il y a les crêtes.  
 Et au-delà des crêtes, dégingole une mer de glace.  
 Les moustiques veulent nous dévorer les bras.  
 Veulent-ils se venger qu'à chaque bouffée d'air, nous-mêmes en avalons?  
 Le soleil, au zénith. On voudrait dormir ici.  
 On marche pieds nus dans les mottes molles et spongieuses.  
 On enjambe des bolets, car nos sacs en sont déjà pleins. Ils poussent comme de toutes petites forêts dans les lichens et les mousses.  
 On glisse sur des rochers lisses ravinés par l'eau fraîche des névés qui fondent.



DESSIN JESSICA DECORVET

# Les sentinelles veillent

Chaque fois que les cannibales sont sur le point de mourir de faim, Dieu, dans son infinie bonté, leur envoie un missionnaire bien grassouillet.  
Oscar Wilde (1854-1900)

MICHEL-FÉLIX DE VIDAS

« Oui, bien sûr nous avons entendu parler de ce peuple. Mais malheureusement personne de l'Unité d'anthropologie n'en connaît plus que ce qu'on a pu lire dans les journaux. Je ne sais d'ailleurs s'il y a des personnes qui en savent davantage, vu que ce groupe refuse tout contact avec le monde extérieur. » C'est en ces termes que Ninian Hubert van Blijenburgh, chargé de cours au Laboratoire d'anthropologie, génétique et peuplements de l'Université de Genève, me répond. Je venais de lui demander s'il connaissait les « Sentinelles » – c'est l'un des derniers peuples à vivre en autarcie depuis des milliers d'années. Ils semblent connaître le feu, mais ne pas savoir le produire. Ils seraient arrivés d'Afrique sur les îles Andaman, un archipel situé au nord-est de l'océan Indien, il y a peut-être 50 000 ans, et seraient les descendants des premiers humains à avoir colonisé l'Asie au paléolithique.

En 1880, une expédition britannique a capturé deux membres âgés de la tribu des Sentinelles ainsi que quatre jeunes enfants. Arrivés à Port Blair, la ville principale de l'archipel, la santé des anciens s'est dégradée, entraînant leur mort. Les quatre enfants ont alors été ramenés sur l'île, chargés d'offrandes.

Comment expliquez-vous ce choix de vivre coupé du monde extérieur ? « Je n'en sais rien, et personne ne semble le savoir puisqu'il est impossible d'entrer en contact avec eux. Mais sûrement y a-t-il quelque chose du même ordre que ce qu'on trouve chez des personnes qui ont décidé de fuir la "civilisation" : elles l'ont en détestation, elles ne veulent pas qu'on vienne se mêler de leurs affaires. Mais imaginez que cette attitude s'explique par le fait qu'une espèce de gourou tienne tout le monde sous sa coupe... »

En 1967, le gouvernement indien commença une série d'expéditions. La première d'entre elles, menée par l'anthropologue T.N. Pandit, fut escortée par des policiers et des officiers de la marine. Les Sentinelles se sont réfugiés dans la jungle en les voyant approcher et cette tentative fut un échec. Je poursuis mon échange avec l'anthropologue : est-ce qu'il y a une légitimité à vouloir entrer en contact avec cette population ? « Sur le plan humain, sûrement pas. S'ils ne veulent pas, alors qu'on leur fiche la paix ! Sur le plan de l'État-nation, donc celui de l'administration du territoire, ce genre de situation est sans doute difficilement tolérable. »

En 1974, une équipe de tournage est venue sur l'île pour réaliser un documentaire. Lorsque leur bateau s'est approché de la plage, les Sentinelles sont sortis de la jungle, armés d'arcs et arrosant l'équipe de flèches affûtées. Le bateau a accosté à l'abri et l'équipage a déposé des offrandes sur le sable : une voiture miniature en plastique, des noix de coco, un cochon vivant et une poupée. Cette démarche n'a fait que réveiller l'hostilité de la tribu qui leur adressa une nouvelle volée de flèches, dont l'une transperça la cheville du réalisateur. L'homme ayant tiré cette flèche rit et dansa fièrement, avant d'enterrer le cochon et la poupée. Ils vivent ainsi et nous autrement, alors comment aborder ce sentiment d'altérité, l'intérêt pour ces « Autres », avec respect ? « Ce sont des gens comme nous, vivant seulement différemment. Je pourrais même les envier un peu. Mais la réalité pourrait être tout autre si on vivait effectivement cette situation avec eux. Sans doute qu'un tel isolement est synonyme d'une autorité forte. Car il faut sûrement freiner les velléités de certains de vouloir aller voir ailleurs. »



DESSIN BEN.COMIX

En 1981, le bateau *Primrose* s'échoua le long de la côte de North Sentinel. En attendant les secours, l'équipage a aperçu des silhouettes noires en train de construire des bateaux de fortune sur le sable. Finalement, l'équipage fut secouru à temps, l'épave du bateau repose toujours au nord de l'île. Comment éviter d'avoir une approche culturaliste, ethnocentriste et généralement ethnocentrique en abordant un tel sujet ? « Bien sûr que les cultures sont multiples et diverses. Mais le nombre d'humains sur Terre, nos moyens techniques de communication et de transports font qu'il est difficile d'échapper à l'hégémonie du modèle "occidental" dominant. Les cultures ont donc tendance à s'uniformiser, tout en continuant à être différentes. L'anglais est parlé par une personne sur deux dans le monde. D'ailleurs la plupart des humains n'ont qu'une envie, c'est de jouer la partition de la société de consommation. »

Après sa première tentative en 1967, l'anthropologue indien T.N. Pandit réussit en 1991 à établir un contact pacifique avec les Sentinelles, qui acceptent ses offrandes, comme en témoignent plusieurs photos et vidéos de l'époque. Mais, après quelques minutes, les autochtones repoussent agressivement leurs visiteurs en faisant des gestes menaçants ou en leur lançant des flèches. Où commence notre imaginaire sur « eux » ? « Pour ma part, j'ai eu l'occasion de croiser il y a quarante ans les derniers Indiens caraïbes sur l'île de la Dominique, ancienne colonie britannique. Eh bien ils n'avaient qu'une envie, qu'on leur procure les pièces pour réparer une carcasse de bagnole en ruine et qu'on leur amène la télé. Il se trouve que nos gadgets modernes font

briller d'envie les yeux de bien des gens... Et c'est sans doute cela qui pourrait causer notre perte. »

En 2018, John Allen Chau, un missionnaire évangélique américain, a été encerclé et tué par les Sentinelles alors qu'il tentait d'interférer directement avec eux. Il a reçu une volée de flèches à peine débarqué sur l'île mais a continué à marcher. Les pêcheurs ont ensuite vu les membres de la tribu lui nouer une corde autour du cou et traîner son corps. C'est alors que l'anthropologue m'avertit : « Peut-être que cette histoire de l'île Andaman n'est qu'une *fake news*. C'est peut-être par là qu'il faudrait commencer : vérifier l'information ! »

Aussitôt je contacte Mark Goodale, professeur ordinaire au Laboratoire d'anthropologie culturelle et sociale de l'Université de Lausanne. Je lui demande s'il a des informations sur les Sentinelles. « Je suis au courant de l'existence de ce groupe de personnes. Il est important de ne pas procéder par une compréhension romancée du concept de culture et de changement culturel. Il existe en Occident une longue tradition selon laquelle les chercheurs, les artistes et les intellectuels recherchaient avec nostalgie les "nobles sauvages", des gens qui n'étaient pas touchés par les influences corrompues de la société moderne. Cette longue tradition en disait plus sur les préoccupations de l'Occident que sur les cultures ou les personnes vivant dans des conditions de diversité économique, politique et religieuse. » Est-ce que leur disparition est inéluctable ? « Je ne crois pas qu'ils vont "disparaître", si vous voulez dire par là devenir victimes d'un génocide ou être complètement assimilés dans la société majoritaire indienne. L'histoire de

l'humanité est une histoire de changement culturel : parfois pour le bien, parfois par la violence. Je pense que les Sentinelles continueront à vivre comme ils l'ont fait, dans un isolement auto-imposé, à moins qu'une force extérieure, comme un virus ou une autre maladie, ne touche l'île. »

Mark Goodale nous invite à casser le regard culturaliste qu'il nous est difficile de quitter. Un point essentiel, comme le souligne Sarah Ducret, anthropologue de formation, « puisqu'il questionne nos représentations de l'Autre et de tous les biais qui les nourrissent depuis des siècles et selon les paradigmes qui les ont alimentées. La question est qui sommes-nous et qui sont les Autres ? Pourtant il n'y a qu'un nous, des particularités infinies, des cultures dynamiques, des citoyen-x-ne-s dans une société globale. Aujourd'hui, l'évolution de l'innovation technologique, plus rapide que celle des systèmes sociaux, nous plonge dans la "disruption", selon Bernard Stiegler. Autrement dit, dans un processus autodestructif qui empêche l'intelligence collective, fondée sur la différence et l'interaction, de réaliser une société à son image. »

Les premières références aux Sentinelles datent du VII<sup>e</sup> siècle. Des sources, notamment arabes, mentionnent des hommes noirs pratiquant le cannibalisme. Marco Polo passe près de leurs côtes vers 1290 et les décrit comme des chasseurs de têtes. Des propos également rapportés au XV<sup>e</sup> siècle par l'explorateur Nicolo de Conti. Reste à savoir si vous partagez l'opinion d'Herman Melville (1819-1891) : « Plutôt dormir avec un cannibale sobre qu'avec un chrétien ivre. »



Guy Schibler, image de la série « Mille yeux et yeuses »

# Le creux des sorcières

En Ajoie, non loin de Courtedoux, le Trou du Creugenat est une particularité géologique que la tradition populaire a retenue comme le « creux des sorcières », des « *djenâches* » en patois jurassien. Enfant, les mystères entourant ce lieu ont nourri mes fantasmes et mes cauchemars. La légende dit qu'il s'y déroulait des sabbats.

BERTRAND THEUBET\*

Il s'agit d'un gouffre d'où émerge et se déverse le trop-plein de la rivière souterraine l'Ajoulot. Le puits, profond d'une quinzaine de mètres, a une forme d'entonnoir. À la suite d'un gros orage, ou à la fonte des neiges, l'eau jaillit de la faille et remplit l'entonnoir jusqu'à se déverser dans la prairie pendant plusieurs jours. Le cours d'eau superficiel ainsi formé s'écoule en direction de Porrentruy où il se jette dans l'Allaine au pied du château médiéval.

Au temps des Princes-évêques, en cette période moyenâgeuse obscurcie par une religion totalitaire et soucieuse de son monopole des âmes, les avorteuses et les femmes émancipées étaient très mal vues dans le Jura.

On raconte qu'une femme vivait seule dans une vieille cabane en bois dans la forêt proche du Trou du Creugenat. Elle se prénommaient Agnès. Les paysans l'observaient parfois vadrouiller entre les arbres, cherchant les champignons, herbes et autres belladones aphrodisiaques dont elle seule connaissait les vertus curatives.

Elle était célèbre à travers tout l'évêché pour ses prouesses de sage-femme ainsi que pour ses guérisons miraculeuses. Mais on chuchotait aussi que la belle Agnès, entourée d'une aura de mystère, était une faiseuse d'anges. Considérant ces pratiques comme contre-nature, l'Église ne pouvait s'empêcher de croire qu'il fallait recourir aux démons pour « faire passer » le fruit du péché.

Bon nombre de femmes de l'aristocratie et de la bourgeoisie venaient frapper à sa porte au milieu de la nuit, accompagnées d'un amant, d'un parent ou parfois du mari. Agnès préparait ses potions tandis que les visiteurs honteux attendaient silencieusement à l'écart. Enfin, elle leur remettait la préparation astringente, leur donnait quelques conseils puis, sans un remerciement, ils disparaissaient dans les ténèbres, la lueur de la lanterne flottant devant leur sombre procession.

Un soir, alors qu'un vent violent secouait les arbres, on tambourina violemment à la

« L'unique médecin du peuple, pendant mille ans, fut la Sorcière. Les empereurs, les rois, les papes, les plus riches barons avaient quelques docteurs, mais les petites gens ne consultaient que la *Saga* ou *Sage-femme*. Si elle ne guérissait pas on l'injurait, on l'appelait sorcière. Mais généralement, par un respect mêlé de crainte, on la nommait *Bonne dame*, ou *Belle dame (bella donna)*, du nom même qu'on donnait aux Fées. Il lui advint ce qui arrive encore à sa plante favorite, la *Belladonne*, à d'autres poisons salutaires qu'elle employait et qui furent l'antidote des grands fléaux du Moyen Âge. Le passant ignorant maudit ces sombres fleurs. Elles l'effrayent par leurs couleurs douteuses. Il recule, il s'éloigne. Ce sont là pourtant les *Conso-lantes (Solanées)* qui, discrètement administrées, ont guéri si souvent, endormi tant de maux. »

Jules Michelet, *La Sorcière*, 1862

porte. La jeune femme referma un vieux grimoire aux pages jaunies, hérité de ses aïeules. Elle alla ouvrir et découvrit un grand homme vêtu de noir, le visage caché par un loup. Derrière lui, deux spadassins à la mine lugubre encadraient une jeune femme au visage pâle comme la mort.

– C'est toi l'avorteuse ? demanda l'homme masqué d'une voix sinistre.

– Cela vous coûtera dix pièces ! répondit-elle sans montrer aucune émotion.

Elle les laissa entrer et ordonna aux deux sbires de déposer sur le lit la jeune femme au bord de l'évanouissement. Elle l'examina longuement. On avait tenté de la faire avorter avec des coups dans le bas-ventre. Une méthode toute masculine !

– Ces procédés ne me plaisent guère, monsieur !

– Tais-toi sorcière, fais ton office, et tu seras payée le triple !

Elle s'exécuta. La jeune femme était dans un sale état. Agnès pansa ses blessures puis, quand elle fut certaine qu'elle supporterait le traitement, elle lui fit boire la potion qu'elle venait de préparer. Au petit matin, bien que faible et encore livide, l'inconnue était sauvée.

L'homme masqué posa une bourse qui contenait vingt fois le prix demandé.

– Pour ton silence, hérétique !

– Je suis aussi muette qu'une tombe.

La guérisseuse soutint sans sourciller le regard colérique que lui jeta l'inconnu au loup. Puis avec ses deux brutes, ils empoignèrent la malade et disparurent dans les premières lueurs de l'aube.

Agnès soupsa la bourse bien garnie puis, dans un soupir, elle se murmura à elle-même que les ennuis ne faisaient que commencer. Elle n'avait pas tort. Car l'homme masqué était un personnage puissant et connu. Certains dirent que c'était un riche bourgeois de Porrentruy. Quelques idiots avancèrent que c'était le prince lui-même qui avait engrossé une jeune mariée dont profitaient les puissants le jour des noces. De son côté, l'homme au masque était sûr qu'elle l'avait reconnu et que l'argent ne suffirait pas à la faire taire.

Alors, des rumeurs se répandirent.

On avait vu la guérisseuse partir sur un balai pour assister au sabbat des sorcières, invoquant le diable autour de grands feux de joie, visitant les cimetières la nuit pour y extraire de sombres reliques destinées à ses potions démoniaques. On affirmait qu'un chat noir surveillait sa cabane et qu'elle dormait sur une montagne d'or qu'elle avait volé aux gens de la région pour soigner des maladies qu'elle provoquait elle-même. Les plus perfides expliquaient que, transformée en diablesse assoiffée de sang, elle dérobaient les fœtus des femmes qui venaient la voir la nuit, qu'elle les réduisait en poudre pour fabriquer des décoctions lui permettant de s'élever dans les airs, de se rendre invisible, de rétrécir pour passer dans la cheminée et répandre les maladies qui faisaient sa fortune.

Un soir, une meute de paysans avides de vengeance encercla la cabane d'Agnès et l'obligea à sortir. Elle tenta d'abord de les calmer, de leur expliquer qu'elle n'était pas mauvaise. Elle énuméra ses bienfaits et les maladies qu'elle avait soignées tout au long de sa vie. Mais rien n'y fit. Ils se jetèrent sur elle, la frappèrent, lui arrachèrent ses vêtements et l'entravèrent. Certains hommes plus vicieux que

d'autres proposèrent de s'amuser un peu avec elle avant la mise à mort, histoire de ne pas gâcher la marchandise, comme ils disaient. Mais les épouses présentes veillaient au grain et ils sortirent de la forêt en proférant des cantiques et des prières blasphématoires.

Aucun d'entre eux ne souhaitant avoir le sang d'Agnès sur les mains, il fut décidé de laisser la nature, et Dieu par la même occasion, s'en charger. Ils l'amènèrent au lieu de l'exécution, une caverne proche connue pour se remplir d'eau à la moindre averse. Ils l'enchaînèrent au fond. Une pluie battante se mit à tomber. Ils considérèrent cela comme un bon présage et laissèrent la pauvre femme se noyer, le corps brisé, et hurlant de terreur. Des tempêtes continuèrent pendant des jours et le petit gouffre se transforma en rivière menaçante envahissant toute la plaine de Courtedoux et la belle ville de Porrentruy.

Plusieurs personnes jurèrent avoir vu des mains surnaturelles surgir des flots pour s'emparer des fuyards, d'autres étaient sûrs qu'un visage au sourire cruel était apparu à la surface de l'eau, avait brisé les embarcations de fortune et dévoré ses occupants. Certains entendirent au plus fort de l'orage un rire cristallin venant de nul part.

Au moment de rendre l'âme, Agnès l'aurait offerte à Belzébuth en échange de sa vengeance. Celui-ci aurait transformé son âme en démon de l'eau, commandant aux éléments, qui inonda toute l'Ajoie et fit périr ses persécuteurs et assassins.

La petite caverne prit le nom patois de *Creû de djenâches* et la rivière qui en sortait aussi. Et depuis ce jour, chaque fois qu'il pleut, le méchant Creugenat surgit de sa tanière et sa rivière arpente la plaine à la recherche de ses tortionnaires et des descendants de ceux qui la trahirent...

\* d'après Jérémie Miserez  
<http://lecoindelajoulot.over-blog.com>



# À la pêche aux hydrophones

Cet automne, le canton a été parsemé de petites boîtes en plastique afin de tenter de trouver des sources de chaleur au fond de la Terre.

FLORENCIO ARTIGOT

**N**oble quête. Tristes boîtiers. Ces petits cubes en plastique se nomment géophones. Ils ont été parsemés dans toutes les rues de la ville et en campagne, permettant de faire des relevés de géothermie. Genève est-elle assise sur des sources chaudes sans qu'on le sache ?

Une chose est sûre : il a aussi fallu sonder les secrets de la Rade, en profondeur. Pour ce faire, les Services industriels de Genève (SIG) ont déployé, en partenariat avec une société spécialisée en géothermie, 660 hydrophones, le cousin du géophone, mais dans sa version aquatique. « Le but est de faire une échographie du sous-sol de la Rade afin d'obtenir une image en 3D. Cette technique issue de l'exploration pétrolière peut être adaptée à la recherche de sources chaudes dans les couches profondes du sous-sol genevois », explique Frédéric Mirjolet, maître d'ouvrage délégué en géothermie auprès de SIG.



Un hydrophone en gros plan au sortir de l'eau après un mois d'écoute posé au fond du lac.

Deux types de câbles récepteurs ont été mis en place pour sonder les profondeurs de notre Petit-Lac. Le système baptisé du doux nom de « WPSR » est de manière générale déployé dans les profondeurs inférieures à 25 mètres, le Bay Cable étant plus adapté aux profondeurs supérieures. Ces capteurs câblés ont été déployés au mois de septembre au fond du lac à l'aide d'un touret sur le bateau. Ils sont restés posés au fond de la Rade plus d'un mois. Une fois tous les sons enregistrés, les câbles ont été ramassés. C'est cette pêche aux hydrophones à laquelle j'ai assisté un beau matin d'octobre sur le bateau *Air Force One*. Tout un poème.

Dans le système Bay Cable, les câbles contiennent 16 récepteurs espacés de 70 mètres qui numérisent et transfèrent le signal acquis de deux hydrophones. Le stockage des données de chaque segment de câble est effectué par des capteurs numériques installés sur des bouées supports et reliés à des batteries externes. Les batteries ont été changées tous les sept jours. Un bateau a été utilisé dans le but de collecter quotidiennement les données enregistrées par les capteurs numériques.

Dans le système « WPSR », chaque récepteur est constitué de deux hydrophones de 12 centimètres de longueur. Les récepteurs ont été espacés de 40 mètres et reliés par le câble posé au fond du lac. En surface, les



Le canon émet des ondes que les hydrophones enregistrent.



*Air Force One*, le bateau de type zodiac qui parseme les lignes dans le Petit-Lac.

répéteurs de signal branchés aux batteries ont transmis les données des deux hydrophones. Les câbles « WPSR » ont été reliés au câble transverse déployé sur berge qui a été connecté à l'enregistreur.

Dans l'attente des résultats de la géothermie, on imagine les Bains des Pâquis alimentés en eaux chaudes souterraines. En effet, étant quasiment au centre de la Rade, cette jetée privilégiée pourrait faire l'objet d'un projet pilote, si des veines d'eau chaude venaient à être décelées dans le Petit-Lac. Des thermes de type romain ou de facture islandaise, avec des bassins chauffés à l'eau de source bien genevoise, jailliraient alors près du phare. Mais cela reste encore de la musique d'avenir.



Une base de relai en surface relie les lignes.

Pour la énième fois, Lionel Gauthier et Philippe Constantin croisent la plume pour vous narrer des vérités historiques, agrémentées, comme il se doit de quelques vacheries.



Joseph Mallord William Turner, *Lake Geneva and Mont-Blanc*, 1802-1805. Collection Yale Center for British Art

# La vraie histoire

LIONEL GAUTHIER\*

Il fut un temps où les vaches s'abreuvaient dans le Léman. Des gravures, des cartes postales, des photographies l'attestent. La vue du lac depuis le Creux-de-Genthod peinte par Turner dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle également. On y voit des bêtes sur la rive, vaches et moutons, un cheval les pieds dans l'eau, des bateaux et leurs bateliers affairés, mais aussi des baigneurs dépourvus de feuilles de vigne. Certes, la fiabilité du témoignage de Turner est sujette à caution, la cohabitation entre les baigneurs nus, les bêtes et les bateliers paraît suspecte, mais qu'importe, sa beauté l'emporte.

En ces temps de beuveries bovines, des bouses flottaient sans doute sur le Léman. Les baigneurs y étaient alors peu nombreux. Malgré les plaintes de nageurs de Nyon ou de Vevey, incommodés par les lavandières et la mousse de leur savon, personne n'avait encore eu l'idée de mettre en place un règlement ou un organe de contrôle en charge de la qualité de l'eau du lac. Rien n'empêchait donc les

vaches de s'y soulager paisiblement. D'autant que les rives étaient en grande partie libres de constructions. Des chemins empruntés par les douaniers ou les bateliers halant leur barque s'y trouvaient. Les bords de l'eau n'étaient pas encore des lieux de prestige et de convoitise, en raison des crues du lac (jusqu'à la fixation artificielle de son niveau dès 1886), des systèmes d'isolation des maisons, insuffisants pour contrer l'humidité hivernale, ou de l'insalubrité des lieux causée notamment par les eaux usées. À Lausanne, il fallut attendre 1928 pour que la municipalité installe des conduites permettant aux eaux du Flon, « la rivière-égout de notre ville » selon la *Gazette de Lausanne*, d'être emportées par les courants du lac et de ne pas stagner le long des rives.

Assainies au cours du XX<sup>e</sup> siècle, les rives du Léman ont progressivement été morcelées par les infrastructures publiques et les propriétés privées. Les vaches n'ont eu d'autre choix que d'aller se faire voir ailleurs.

\* Conservateur du Musée du Léman.

# L'histoire vraie

PHILIPPE CONSTANTIN

Ces dernières années, il a fallu ravitailler en eau de nombreux pâturages d'altitude par camion, voire par hélicoptère. La sécheresse toujours plus importante dans les alpages helvétiques impacte en effet fortement le cheptel bovin.

Cette problématique récurrente, due au réchauffement climatique, risque de s'aggraver de façon drastique durant les prochaines décennies selon toutes les études climatologiques. Cet état de fait a conduit le canton du Valais à créer une *task force* composée de nombreux spécialistes et scientifiques afin de remédier à ce problème. L'enjeu n'est pas négligeable. Amener les ressources en eau dans des pâturages inaccessibles à son coût, et le bilan écologique de tels procédés est loin de proposer un bilan carbone acceptable.

De là est né le projet pilote « Alpages lacustres », dont les travaux devraient commencer prochainement pour être opérationnel à l'orée 2025. Si le projet peut paraître a priori un peu fou, il est d'une simplicité et d'une efficacité séduisantes. Il ne s'agit pas moins que de créer une série d'îlots circulaires flottants et clôturés (une cinquantaine à terme) d'une superficie de cent hectares chacun, tous situés à l'embouchure du Rhône.

Ces plateformes seront plantées de toutes les espèces végétales qu'on trouve sur les pâturages traditionnels de montagne, dont, bien évidemment, les fameuses edelweiss, mais aussi des graminées, des rosacées, des ombellifères ou encore de l'herbe.

L'irrigation de ces plateformes et l'arrivée d'eau pour abreuver les vaches se fera par des systèmes de pompes fonctionnant au solaire. Afin de répondre aux demandes de certaines sociétés de protection des animaux, à celle de la faïtière des producteurs de lait et à celle des bouchers-charcutiers, les zones de pompage sur les îles flottantes feront transiter l'eau à travers une dizaine de strates de matériaux naturels comme gravier, charbon, sable de carrière, sable alluvionnaire, etc., afin de la filtrer et de la purifier de tous les micro-plastiques polluants que contient le lac aujourd'hui. Selon les expériences faites en laboratoire, plus de 98% de ces nanoparticules devraient être éliminés, avec l'avantage supplémentaire de dépolluer le lac et de recycler ces infinitésimaux fragments de plastique.

Pour l'anecdote, on se souviendra qu'un médecin valaisan pour le moins excentrique avait vainement tenté au XIX<sup>e</sup> siècle, dans ces mêmes eaux, d'implanter une ferme lacustre de lamantins et autres dugongs, appelés aussi vaches de mer.

Et qui sait, peut-être, un jour irons-nous passer nos vacances à la montagne sur le lac...

# Rendez-vous roue des vents

JEAN FIRMANN

## Une journée chez les immortels

Pour que cela fonctionne comme les Simous l'entendent, il faut un os dans le cœur, il faut que le fonctionnaire, il faut que le fonctionnerf entre très jeune, raide et rose dans le rang, il faut que tous les fonctionnaires, il faut que tous les fonctionnerfs entrent jusqu'à la glotte puis jusqu'aux yeux dans le bouillon, la crabe vieille soupe et qu'ils y demeurent jusqu'à dissolution complète du souffle insupportable des trop libres chacuns.

Chez les Mousis non plus, rien ne dépasse et c'est toujours le gros tas qui tient. Bidaglorillant des majuscules, les tribadoux rasés de près s'extraflorent à l'occipiton le fond des rampes et roulent marquise dans l'entrejour jusqu'à l'explosion des monstres rires dans la picaille du ratatin. Les péremptoirs, à journées faites, se chantripotent, se grivorent, se déluvent langouressement les léoparades et se palateignent à chaque lugado les trois spongieuses à petits coups de turlupins.

Chez les Soumis, chez les Mousis, c'est analogue. Fonction pure & délurées trousselures, par paquets ordonnés, recto tono – grand chœur halluciné des somnambules –, face aux miroirs comme immortels, du petit soir au grand matin.

*Plus loin, une bouche parle dans le cœur.*

Les moineaux mangent la mie du pain dans la main du musicien qui tient luths & clavecins en son ombreuse demeure et que les ramiers magiques & francs alertent soudain lui picorant de leur bec rose & noir le pied nu dans la sandale quand il faut allumer vraiment au feu risqué de vivre en tous sens tous ses sens. Comme un cerne d'or rose autour des yeux exacts qu'ils ont les ramiers en plein front qui tourne à la boule mathématique & bleue courbée du monde.



## Petit grand chant d'un oiseau nu

Je suis né dans un œuf lors que je n'avais même pas de plumes il faisait chaud dedans en un bouillon tout jaune où de la vie avec des veines rouges tournait parmi partout sans cesse tout autour tant et si bien qu'un matin pour souffler boursoufflé de pur amour j'ai fracassé du bec cette folle muraille de coquille. C'est ainsi qu'à peau violette je fus jeté au monde cul nu comme en terrible frissonnante chair de poule. Nous étions au moins sept frangines & frangins dans la combine et nous voici aujourd'hui volant par la peau transparente du ciel. De nos propres ailes je veux dire & de toutes nos plumes surtout les rémiges. Celles qui nous poussèrent à nous balancer infiniment par les cieus.

Je vous salue moinettes & moineaux si humbles qui en vos costumes et paletots pauvres comme Job piaillez au grand turbin des villes à picorer les miettes des petits pains au sucre qu'avalent gueules ouvertes les humains gloutons voraces tant que leurs culs enflent s'emplantant de graisses hideuses.

Par l'arc-en-ciel toujours neuf de vos nuques tétaniques saccadées des dix mille secousses, je vous salue pigeons des villes têtus comme des rats et dont les gloussées d'amour sont de l'exhibition honteuse et

de la pure pornographie roucoulée, mélodies populaires pour abrutis congénitaux.

Et vous les oiseaux noirs où crépitent les bleus les plus terribles, je vous salue corneilles, je vous salue corbeaux freux qui regagnez en troupes par le ciel immense au jour tombant vos demeures vertigineuses. Je vous salue choucas des tours dont les hauts cris sont si beaux que les citadins à la campagne exigent qu'on leur arrache à la serpette les cordes vocales comme on arrache aux vaches et aux églises les cloches. Je te salue immense krotzérans grand corbeau rare des Alpes.

Et toi aussi grand coq si roux de basse-cour aux trente-six poules délicates dont je moquai le cri glorieux un jour et qui vexé en défense légitime m'agressa des deux pattes jaunes aiguës me blessant vigoureux le poitrail. Les citadins grand coq hélas t'ont cuit au vin.

Et toi immense je te salue somptueux vaste balbuzard qui s'arrache à la peau lourde de l'eau un poisson frétilant dans les pognes.

Je te salue grand tétras-lyre des bruyères dont le chant d'amour à crête rouge à tour de gorge casse des noix en une douceur à faire chialer les anges.

Je vous salue les aigles dont le cri est d'un enfant – je l'ai entendu – qu'on préci-

pite du haut des falaises. je vous salue les aigles que les hommes hélas depuis la nuit des temps ont crucifiés, ont ridiculisés sur leurs drapeaux, sur leurs oriflammes, sur leurs chiffons de pure poussière, sur leurs torchons claquant au vent, sur le sceau de leurs villes en leur cloquant souvent pour mieux s'assurer du massacre deux têtes comme si vous grands aigles étiez les brutes sanguinaires, les assassins argentiques que sont les hommes. Ah oui ah non les hommes n'ont point d'ailes et c'est pour cela qu'ils vous jalouent.

Je te salue milan noir, je te salue milan royal, vous qui planez par les airs sans enclencher jamais la moindre des turbines.

Je te salue du cœur déchiré belle alouette disparue qui perforait de tes fabuleuses trilles le bleu du ciel jusqu'à crever le seul œil du soleil.

Je te salue, ténu murmure aux lèvres, mésange bleue. Je te bénis fauvette écarlate. Je t'honore ému oh souple engoulevant.

Et toi le colibri à peine plus grand qu'une abeille je vois vibrer tes ailes, le bec dans la fleur au Canada au bord de la Kootenay River sauvage où nichaient les castors, au bord de la Kootenay River hirsute où dansaient dans l'eau les loutres aux yeux d'opales évanescences pures.

## J'étais venu à pied depuis la fin des mondes

Lors que l'herbe & le sol étaient déjà drus de tueries follement durables. Il n'y avait presque plus d'insectes. Il ne restait plus que quelques oiseaux rares. Et les travailleurs travaillaient sans cesse & toujours à étrangler la gorge la plus fraîche du monde. Les pharimatropiques braillaient des alléluias. On vendait cher la peau des anges jusqu'en ses plus intimes pédoncules.

Car les grands suicidaires professaient que cela profite & roucoule peu ou prou au petit goût gourmand si légitime de chacun tout le monde.

Ainsi allaient-ils têtus de joie perfide par les blés fauchés, les plus beaux d'être. Ainsi œuvraient-ils jusqu'à la cime des arbres desséchés à la cisaille édentée de l'âme.

& nous sur le strapontin, cuisses campées, qui nous égossillions d'âme petits bonnets ardents savons cependant que chaque jour le jour viendra et que par ces aubes nous avons ensemencé mille cabanes salutaires où l'allégresse salvatrice couve des œufs d'une audace imparable

Nous survivrons & de sainte colère.

# Au bonheur des tonneaux

C'est un voyage à travers le temps géologique et historique que nous offrent les nouveaux bains de Bex. Pour les trouver, il faut s'engager dans une vallée et prendre un peu de hauteur jusqu'aux Plans-sur-Bex à 1100 mètres d'altitude. Là, au bord d'un ruisseau plus ou moins tonitruant en fonction de la saison, se situe *Riversong*.

FANNY BRIAND

Centre thermal, centre de bien-être et de conférence, maison d'hôtes... Un lieu multi-facettes qui ne veut rien être de plus qu'un endroit où l'on se sente bien. Et cela fonctionne! La magie du site opère immédiatement; un replat stable et rassurant protégé par des sommets pas encore valaisans, qu'on tente vainement de rapporter chez soi en les photographiant tellement ils sont picturaux, par une forêt que l'on imagine facilement peuplée d'êtres fantastiques et par le ruisseau en contrebas qui se laisse plus entendre que voir. De l'espace, du calme et de l'eau: les ingrédients de base qui constituent cette bulle hors du monde dans laquelle on se sent rapidement flotter agréablement.

Ce lieu, c'est Bernard Pulfer qui l'a rêvé et concrétisé en 2015 en achetant une ancienne colonie de vacances. La volonté d'en faire un espace dédié au bien-être en même temps qu'aux pédagogies innovantes prend tout son sens lorsqu'il apprend, par hasard, en discutant avec un promeneur de passage, que la source qui alimentait les bains de Bex par une conduite souterraine de 9 km voit le jour sur son terrain! Déjà convaincu des bienfaits des bains salés sur l'organisme, il n'en faudra pas plus à Bernard pour lui donner envie de faire renaître le thermalisme dans la région.

Car il faut savoir que Bex possède un passé thermal. Les familles hôtelières de la ville avaient su tirer profit de l'eau enrichie en minéraux et en sel provenant du massif du Mouveran. Un sel déposé il y a des millions



Photographies Maud Liardon

d'années par une mer originelle et qui s'est retrouvé prisonnier dans la roche lors de l'élévation des Alpes. La station Bex-les-Bains ouvre en 1823 et devient rapidement reconnue dans toute l'Europe pour les vertus de son eau. On dit que celle-ci soigne pas moins de 71 maladies. Victor Hugo, Léon Tolstoï, Friedrich Nietzsche ou encore le dernier empereur d'Éthiopie

Haïlé Sélassié s'y sont rendus. Mais les deux guerres mondiales mettront à mal le tourisme, le thermalisme s'éteint petit à petit. C'est un incendie, en 1981, qui met définitivement un terme aux bains de Bex en ravageant, à quelques jours d'intervalle, les deux plus grands hôtels de la ville.

Le temps de rénover la colonie, d'aménager les lieux et de se sortir de quelques tracas administratifs, *Riversong* ouvre fin octobre 2019. Quatre tonneaux en bois sont installés non loin de la maison, face aux montagnes. L'eau de source, qui fait 6°C en sortant de terre, est chauffée au bois en hiver et à l'énergie solaire en été pour atteindre plus ou moins 38°C. Elle est bonifiée par l'ajout de saumure brute, composée de sel et d'éléments minéraux, venant directement des mines de Bex.

L'expérience est étonnante; les premières minutes, denses et serrées, peinent à se succéder. On se sent un peu à l'étroit dans ce tonneau, on pense à notre «to do list» restée sur le bureau. Puis on lâche, on admire le paysage alentour sans trop l'observer, on reste à l'écoute des bruits du monde sans les juger. On est là et ailleurs en même temps. Sans s'en rendre compte, les minutes commencent à filer, rythmées par les immersions (trois au minimum) dans une baignoire remplie de l'eau de source, froide cette fois-ci, ou dans le cours d'eau pour éviter de se dissoudre totalement au fond du tonneau. Parcourir le «sentier pieds nus» est une alternative, un autre moyen de rassembler son être dans son corps. Le contact des différentes matières plus ou moins plaisantes à fouler (herbe, galets et cailloux, boue, pives, coton, noyaux de pêches, etc.) et les jeux d'équilibre pour passer d'un roc ou d'un rondin de bois à un autre offrent une expérience sensorielle supplémentaire. De retour dans notre «hot tub», une tisane aux herbes permet de peaufiner la détente déjà bien entamée, l'eau tiédit lentement, la lumière tombe, les parois rocheuses s'irisent. Il est temps de sortir, une sensation contrastée dans le corps, un doux mélange entre le sentiment de flotter dans un magma universel et une énergie débordante retrouvée, un état de flegme agréable et prêt à tout.

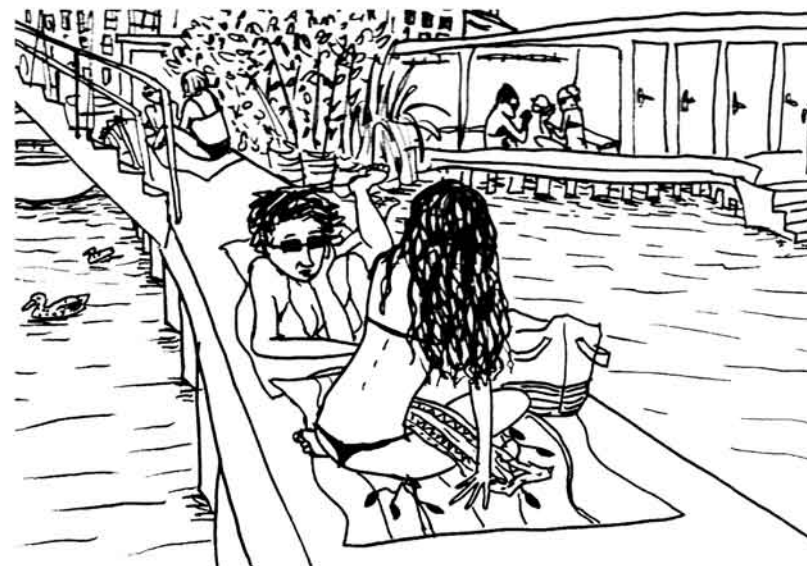


Par ici la saumure!





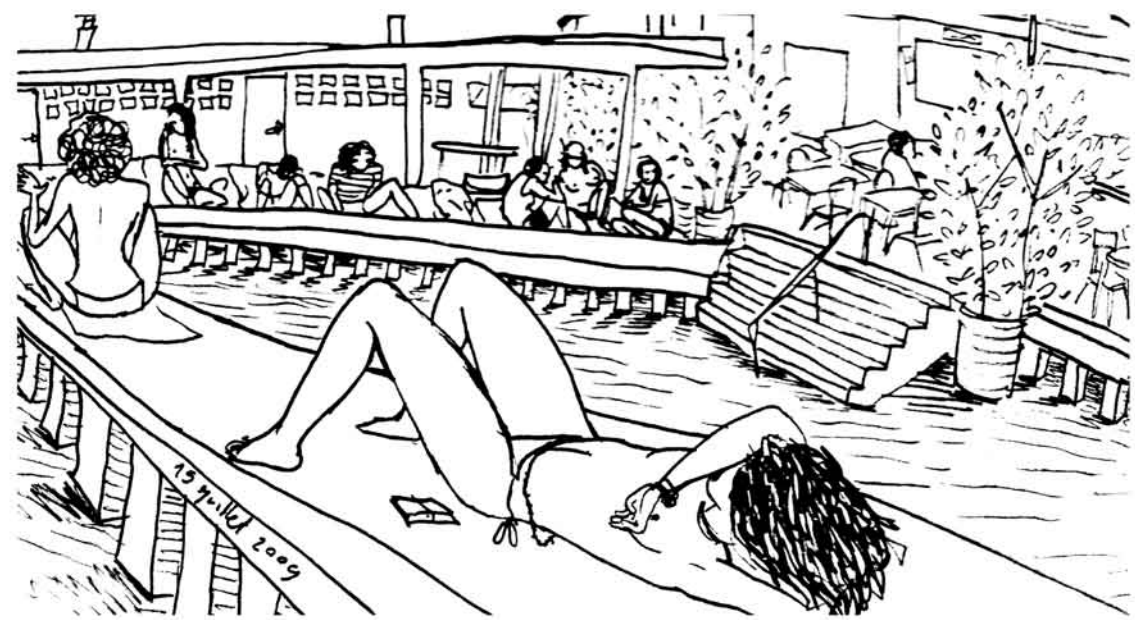
CÔTÉ FEMME  
BAINS DES PÂQUIS  
FÉVRIER 19 JUIN 2018  
TINA SCHWIZGEBEL



LE CRABE ET LA MEGANO A L'EAU  
BAINS DES PÂQUIS, LAC LEMAN  
GENÈVE 4 FÉVRIER 2018  
TINA SCHWIZGEBEL



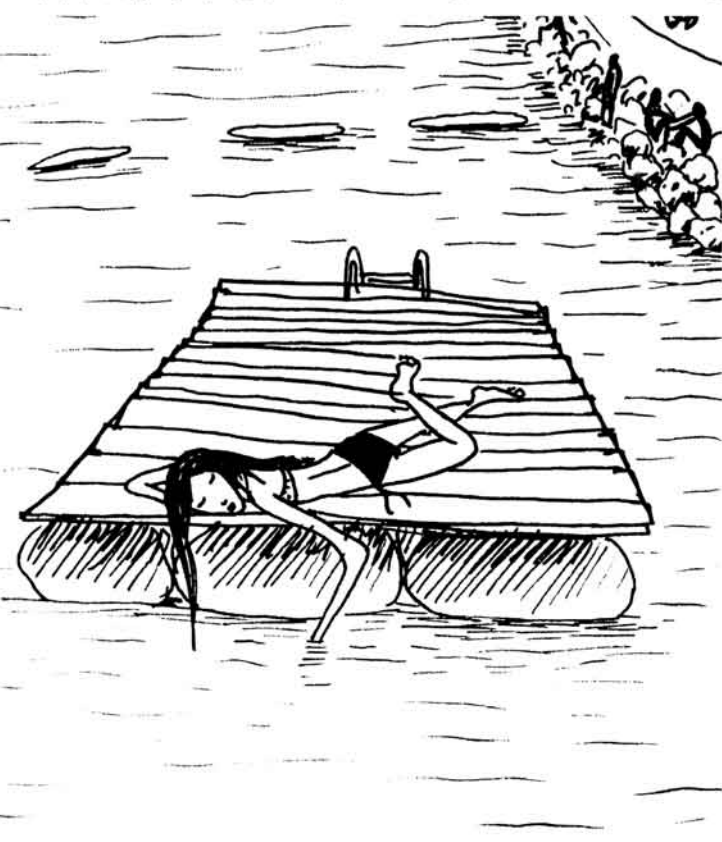
24 février 2009



FONDUE  
CALENDRIER DE L'AVANT  
BAINS DES PÂQUIS  
TINA SCHWIZGEBEL  
20 JANVIER 2019



2016  
Tina Schwizgibel



29 juin 2009



1 juillet 2009



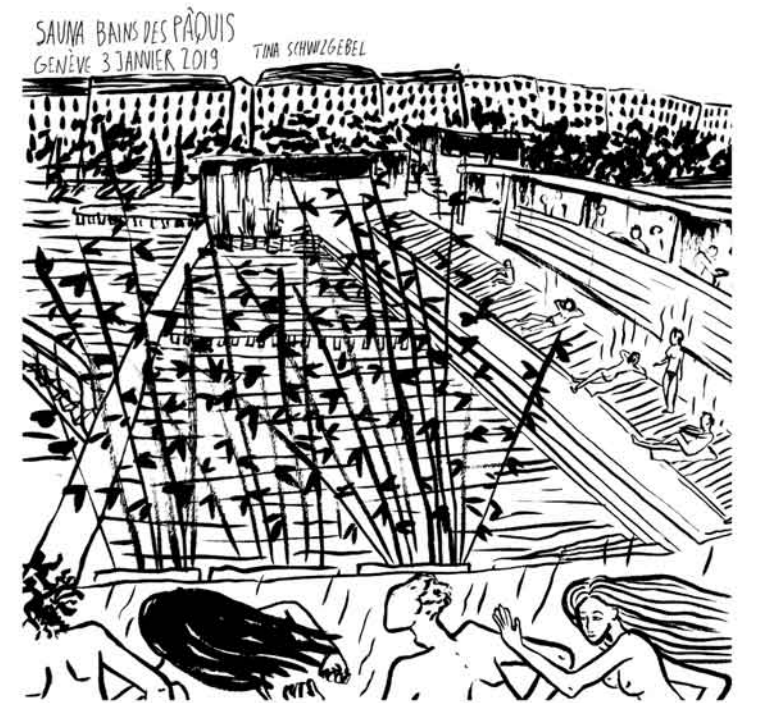
28 juillet 2009



BAINS DES PÂQUIS  
9 JANVIER 2020  
TINA SCHWIZGEBEL

DEPUIS L'ÂGE DE  
10 ANS JE TIENS  
UN JOURNAL INTIME  
DANS LEQUEL JE  
DESSINE UN MOMENT  
MARQUANT DE MA  
JOURNÉE OU DE MA  
SEMAINE.  
AYANT GRANDI AUX  
PÂQUIS, LES BAINS  
ONT TOUJOURS EU  
UNE PLACE CENTRALE  
DANS MON QUOTIDIEN.

TINA SCHWIZGEBEL-WANG



SAUNA BAINS DES PÂQUIS  
GENÈVE 3 JANVIER 2019  
TINA SCHWIZGEBEL



LA BISE  
LAC LEMAN  
GENÈVE 3 JANVIER 2019  
TINA SCHWIZGEBEL



BACK IN TOWN  
GENÈVE 10 SEPTEMBER  
2017  
TINA SCHWIZGEBEL



SAUNA DES BAINS DES PÂQUIS, 03.03.21. TINA SCHWIZGEBEL-WANG

# Les réfugiées tissent l'avenir

À la place des Nations, la Genève internationale est bien établie. La grande, la cosmopolite, celle des ambassades et des bureaux consulaires aux parkings bardés de berlines de luxe. À une encablure de cette place de carte postale, une autre Genève internationale existe pourtant : celle des petites mains qui jouent du dé à coudre.

FLORENCIO ARTIGOT

Nous sommes au terminus du tram 15, tout le monde descend. Pas loin, à l'avenue de France 36, se trouve l'atelier de couture de «Tisser l'avenir». Une association à but non lucratif qui a vu le jour en août 2019. Les machines à coudre sont au rez-de-chaussée. L'atelier propose des cours appliqués de stylisme aux couturières migrantes, aux jeunes en insertion et à toute personne intéressée par le domaine. Entièrement gratuits, ces ateliers sont animés par une styliste professionnelle au talent fou. Dans la couture comme dans la formation. «Ces personnes étaient déconsidérées», relève Luz Teixeira, styliste fondatrice de l'association. «Viens nous visiter et tu verras le nombre de nationalités qui sont représentées dans la couture», poursuit cette carioca sexagénaire au doux phrasé de bossa nova. C'est chose faite. Je suis donc allé la voir, dans le quartier de Sécheron, ancien fleuron industriel de Genève.

Ici, par une belle après-midi avec un soleil rasant qui pénètre jusqu'aux tables de couture proches de la porte, une dizaine de réfugiées cousent, coupent, repassent, repiquent. Une montagne de vêtements soigneusement triés attend sur une table dans un coin baigné de lumière automnale. Surfilage, surpiquage, reprisage, point avant, point arrière, point de piqûre, point de chausson. Un point c'est tout. Tous les styles de couture y passent. Pas de doute, à «Tisser l'avenir» on travaille sans répit, au grand bal des aiguilles.

«Donner une deuxième vie à des dizaines de kilos de vêtements de seconde main et favoriser le partage de connaissances en stylisme, avec un accent mis sur les techniques de recyclage et de personnalisation d'habits, voilà ce que nous faisons ici» dit Luz.

Les immigrantes fraîchement débarquées à Genève cherchent elles aussi une nouvelle vie. Abeba est érythréenne. Aiguille en main, elle prépare un ourlet avec une agilité de professionnelle chevronnée. Elle vient pourtant de commencer. Jennifer est originaire de Catalpa, «la parte selva de Perú», explique-t-elle en espagnol avec timidité. À peine la phrase terminée, elle se remet à l'ouvrage. Aslige, ceinturée dans une belle chemise beige, est kurde. Sa spécialité? Les reprises et les surfilages. Farideoh, juste à côté, est née à Téhéran. Une belle chemise ouverte sur sa table, elle reprend le col qui a mal été cousu. Rosemund Salin, plus loin près de l'entrée, vient du Ghana, d'Accra bien sûr. Elle finit de coudre un sac bardé de couleurs. Trop fière de souligner qu'elle vient de la capitale, elle ajoute : «Deux heures pour finir ce panier en tissu pour transporter les gâteaux». Entre ses mains, une simple besace est transformée en une pièce unique qui sera mise en vente la semaine prochaine.

Et au fond de l'atelier, Omar. «J'habitais Alep. J'ai fui le régime.» Trajet classique en



L'atelier «Tisser l'avenir» est un espace de partage, d'intégration et d'apprentissage.



«Chaque dos un tableau» avec les illustrations de Cédric Marendaz, Miriam Kerchenbaum, Tina Schwizgebel-Wang et Sarah Najjar.

canot pneumatique avec abandon de son gilet orange, acquis à prix d'or, sur une plage d'une île grecque par un froid d'hiver spartiate – il ne sait plus laquelle, ou il a oublié, ou il ne veut plus savoir. Car il est là, sourire en coin, avec un dé à coudre à l'index et des petites lunettes qui contrastent avec sa barbe parfaitement taillée.

Entièrement dévouée à ces apprenties en herbe, Luz s'affaire à la tâche. Elle est hyper attentive à son environnement. Pas facile de la faire s'asseoir sur un tabouret pour la bombarder de questions. Elle se lève, retourne à une machine à coudre enrayée, elle la débloque. Puis trouve la solution, sourit, prend au passage un pantalon de velours, le repose sur l'atelier de Lili, une couturière des Philippines, et se rassied. Enfin. Puis à peine assise, se relève. Ma question reste donc sans réponse. Trois petits points. Elle conseille, rediscute, reprend à la volée un point de piqûre, rigole, propose une autre manière d'attaquer un ourlet à Omar, puis revient. Du sérieux, mais sans se prendre au sérieux.

Les pièces créées par cet espace multiculturel et bienveillant sont uniques, comme l'atelier. Elles reflètent le travail de chaque couturière. Les clients se pressent. La buvette des Bains des Pâquis en est un parmi tant d'autres. Elle a acheté 300 tabliers. Une belle commande qui va permettre à l'atelier de racheter du matériel à coudre. Les tabliers sont de toutes tailles et ont été cousus avec un tissu jean bleu. Un classique détourné avec une texture en coton écologique très doux. Les motifs sérigraphiés représentent des symboles des Bains : phare, poissons, cabines, dessinés par Sarah Najjar.

«Tisser l'avenir» a également initié le projet «Chaque dos un tableau» pour saluer le travail de quatre artistes liés aux Bains des Pâquis. Les illustrations de Miriam Kerchenbaum, Sarah Najjar, Tina Schwizgebel-Wang et Cédric Marendaz ont été imprimées sur des T-shirts, ceux que portent avec élégance les employés de la buvette.

[www.tisser-lavenir.ch](http://www.tisser-lavenir.ch)



Le nouveau tablier de la buvette.



DAVID VAZQUEZ GARZON

Élève graphiste de 3<sup>e</sup> année du CFP Arts.



Photographie Fausto Pluchinotta

# La yourte aux platanes

Il y a quelques années, une joyeuse bande de géniaux hurluberlus a installé sa yourte en forme de moulin à poivre près des quatre platanes, deux hivers de suite, pour y donner quelques représentations de deux spectacles inoubliables. L'idée était lancée.

Cet espace voué aux vents et à la bise, regardant d'un côté la rade et la ville et, de l'autre côté, le Petit-Lac et l'horizon, restait durant toute la période hivernale une morne plaine attendant en vain l'invasion des Tatares. Alors pourquoi ne pas l'occuper? Pourquoi ne pas réinventer cet endroit d'exception, posé comme une perle au milieu de nos désirs et de nos rêves?

Car les Bains ne sont pas extensibles à souhait. On ne saurait en repousser les murs ni le ciel. Depuis longtemps, pour échapper au bruit des assiettes et des conversations, nul ne savait où se réfugier sereinement, dans l'intimité d'un lieu, pour y faire un événement confidentiel, ourlé de la quiétude des éléments naturels.

Sous les mains de maître de Léa et de Raphaël, cette nouvelle yourte, inspirée par la Compagnie 2 Rien Merci, est née avec une petite année de retard, due à «ce que vous savez»... pour accueillir une multitude d'aventures inattendues.

Loin de devoir abandonner le rythme de ses événements pour laisser place au service de midi ou celui du soir, comme c'était le cas jusqu'à l'an dernier dans l'espace restauration, les Bains ouvrent leur yourte à n'importe quelle heure et n'importe quel jour, sans perturber le brouhaha des vastes et joyeux repas de la buvette.

Mais n'ayez crainte, ce petit cocon dédié à la culture, posé à deux pas du vaisseau inter-stellaire «écocapsule», en visite sur Terre pour quelques mois, saura aussi rendre la nuit à la nuit et la jetée à la nature, bien avant que ne se lèvent les aubes.

Pour toute proposition de spectacle ou d'activité dans la yourte, prendre contact avec la buvette et leur agenda magique...

**Caves Ouvertes, c'est samedi!**

De nombreux domaines vous accueillent tous les samedis dans leur cave pour un moment unique de partage.

Marc Ramu  
Clos des Pins, Dardagny

Liste et horaires des caves sur [www.geneveterroir.ch](http://www.geneveterroir.ch)

SWISS WINE | SANS HÉSITER  
**GENÈVE**

Suisse. Naturellement.

**Caves Ouvertes, c'est samedi!**

De nombreux domaines vous accueillent tous les samedis dans leur cave pour un moment unique de partage.

Guillaume Zumbach et  
Emilienne Hutin Zumbach  
Domaine les Hutins, Dardagny

Liste et horaires des caves sur [www.geneveterroir.ch](http://www.geneveterroir.ch)

SWISS WINE | SANS HÉSITER  
**GENÈVE**

Suisse. Naturellement.



# Chambre avec vue

Il arrive par les airs, suspendu à un hélicoptère, un jeudi de septembre. Puis cet ovni en forme d'œuf se pose délicatement sur la jetée, couvé du regard par l'équipe chargée de l'arrimer solidement aux Bains. L'écocapsule, puisque tel est son nom, prend ainsi ses quartiers au cœur de la rade, le temps de permettre à tout un chacun de vivre là une expérience artistique inoubliable.

FRANÇOISE NYDEGGER

Une écocapsule! Mais qu'est-ce encore pour une invention, diront certains promeneurs, en tournant autour d'elle. S'ils prenaient la peine de se renseigner, ils sauraient que cette installation intrigante fait partie de l'exposition «Open House». Une manifestation pluridisciplinaire «qui met en scène des formes innovantes et originales d'habitat à travers des projets issus de l'art, de l'architecture et du design dans plusieurs lieux du canton de Genève, entre plusieurs sessions...»

Et la session 2, intitulée «déplacer l'habitat», a justement lieu aux Bains avec la présentation de cette micro-habitation autonome, créée par l'atelier slovaque Nice & Wise. Une réalisation qui a tout pour plaire aujourd'hui. Car l'écocapsule est autosuffisante en énergie. Elle est équipée de cellules photovoltaïques sur le toit, d'une petite éolienne pour assurer le relais si le solaire ne suffit pas, et récupère puis filtre l'eau de pluie au besoin. L'intérieur quant à lui comprend une kitchenette, un coin douche et toilette (sèche) et un lit qui peut se déplier pour accueillir deux personnes. Un modèle du genre, équipé de domotique et réalisé dans des matériaux de ce temps.

Ce n'est pas pour rien que cette *tiny house* a tapé dans l'œil de Simon Lamunière, directeur artistique de la manifestation, lorsqu'il cherchait une structure d'habitat mobile et innovante. «L'écocapsule s'inscrit dans la lignée d'autres pavillons de vacances ou de nécessité qui ont marqué leur époque et que nous exposerons en grand nombre au printemps prochain à Genthod. Un collectionneur qui en possédait une en Suisse alémanique s'est montré très enthousiaste à l'idée de nous la prêter.»

Restait à trouver le cadre de rêve pour l'accueillir. Ce sera la jetée des Bains, avec tout ce que cela suppose de difficultés logistiques pour y transporter un habitat qui n'a ni roulettes, ni palmes, et puis réfléchir à la façon de le mettre à disposition des personnes intéressées.

«Avec l'AUBP, nous nous sommes mis d'accord pour juste rentrer dans nos frais et proposer un prix abordable pour la location d'une nuit dans l'écocapsule. Le but n'est pas de concurrencer les hôtels de la place mais de permettre de vivre une expérience dans un habitat au design original et dans un site exceptionnel», précise le directeur qui a enchaîné les réunions de travail avec les gens des Bains pour régler toutes sortes de soucis pratiques.

Manifestement, le projet a trouvé son public. Sitôt ouverte, la réservation en ligne a été prise d'assaut: le soir même de son atterrissage, il ne restait plus une seule nuit de libre jusqu'à la fin de l'année. Et il faudra sans doute se lever tôt pour tenter d'en obtenir une avant que l'écocapsule ne retourne, aux beaux jours, dans le canton de Berne. Là-bas, la chambre a vue sur les Alpes...

Écocapsule aux Bains des Pâquis, jusqu'au 13 mai 2022.

La deuxième période de réservation sera libérée à partir du 1<sup>er</sup> décembre, pour les nuits du 1<sup>er</sup> janvier au 3 avril 2022.

Un concours sera lancé le 29 novembre par les Bains et Open House sur les réseaux sociaux pour gagner une des trois nuits offertes.

www.openhouse.ch



## Au cœur de la rade

«Expérimentez une nuit dans l'écocapsule aux Bains des Pâquis.» L'invitation est lancée loin à la ronde et elle ne se refuse pas. Car c'est la promesse d'avoir, une fois dans sa vie, les Bains à soi.

Pour vivre pleinement l'expérience, patience! Rien ne sert de s'installer dans sa chambre tant qu'il y a des passants. Ils s'invitent aussitôt, curieux, bavards, envahissants. Attendre que les derniers amateurs de fondue regagnent la terre ferme et que les employés de la buvette finissent leur travail. Le portail est alors fermé à double tour sur le pont du Goléron. Et à partir de là seulement, à nous les Bains!

Le Jet d'eau a disparu mais le phare éclaire toujours la jetée désertée. Le lac nous enveloppe, les lumières de la ville se reflètent au loin dans l'eau. Magique! Nous sommes seuls au monde, au cœur de la rade, avec, en poche, les clés d'un joli petit nid d'amour.

Sa porte s'ouvre comme celle d'un avion. La pièce se révèle toute en rondeurs, claire, avenante. Tout est à sa juste place. Comme il n'y a plus personne au dehors pour guigner à l'intérieur, on ouvre grand les rideaux pour apprécier la vue. Des deux côtés. Il faut alors presque se pincer pour y croire, tant c'est extraordinaire d'être là. Reste encore à apprivoiser l'ordinateur de bord qui règle lumière, chauffage et autre, comprendre le fonctionnement des toilettes sèches, trouver les draps pour faire le lit et s'y glisser enfin. La nuit est déjà bien avancée.

L'expérience continue, dans un cadre de rêve. Mais pour dormir, c'est une autre histoire! Les bruits qui nous parviennent ne sont pas toujours identifiables. Il y a bien tous ces cris d'oiseaux, mais le reste? L'oreille reste aux aguets. Les pas de course d'un joggeur signifient que le portail des Bains est ouvert. Il est 5 heures. Puis à travers la vitre embrumée, le ciel se teint de rose sur la gauche. La lumière du phare s'atténue. On entend le nettoyeur passer le jet et d'autres sportifs peiner à l'effort. Nous sommes toujours sous la couette quand les premiers nageurs se mettent à brasser l'eau froide. Il est temps d'aller faire comme eux. Ou pas...

Fny

Photographies Laurent Guiraud

Recette de saison

# Potence d'anguille à l'absinthe, sauce à la diable

Si en 1277, à l'issue d'un long procès avec avocats, plaignants, jury, procureur et accusation en bonne et due forme, l'évêque de Lausanne, Guillaume de Champvent, a bien excommunié les anguilles du lac Léman, celles-ci sont toujours présentes dans nos eaux.

Leur rareté aujourd'hui ne de le doit en rien à cet anathème, mais plutôt au fait que, revenant de la mer des Sargasses, ces grands migrateurs trouvent trop de barrages le long du Rhône et trop peu d'échelles à poissons. Comme tant d'autres espèces, les anguilles ont bien sûr aussi été victimes de surpêche, surtout avant leur âge adulte et qu'on les nomme civelles, pour finir en friture ou en matelote.

Mais bon, il faut reconnaître que l'anguille est un plat de prince. Au large de Lausanne, pêchez donc un beau spécimen bien gras et dodu, écorchez-le vivement en lui pelant la peau comme on le fait avec celle d'un lapin. Tronçonnez la chair en darnes d'un bon centimètre d'épaisseur avant de les jeter tout aussi vivement dans une poêle généreusement huilée et brûlante. Faites rissoler quelques minutes avant de les réserver. La cuisson se terminera sur la potence.

Dans une casserole, faites réduire une bonne vingtaine de minutes à feu doux un fond d'un

demi-litre pour moitié de veau et pour l'autre de poisson, avec une belle échalote finement émincée, du sel, du poivre, une grosse cuillère de concentré de tomate, un trait de citron et une pincée de piment d'Espelette. Émulsionnez la sauce avec 80 g de bon beurre bien baratté, rectifiez l'assaisonnement.

Entre temps, vous aurez préparé un riz bien sec à mettre sous le gibet ainsi que des fenouils amoureux braisés.

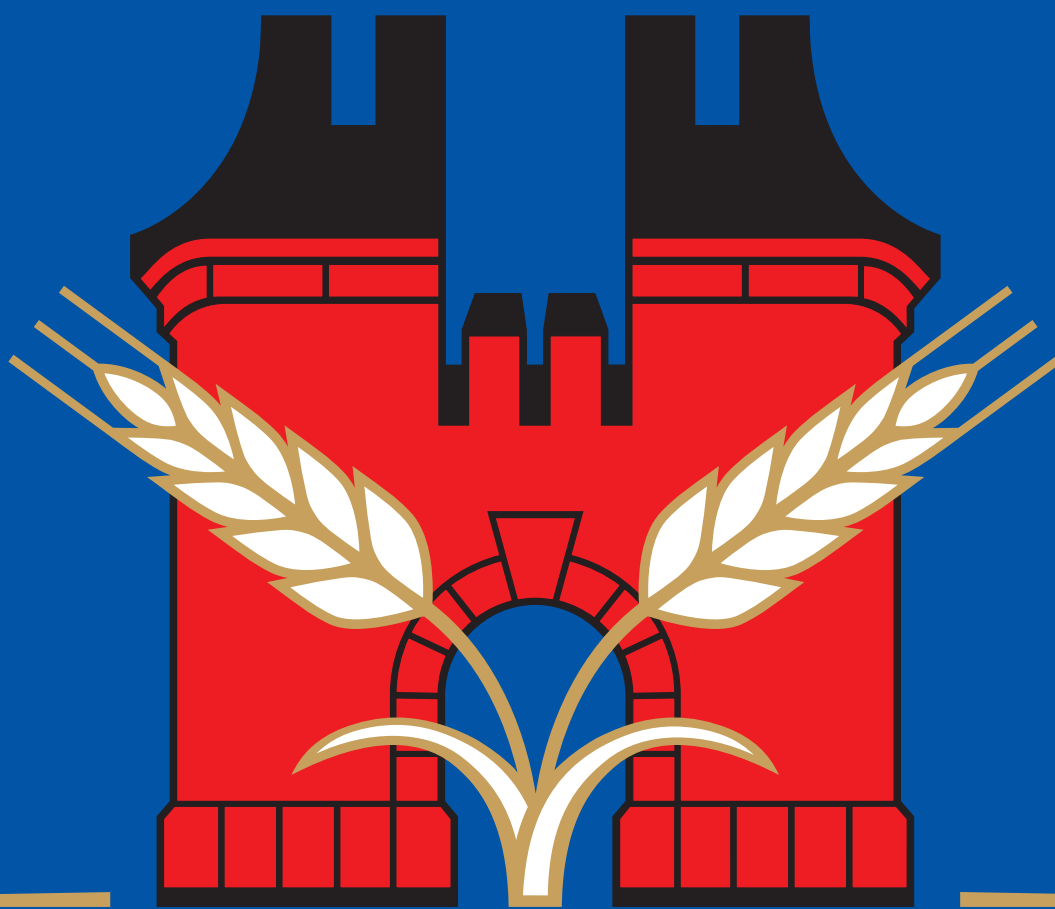
Disposez vos darnes d'anguille sur les crocs de la potence, préalablement mise à chauffer sur le bûcher de votre cuisine. Un four, à 250°C, peut également faire l'affaire. Arrosez la bête généreusement d'absinthe avant d'y mettre le feu. L'absinthe, le suc et le gras du poisson humidifieront votre riz de sapidités à damner un saint.

À déguster, pour les plus téméraires, avec une cuvée de blanc du Domaine des Pendus à Satigny ou, pour les plus superstitieux, une bouteille du Domaine du Paradis, de la même commune. D'autres encore opteront peut-être pour un vin du Domaine Château L'Évêque à Jussy, histoire de lui faire des libations pour n'avoir réussi à excommunier cette espèce de poissons si goûteuse et si fine de notre lac.

*Le chef*

DESSIN HERRMANN

POTENCE D'ANGUILLE À  
L'ABSINTHE SOUS ROCHE



# FELDSCHLÖSSCHEN

# Ayad à l'œil à tout

Discret, mais extrêmement présent, Ayad Ismael veille à tout. Son regard balaie sans cesse les abords de la buvette et le comportement des clients. Il est partout, et il voit tout ! Sa présence suffit pour désamorcer les conflits et décourager les charpardeurs. Repérer les voleurs, c'était d'ailleurs sa spécialité autrefois. Quand il était policier, en Irak. Autant dire dans une autre vie...



FRANÇOISE NYDEGGER

L'homme est apparu sur les terrasses de la buvette au printemps 2021. Depuis, il assure la surveillance des lieux comme s'il avait toujours été là, ce qui est loin d'être le cas. Si la situation de son pays n'avait pas été si catastrophique à tous les niveaux, il serait sans doute resté chez lui. Il avait un travail, un salaire, une famille. Mais en 2003, il perd son emploi. « Avec la guerre, la vie était devenue vraiment trop dure en Irak : aucune sécurité, pas d'électricité ou d'eau potable. » Et surtout, aucune perspective d'avenir.

Il décide alors d'aller faire sa vie ailleurs, laissant derrière lui ses parents, mais aussi quatre frères et trois sœurs. Il quitte les siens sans savoir ce qu'il adviendra d'eux, comme de lui. Il ne reverra d'ailleurs jamais son père.

Comme tant d'autres, Ayad part sans visa, à la merci des passeurs et du hasard. Il faut payer pour sortir d'Irak, et puis filer. Il emprunte des voitures, des camions ou va à pied quand il n'y a rien d'autre à disposition. Il gagne ainsi l'Iran, la Turquie puis la Grèce où, avec des compagnons d'infortune, il dort dans les rues pendant quelques semaines, en attendant d'aller plus loin. Ce n'est pas franchement ce que cet homme épris d'ordre et de sécurité espérait. Mais le voyage continue, à plusieurs. Un bateau leur permet d'arriver enfin en Italie où ils sont conduits dans un camp de réfugiés. Ayad ne livre pas trop de détails sur les difficultés rencontrées. Il dira juste sobrement que « beaucoup de gens ont disparu en chemin ».

Il va ainsi passer des mois à mettre de la distance entre sa terre natale et une terre où il aimerait vivre en paix. « Je voulais aller en Suisse, précise Ayad. Je n'y connaissais personne, mais je l'ai choisie car c'est un pays qui respecte les étrangers. »

À Rome, le passeur qui lui permet de poursuivre sa route travaille dans une gare de marchandises. Une nuit, avec d'autres hommes, l'ancien policier irakien grimpe dans un wagon sans savoir quelle sera la destination du convoi. La seule information reçue est de le quitter au

premier arrêt, sans se faire repérer. Il restera donc des heures dans ce train roulant vers l'inconnu. Quand le convoi s'immobilise, ils sont cinq à descendre.

Où sont-ils arrivés ? Un passant leur dira, en arabe, qu'ils se trouvent à Bâle. La chance sourit à Ayad ! Une autre aventure commence pour lui en Suisse, où il demande accueil à la police locale. On le dirige vers un centre d'asile bâlois. Puis, le hasard faisant bien les choses, il voit un jour son nom sur la liste des réfugiés affectés au canton de Genève. Va pour Genève !

Une ville internationale, ça lui convient. Comme il n'aime pas l'oisiveté, il se démène pour trouver rapidement un petit boulot. Il commence par laver des assiettes dans un restaurant de la place. À l'obtention de son permis N, il est engagé comme « garçon d'office » au Mandarin Oriental. Au fil des ans et des différents permis de travail, Ayad fait sa place au sein de cet établissement, devenant aide-cuisinier puis cuisinier pour le personnel du grand hôtel. Quinze ans de bons et loyaux services, dans une ambiance cosmopolite. Là aussi, il aurait pu continuer sur sa lancée, étant d'un naturel sérieux et travailleur. Mais le Covid débarque et il perd son travail en décembre 2020.

Il n'est pas sans ressource pour autant. Et il n'est plus seul. À Genève, le Kurde irakien a fondé une famille avec une femme de Mongolie. Le multiculturalisme, pour lui, ce n'est pas une vue de l'esprit. Il a d'ailleurs la nationalité suisse depuis 2018...

Et comment est-il arrivé aux Bains ? Le hasard, ou presque. Cherchant un cadeau pour sa femme, il entre avant Noël dans une boutique tenue par la femme de Julien, responsable de la buvette. Dans la discussion, il apprend qu'un poste de surveillant se libère. Il postule aussitôt et il est engagé à fin mars. Il retrouve là une activité dans laquelle il se sent à l'aise.

À bientôt 50 ans, Ayad s'estime heureux dans la vie. « Ici, j'ai beaucoup gagné. J'ai rencontré une femme, j'ai des enfants, un boulot, la sécurité. Et il y aura toujours quelque chose à manger ! »



# Rand, un cœur international

À Damas, elle était la seule fille à circuler à vélo. Cette pratique, réservée aux garçons, lui a valu des insultes, et même une claque. Mais elle est restée cycliste ! À Genève, Rand continue de pédaler sur sa petite reine pour aller où bon lui semble. Aux Bains des Pâquis, par exemple. Plus précisément à la buvette, où sa personnalité chaleureuse et ses talents de polyglotte font des heureux.

Elle est ainsi, Rand. Un rayon de soleil derrière le comptoir. Un sourire. Une attention aux autres. Une façon de vous regarder qui donne l'impression qu'elle a du temps à vous consacrer alors même que c'est le coup de feu et que ça valse en cuisine. Or sa danse à elle, c'est plutôt le flamenco... Et quand le calme revient à la buvette, elle « tchatte » volontiers avec celles et ceux qu'elle a servi. En six langues, s'il vous plaît ! Arabe, français, allemand, anglais, espagnol, italien. Un peu de grec aussi...

« J'adore les clients », dit-elle volontiers, avec une mine gourmande. « Ils viennent de partout et cette ouverture sur les cultures du monde est assez géniale. » Elle retrouve d'ailleurs pareille mixité auprès des employés, ce qui la fait se sentir ici comme un poisson dans l'eau. D'où lui vient cette attirance pour le multiculturalisme ?

De ses origines, sans doute. Elle est d'ici et d'ailleurs. Le résultat d'un doux mélange entre un papa syrien et une maman valaisanne, qui se sont rencontrés autrefois à Genève. Rand a grandi à Damas. Dans la famille, on parle le dialecte syrien entre les enfants et le papa, le français avec la maman. « J'ai fait le bac littéraire en arabe, avec le français en deuxième langue. » L'anglais suit dans la foulée. L'allemand ? « Cette langue m'attirait déjà quand j'étais petite, c'était celle de la Suisse. » Elle l'étudiera au Goethe Institut de Damas. L'italien, adoré aussi depuis toujours, elle l'apprendra plus tard à Genève, à la Società Dante Alighieri. « L'italien, c'était mon attirance pour le cinéma des années septante, Vittorio De Sica, Anna Magnani, Totò, mon acteur napolitain préféré de tous les temps. Et l'espagnol, par amour du flamenco ! » Quand elle commence le grec, il y a du rebético dans l'air...

Il lui est aussi arrivé de se mettre au danois ou au coréen pour des histoires de cœur. Oh, juste quelques mois d'études, pas plus... Le russe, peut-être ? Oui, elle l'a abordé quand elle avait 15 ans ! Elle rêvait alors de devenir pilote dans l'aviation civile à Moscou, rapport sans doute à son envie d'émancipation féminine. Une année à étudier cette langue au

centre culturel russe, avant de se rendre compte finalement que, pour piloter des avions, il faut être bonne dans les domaines techniques. Là où, précisément, elle a de sérieux blocages. Fin du russe !

De la Syrie de ses jeunes années, elle retient comme positif l'éducation obligatoire pour les filles, l'accès facilité à la culture, la multiplicité ethnique et religieuse présente dans la capitale. Et grâce à des parents ouverts d'esprit, elle a pu ne pas se conformer à certains us et coutumes. Rand est ainsi très fière d'une chose : « Zéro seconde j'ai mis le voile en Syrie ! » Mieux, elle faisait du vélo...

À 23 ans, la jeune femme part en Suisse pour faire des études et vivre de façon indépendante. « Les Lettres, c'est un domaine romantique. Il n'y a pas beaucoup de débouchés si tu ne veux pas être professeure ou traductrice. J'ai réalisé que ce n'était pas un gagne-pain pour moi. Alors j'apprends les langues pour le plaisir des échanges humains, et je fais des petits boulots à côté ! »

Pourtant, le monde du travail apprécie les polyglottes. Mais Rand est rebutée par tout ce qui est informatique, économique, technique. Pendant sept ans, elle va travailler comme téléphoniste à la réception d'un hôtel. Mais elle finit par quitter cet emploi aux horaires trop rigides, incompatibles avec les cours de grec et d'italien qu'elle suit.

À la buvette des Bains, où elle s'active depuis douze ans déjà, elle parvient à tout concilier, et c'est ce qui la ravit : le contact avec des gens venus de partout, les activités culturelles et des horaires de travail adaptés à son mode de vie. Car cette belle femme a plusieurs hobbies qu'elle mène de front : danser le flamenco, apprendre les langues, aller au cinéma et au théâtre, faire la cuisine. Elle est aussi passionnée par l'archéologie. Mais passer sa vie à se spécialiser dans un seul domaine de fouilles, non merci, pas pour elle. Rand a besoin de temps pour rêver !



www.marendaz.com



Cédric Marendaz, d'après l'univers extraordinaire de Jérôme Bosch

## La Nage de nuit, c'est une invitation

L'accepter, c'est venir l'espace d'un soir tenter l'expérience de quitter son confortable canapé ou chaise de bar, c'est selon, pour nager dans le lac alors que la nuit s'est installée et que la rade s'est illuminée. Le plus dur, sûrement, tout ce qui doit être fait avant le Graal: se convaincre d'y aller, se rendre effectivement aux Bains des Pâquis, puis, une fois franchi le Goléron et atteint les vestiaires, se déshabiller, enfiler son costume de bain, marcher pieds nus jusqu'au phare, et enfin descendre les quelques marches pour atteindre l'eau convoitée. Certes, elle peut alors paraître un peu fraîche, mais passé les premières secondes le constat s'impose, c'est faisable, on y arrive, et que c'est beau, très beau de nager dans ces conditions! L'aspect sécurité est assuré le long de

la descente du phare et on a pied si on longe prudemment les claies. L'arrivée, près des vestiaires polo se fait après 260 mètres environ. Aux endomorphines de jouer leur partition.

Notre hôtesse de bain est prête. Ses lunettes qui éclairent l'affiche réalisée par le maître en la matière, Cédric Marendaz, guideront votre descente du phare, expérience initiatique.

Nous vous accueillerons en musique avec du thé, des marrons selon la saison ou quelques biscuits et chocolats préparés et offerts par la buvette des Bains avec possibilité de revenir les mois suivants, et ce jusqu'au mois de mars compris.

Acceptez l'invitation et... bon voyage!

Groupe Baigneuses Baigneurs  
Coin Coin

## Noël en décembre

Durant tout l'hiver, les Bains des Pâquis vous proposent mille et un événements festifs avec, évidemment, le Calendrier de l'Avent qui ouvrira, chaque soir de décembre à 19 heures, une porte de cabine pour vous faire découvrir l'univers de nombreux artistes autour du thème «Mascarade».

Sous la yourte vous attendent de nombreux moments de partage entre spectacles, poésie, danse, philosophie, concerts, musique... Des installations lumineuses et artistiques seront également visibles dans le bassin devant la buvette et des expositions sur la jetée.

Mais n'en disons pas plus pour l'instant. Tous les jours nous espérons évoquer un peu de magie et de charme pour votre seul bonheur (et le nôtre...).

La yourte, sous laquelle se dérouleront la majeure partie des événements, est ouverte à recevoir toute proposition intéressante. N'hésitez pas à contacter la buvette pour examiner les disponibilités de dates et proposer vos projets.

un abonnement  
à La Couleur des jours  
multiplie par 8 le plaisir  
d'offrir et de recevoir

La Couleur a 10 ans

8 numéros  
(2 ans)  
seulement  
45.-

www.lacouleurdesjours.ch



## BAINS D'HIVER JUSQU'À FIN MAI 2022

## BAIGNEURS D'HIVER



L'AUBP met à disposition des vestiaires communs avec douches, toilettes et sèche-cheveux. Ouvert de 9h à 20h30. Entrée: 2 francs. Un bracelet électronique sera prêté contre une caution. Le bracelet ouvre également le vestiaire dans la zone polo.

Abonnement pour la saison d'hiver: 50 francs. AVS/AI/étudiants: 30 francs. Enfants: 20 francs. Coupe de Noël, valable jusqu'à mi-décembre: 30 francs. Autres informations sur aubp.ch

## SAUNA, BAIN TURC, HAMMAM



Ouvert tous les jours de 9h à 21h30 (dimanche dès 8h)

Mardi: journée réservée exclusivement aux femmes. Mixte tous les autres jours.

Les Bains des Pâquis mettent à disposition

- 2 saunas mixtes

- 1 bain turc mixte

- 1 hammam mixte

- 1 hammam réservé aux femmes

Tarif d'entrée: 20 francs (sauna, hammam et bain turc). AVS, AI et chômeurs: 17 francs.

Tous les lundis: 13 francs pour tout le monde.

Abonnement 11 entrées: 150 francs.

Deux grandes serviettes obligatoires (location possible à 5 francs pièce).

tél. 022 732 29 74

## LA BUVETTE DES BAINS



Dès 7h du matin, venez contempler le lac et ses couleurs au coin d'un fourneau à bois, laissez-vous tenter par la magie d'une cuisine joyeuse à midi et profitez d'un retour aux sources avec une excellente fondue au Crémant, à déguster de midi à 23h. Horaires: de 7h à 23h

Réservation recommandée pour la fondue: tél. 022 738 16 16

« Anniversaires pirates »:

sardine.crochet@gmail.com 078 751 65 10

## MASSAGES



Des masseurs et masseuses professionnelles vous proposent différents types de massages, de détente, sportifs ou musculaires, réflexologie, drainages lymphatiques ou encore shiatsu.

Tarif: séance de 50 minutes à 70 francs

Horaire: de 8h à 21h tous les jours, du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre.

Réservation sur place ou par téléphone au 022 731 41 34 de 9h à 12h ou sur le site [www.massagebainsdespaquis.ch](http://www.massagebainsdespaquis.ch)

## TAÏ-CHI



Octobre à mai: tous les dimanches de 10h à 11h. Cours ouverts à tous – offerts par les Bains – sans inscription. En cas de pluie ou de vent: abri côté bistrot

## SAMEDI 13 NOVEMBRE



« PALESTINIENNES », PROJECTION À 19h30 une web-série documentaire de Mariette Auvray, en sa présence, sur les luttes quotidiennes de femmes palestiniennes entre Haïfa et Ramallah

## DU 19 NOVEMBRE AU 31 DÉCEMBRE



## EXPOSITION « DIVERSITÉS »

dans le cadre de la Semaine des droits humains

## DU 25 NOVEMBRE AU 31 JANVIER



## EXPOSITION « CLAP SUR LÉMAN »

## SAMEDI 27 NOVEMBRE



## CAFÉ PHILO À 17h

« Espace numérique et société: les approches contributives de l'Institut de recherche et d'innovation (IRI) de Paris » avec Anne Kunvari, coordinatrice de projets à l'IRI



## LA FONDUE DU LA VIE.

JULIETTE HAENNI

## DU 27 NOVEMBRE AU 9 JANVIER

## LE CABARET DES FALOTS, sous la yourte



du 27 novembre au 5 décembre: Fiona d'envol  
du 14 au 23 décembre: Mort interdite (dès 7 ans)  
du 29 décembre au 9 janvier: Être sam. 1<sup>er</sup> janvier: Solo collectif  
dim. 2 et lun. 3 janvier: Chant des Pavillons  
mar. 4 et mer. 5 janvier:

Cabaretto, compagnie La Sensible  
jeu. 6 et ven. 7 janvier: Hahaha par Okidok  
sam. 8 et dim. 9 janvier: Le murmure des étoiles  
Réservation à la buvette, 022 738 16 16  
Plus d'infos sur aubp.ch

LES MERCREDIS 1<sup>ER</sup> ET 15 DÉCEMBRE, 19 JANVIER, 23 FÉVRIER ET 23 MARS

## NAGE DE NUIT, DE 18h30 à 20h

DU 1<sup>ER</sup> AU 24 DÉCEMBRE

## « MASCARADE », CALENDRIER DE L'AVENT

Chaque soir à 19h, ouverture d'une porte de cabine

## JEUDI 2 DÉCEMBRE À 20h



## « FISK »

concert rock-électro, Xavier Oberson et POL

## SAMEDI 15 ET DIMANCHE 16 JANVIER 2022



## PHILIPPE CAMPICHE, « CROQUE ET CRA »

conte familial dès 7 ans, à 15h

## FIN JANVIER-DÉBUT FÉVRIER



## GENEVA LUX FESTIVAL

## SAMEDI 12 ET DIMANCHE 13 FÉVRIER



COLLECTIF IMAGINAIRE, contes clownesques  
« Pommes », spectacle pour enfants dès 8 ans à 15h. Pour adultes à 19h30

## DIMANCHE 20 MARS



## SARCLO, CONCERT À 19h

## DU 29 MARS AU 3 AVRIL



## FESTIVAL HISTOIRE ET CITÉ

débats, lectures, musique, exposition...

## APÉROS POÉTIQUES



Lecture les samedis de 10h30 à 11h30, apéritif offert ensuite. Entrée libre  
20 novembre Carte blanche à la RBL avec Laurent Cennamo, Fabio Pusterla et Mathilde Vischer

4 décembre Joseph Incardona

18 décembre Ludovic Vial

8 janvier Daniel Vuataz

22 janvier Olivia Csiky Trnka

5 février Sarah Guth

19 février Elisa Shua Dusapin

5 mars Romane Serez

19 mars Oélia Gouret

2 avril Nina Negri

16 avril Fanny Lallart

30 avril Carte blanche à L'Ours Blanc:

texte d'Erica Van Horn,

lu en français

par sa traductrice Cléa Chopard

et en anglais par Peter McCarey

14 mai Anna Lemonaki

28 mai Jessica Quiry

## POUR TOUTE INFORMATION

[www.bainsdespaquis.ch](http://www.bainsdespaquis.ch)



facebook et instagram

## UNE ENVIE DE TRICOT

Un panier, rempli de laine et d'aiguilles à tricoter, attend à la Rotonde celles et ceux qui aiment s'occuper les mains de manière créative. Deux tricots participatifs sont à disposition. Il s'agit de continuer l'écharpe commencée par d'autres en y ajoutant sa touche personnelle, torsades ou points mousse, avec la couleur de son choix. S'arrêter quand l'ouvrage mesure 150 cm environ, et recommencer une nouvelle écharpe, en montant 50 mailles. Il en sera fait bon usage! Plus d'infos dans le panier à tricoter.

## JOURNAL DES BAINS



Le journal de l'AUBP  
Association d'usagers des Bains des Pâquis  
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève  
tél. 022 732 29 74  
[www.bainsdespaquis.ch](http://www.bainsdespaquis.ch)

Rédactrice responsable Françoise Nydegger  
[journal-des-bains@aubp.ch](mailto:journal-des-bains@aubp.ch)

Rédaction Serge Arnould, Florencio Artigot, Fanny Briand, Armand Brulhart, Philippe Constantin, Joseph Incardona, Eden Levi Am, Guy Mérat, Fausto Pluchinotta, Bertrand Theubet

Conception graphique  
Pierre Lipschutz, promenade.ch

Ont collaboré à ce numéro  
Jean-Luc Babel, Matthieu Berthod, Olivier Boillat, Guillaume Briquet, Victoire Cathalan, Jessica Decorvet, Michel-Félix De Vidas, Paulo Dos Santos, Jean Firmann, Lionel Gauthier, Sacha Guerreiro, Laurent Guiraud, Juliette Haenni, Gérald Herrmann, Philippe Jeanneret, Cécile Koepfli, Katharina Kreil, Maud Liardon, Aloys Lolo, Ben Marchesini, Cédric Marendaz, Manuella Maury, Laure Mi Hyun Croset, Eddy Mottaz, Laure Müller, Philippe Muri, Frédéric Ottesen, Guy Schibler, Tina Schwizgebel-Wang, Dominique Studer, Prosper Thon, David Vazquez Garzon, Fabio Viscogliosi

Publicité  
Philippe Constantin [journal-des-bains@aubp.ch](mailto:journal-des-bains@aubp.ch)  
Impression  
CIL Centre d'impression  
Lausanne SA

Tirage:  
5000 exemplaires

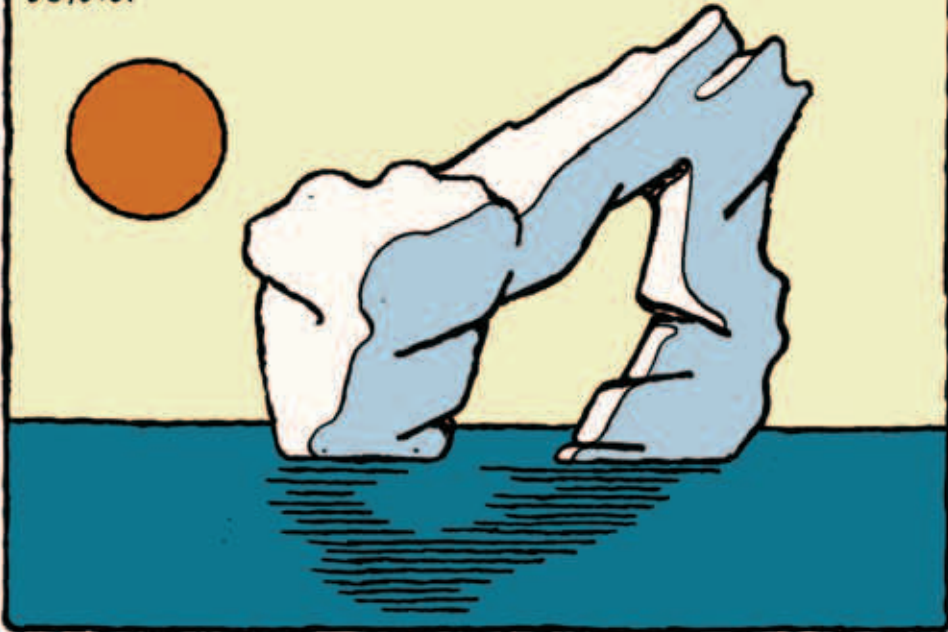
© 2021, les auteurs et l'AUBP  
ISSN 1664-3003

Prochaine parution: été 2022  
Délai rédactionnel: 21 mars 2022

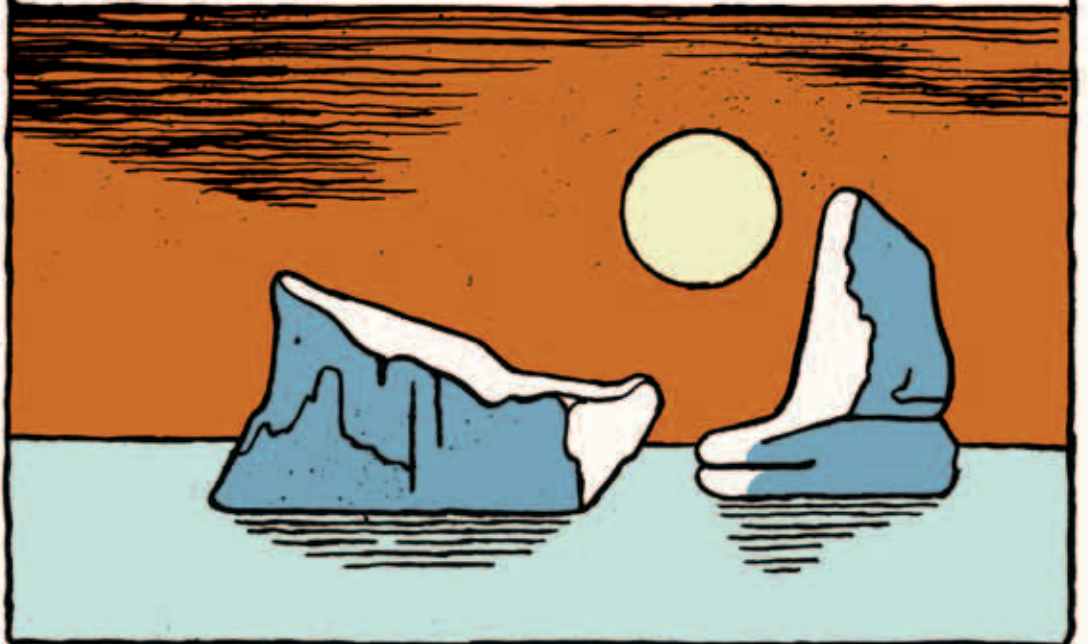
Toutes les éditions du *Journal des Bains* sont disponibles en pdf sur aubp.ch

## ◆ CHAUD & FROID ◆

JE DESSINE DES ICEBERGS, À LA CHAÎNE, COMME AUTANT DE VARIATIONS SUR UN MÊME MOTIF, TOUJOURS SEMBLABLE, TOUJOURS DIFFÉRENT. LA GLACE ME GLISSE ENTRE LES DOIGTS.



DANS "LE CHAUD ET LE FROID", ERNEST HEMINGWAY PARLE DE SA FAMEUSE THÉORIE DE L'ICEBERG: SE FOCALISER SUR LES ÉLÉMENTS VISIBLES EN SURFACE, SANS QUE LES THÈMES SOUS-JACENTS SOIENT JAMAIS EXPLICITÉS.



TOUTE FORME, DIT-IL, QU'IL S'AGISSE D'UN OBJET, D'UN PAYSAGE, D'UN PERSONNAGE OU D'UNE HISTOIRE, A UNE PARTIE CACHÉE QU'IL CONVIENT DE LAISSER IMAGINER À L'OBSERVATEUR.

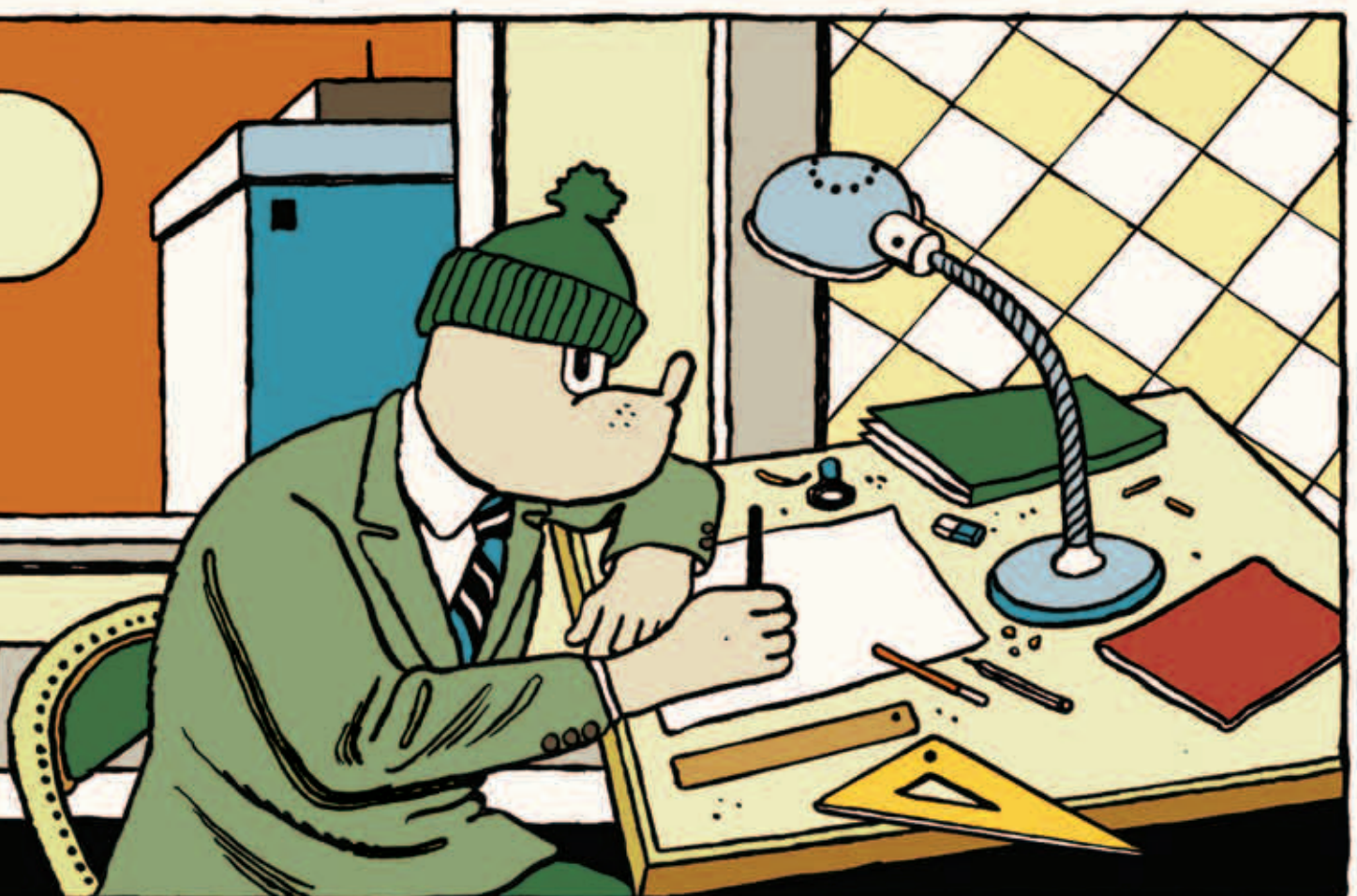


NE PAS TROP EN DIRE, NE PAS TROP MONTRER, SOIT. TOUTE LA DIFFICULTÉ EST DE DÉTERMINER LA LIGNE DE FLOTTAISON. À PARTIR D'OÙ, UNE FORME N'EST PLUS RECONNAISSABLE EN TANT QUE FORME?



À PARTIR DE QUAND, L'ICEBERG N'EN EST PLUS UN PARCE QUE, TROP IMMÉRGÉ, IL DISPARAÎT DANS L'OBSCURITÉ DE L'OcéAN?

NOS PHRASES SE FROTTENT SANS CESSER À CES APPRÉCIATIONS SUBJECTIVES. ET LE DESSIN DE MÊME, SURTOUT LORSQU'IL DOIT SUGGÉRER, D'UN SEUL TRAIT, UNE RÉALITÉ QUI EXISTE DE PART ET D'AUTRE DE LUI-MÊME.



FABIO VISCOGLIOSI 2021